Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle

LA GRANDE OMBRE

(1909)

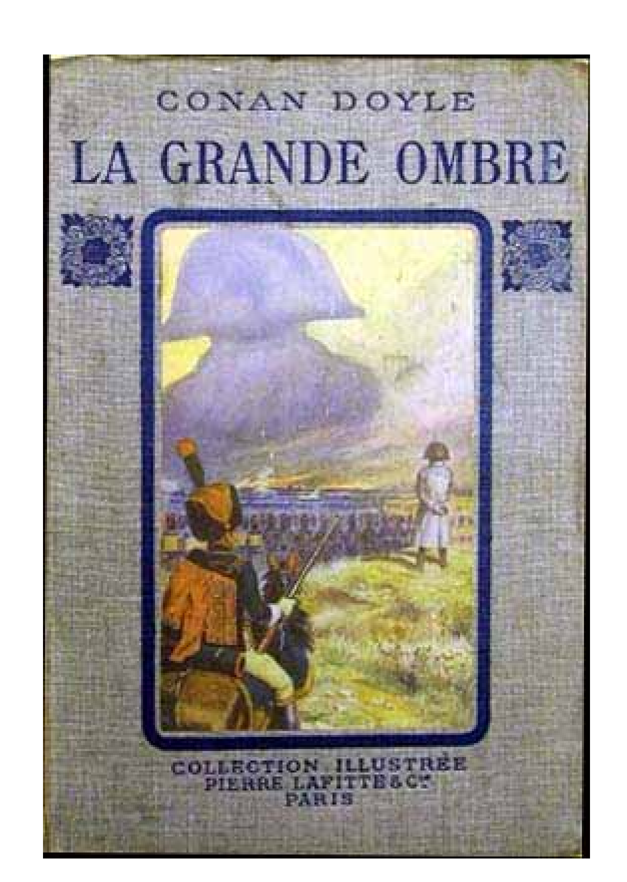


Table des matières

Préface

Les dictionnaires biographiques et les revues anglaises et américaines ne fournissent point sur Arthur Conan Doyle ces abondantes moissons de détails biographiques dont le lecteur contemporain est si friand.

Quand on a lu que l'auteur de la Grande Ombre est né le 22 mai 1859 à Édimbourg, qu'il fut l'élève de son université, qu'il y étudia la médecine et l'exerça huit ans à Southsea (1882-1889), qu'il voyagea ensuite dans les régions arctiques et sur les côtes Occidentales de l'Afrique, force est bien de se contenter de renseignements aussi succincts.

Arthur Conan Doyle est pourtant le dernier venu d'une lignée d'artistes qui ont laissé une trace glorieuse dans la carrière.

Son grand-père, John Doyle, élève du paysagiste Gabrielli et du miniaturiste Comerfort, fut un caricaturiste célèbre. Sous la signature H.B., son crayon s'attaqua à tout ce qu'il y avait d'illustre dans les générations de son temps (1798-1808). Thackeray, Macaulay, Wordsworth, Rogers, Haydon, Moore ont cent fois reconnu ses mérites et salué ce qu'ils appelaient presque son génie.

Richard, ou mieux Dick Doyle, élève de son père, marchant sur ses brisées, débuta comme caricaturiste à 17 ans et, de 1843 à 1850, il fit la joie des abonnés du Punch*, mais alors des scrupules religieux lui interdirent de collaborer à une feuille satirique, qui bafouait ce qui était à ses yeux sacré comme le plus cher des legs des aïeux, la foi catholique profondément ancrée en son âme d'Irlandais. Il s'éloigna du* Punch*, mais ce ne fut point pour porter à une feuille rivale le concours malicieux de son crayon. Il le consacra désormais à l'illustration des chefs-*

d'œuvre de Thackeray et de Ruskin. C'est à lui qu'on dut ces dessins tour à tour comiques ou pittoresques qui nous disent les aventures de la famille Newcomes, ou la légende du Roi de la Rivière d'or.

Charles Doyle, le cinquième fils de John et le père d'Arthur, n'eut point un aussi grand renom. Peintre et graveur, il fut surtout apprécié comme architecte, de même qu'un autre de ses frères se confinait dans la direction de la National Gallery d'Irlande et qu'un troisième renonçait à ses pinceaux pour dresser les plus exactes généalogies du baronnage d'Angleterre.

Ainsi apparenté, Arthur Conan Doyle ne voulut, semble-t-il, débuter en littérature que lorsqu'il fut certain de tenir un succès et dès son Étude en rouge*, première série de son immortel* Sherlock Holmes*, il fût, en effet, célèbre. Dès lors il n'eut plus qu'à persévérer, tuant et ressuscitant ses héros selon les caprices de sa fantaisie et les vœux de ses innombrables légions de lecteurs.*

C'est à un tout autre genre qu'appartient la Grande Ombre. Conan Doyle a écrit beaucoup de romans historiques, le plus souvent inspirés par l'histoire de France, et ceux qu'il a consacrés à la peinture de l'époque napoléonienne, ne sont pas les moins bien venus de la série.

Un autre Irlandais d'origine, Charles Lever, lui avait tracé la voie, mais avec moins de brio, de vie et de relief. À ce point de vue il y a une grande distance entre Tom Bourke *et* Les exploits du colonel Gérard*, mais le désir de rendre justice à son grand adversaire et de juger un soldat en soldat est le même chez les deux romanciers. Cependant Conan Doyle est plus voisin peut-être d'Erckmann-Chatrian, dont les récits ont nourri notre enfance et sans doute la sienne, que de Charles Lever. Le parallèle pourrait être établi et poursuivi entre le petit conscrit de 1813 se levant pour repousser l'invasion et le petit berger de*

West Inch s'engageant pour aller chasser l'Ombre qu'il croit sentir peser sur l'Europe.

Nul ne peint mieux son petit coin de bataille, les conscrits saluant involontairement les balles, les vieux soldats les raillant d'un ton goguenard et les officiers les laissant s'aguerrir avant de les faire coucher. Nul ne dit mieux, au matin du combat, les revues passées par l'état-major empanaché, les cavaliers chamarrés d'argent, d'écarlate et d'or, circulant au galop, au milieu des cris d'enthousiasme et des hourras. Puis après plusieurs heures de combat, la chevauchée des cuirassiers chargeant et la montée des bataillons de la Vieille-Garde se ruant sur les carrés anglais avec une rage désespérée.

ALBERT SAVINE.

I – LA NUIT DES SIGNAUX

Me voici, moi, Jock Calder, de West Inch, arrivé à peine au milieu du dix-neuvième siècle, et à l'âge de cinquante-cinq ans.

Ma femme ne me découvre guère qu'une fois par semaine derrière l'oreille un petit poil gris qu'elle tient à m'arracher.

Et pourtant quel étrange effet cela me fait que ma vie se soit écoulée en une époque où les façons de penser et d'agir des hommes différaient autant de celles d'aujourd'hui que s'il se fut agi des habitants d'une autre planète.

Ainsi, lorsque je me promène par la campagne, si je regarde par là-bas, du côté de Berwick, je puis apercevoir les petites traînées de fumée blanche, qui me parlent de cette singulière et nouvelle bête aux cent pieds, qui se nourrit de charbon, dont le corps recèle un millier d'hommes, et qui ne cesse de ramper le long de la frontière.

Quand le temps est clair, j'aperçois sans peine le reflet des cuivres, lorsqu'elle double la courbe vers Corriemuir.

Puis, si je porte mon regard vers la mer, je revois la même bête, ou parfois même une douzaine d'entre elles, laissant dans l'air une trace noire, dans l'eau une tache blanche, et marchant contre le vent avec autant d'aisance qu'un saumon remonte la Tweed.

Un tel spectacle aurait rendu mon bon vieux père muet de colère autant que de surprise, car il avait la crainte d'offenser le Créateur, si profondément enracinée dans l'âme, qu'il ne voulait pas entendre parler de contraindre la Nature, et que toute innovation lui paraissait toucher de bien près au blasphème.

C'était Dieu qui avait créé le cheval.

C'était un mortel de là-bas, vers Birmingham, qui avait fait la machine.

Aussi mon bon vieux papa s'obstinait-il à se servir de la selle et des éperons.

Mais il aurait éprouvé une bien autre surprise en voyant le calme et l'esprit de bienveillance qui règnent actuellement dans le cœur des hommes, en lisant dans les journaux et entendant dire dans les réunions qu'il ne faut plus de guerre, excepté bien entendu, avec les nègres et leurs pareils.

Quand il mourut, ne nous battions-nous pas, presque sans interruption – une trêve de deux courtes années – depuis bientôt un quart de siècle ?

Réfléchissez à cela, vous qui menez aujourd'hui une existence si tranquille, si paisible.

Des enfants, nés pendant la guerre, étaient devenus des hommes barbus, avaient eu à leur tour des enfants, que la guerre durait encore.

Ceux qui avaient servi et combattu à la fleur de l'âge et dans leur pleine vigueur, avaient senti leurs membres se raidir, leur dos se voûter, que les flottes et les armées étaient encore aux prises.

Rien d'étonnant, dès lors, qu'on en fût venu à considérer la guerre comme l'état normal, et qu'on éprouvât une sensation singulière à se trouver en état de paix.

Pendant cette longue période, nous nous battîmes avec les Danois, nous nous battîmes avec les Hollandais, nous nous battîmes avec l'Espagne, nous nous battîmes avec les Turcs, nous nous battîmes avec les Américains, nous nous battîmes avec les gens de Montevideo.

On eût dit que dans cette mêlée universelle, aucune race n'était trop proche parente, aucune trop distante pour éviter d'être entraînée dans la querelle.

Mais ce fut surtout avec les Français que nous nous battîmes ; et de tous les hommes, celui qui nous inspira le plus d'aversion, et de crainte et d'admiration, ce fut ce grand capitaine qui les gouvernait.

C'était très crâne de le représenter en caricature, de le chansonner, de faire comme si c'était un charlatan, mais je puis vous dire que la frayeur qu'inspirait cet homme planait comme une ombre noire au-dessus de l'Europe entière, et qu'il fut un temps où la clarté d'une flamme apparaissant de nuit sur la côte faisait tomber à genoux toutes les femmes et mettait les fusils dans les mains de tous les hommes.

Il avait toujours gagné la partie : voilà ce qu'il y avait de terrible.

On eût dit qu'il portait la fortune en croupe.

Et en ces temps-là nous savions qu'il était posté sur la côte septentrionale avec cent cinquante mille vétérans, avec les bateaux nécessaires au passage.

Mais c'est une vieille histoire.

Chacun sait comment notre petit homme borgne et manchot anéantit leur flotte.

Il devait rester en Europe une terre où l'on eût la liberté de penser, la liberté de parler.

Il y avait un grand signal tout prêt sur la hauteur près de l'embouchure de la Tweed.

C'était un échafaudage fait en charpente et en barils de goudron.

Je me rappelle fort bien que tous les soirs je m'écarquillais les yeux à regarder s'il flambait.

Je n'avais alors que huit ans, mais à cet âge, on prend déjà les choses à cœur, et il me semblait que le sort de mon pays dépendît en quelque façon de moi et de ma vigilance.

Un soir, comme je regardais, j'aperçus une faible lueur sur la colline du signal : une petite langue rouge de flamme dans les ténèbres.

Je me rappelle que je me frottai les yeux, je me frappai les poignets contre le cadre en pierre de la fenêtre, pour me convaincre que j'étais éveillé.

Alors la flamme grandit, et je vis la ligne rouge et mobile se refléter dans l'eau, et je m'élançai à la cuisine.

Je hurlai à mon père que les Français avaient franchi la Manche et que le signal de l'embouchure de la Tweed flambait.

Il causait tranquillement avec Mr Mitchell, l'étudiant en droit d'Édimbourg.

Je crois encore le voir secouant sa pipe à coté du feu et me regardant par-dessus ses lunettes à monture de corne.

– Êtes-vous sûr, Jock, dit-il.

– Aussi sûr que d'être en vie, répondis-je d'une voix entrecoupée.

Il étendit la main pour prendre sur la table la Bible, qu'il ouvrit sur son genou, comme s'il allait nous en lire un passage, mais il la referma, et sortit à grands pas.

Nous le suivîmes, l'étudiant en droit et moi, jusqu'à la porte à claire-voie qui donne sur la grande route.

De là nous voyons bien la lueur rouge du grand signal, et la lueur d'un autre feu plus petit à Ayton, plus au nord.

Ma mère descendit avec deux plaids pour que nous ne fussions pas saisis par le froid, et nous restâmes là jusqu'au matin, en échangeant de rares paroles, et cela même à voix basse.

Il y avait sur la route plus de monde qu'il n'en était passé la veille au soir, car la plupart des fermiers, qui habitaient en remontant vers le nord, s'étaient enrôlés dans les régiments de volontaires de Berwick, et accouraient de toute la vitesse de leurs chevaux pour répondre à l'appel.

Quelques-uns d'entre eux avaient bu le coup de l'étrier avant de partir.

Je n'en oublierai jamais un que je vis passer sur un grand cheval blanc, brandissant au clair de lune un énorme sabre rouillé.

Ils nous crièrent en passant, que le signal de North Berwick Law était en feu, et qu'on croyait que l'alarme était partie du Château d'Édimbourg.

Un petit nombre galopèrent en sens contraire, des courriers pour Édimbourg, le fils du laird, et Master Playton, le sous-shérif, et autres de ce genre.

Et, parmi ces autres, se trouvait un bel homme aux formes robustes, monté sur un cheval rouan. Il poussa jusqu'à notre porte et nous fit quelques questions sur la route.

– Je suis convaincu que c'est une fausse alerte, dit-il. Peut-être aurais-je tout aussi bien fait de rester où j'étais, mais maintenant que me voilà parti, je n'ai rien de mieux à faire que de déjeuner avec le régiment.

Il piqua des deux et disparut sur la pente de la lande.

– Je le connais bien, dit notre étudiant en nous le désignant d'un signe de tête, c'est un légiste d'Édimbourg, et il s'entend joliment à enfiler des vers. Il se nomme Wattie Scott.

Aucun de nous n'avait encore entendu parler de lui, mais il ne se passa guère de temps avant que son nom fut le plus fameux de toute l'Écosse.

Bien des fois nous pensâmes alors à cet homme qui nous avait demandé la route dans la nuit terrible.

Mais dès le matin, nous eûmes l'esprit tranquille.

Il faisait un temps gris et froid.

Ma mère était retournée à la maison pour nous préparer un pot de thé, quand arriva un char à bancs ramenant le docteur Horscroft, d'Ayton et son fils Jim.

Le docteur avait relevé jusque sur ses oreilles le collet de son manteau brun, et il avait l'air de fort méchante humeur, car Jim, qui n'avait que quinze ans, s'était sauvé à Berwick à la première alerte, avec le fusil de chasse tout neuf de son père.

Le papa avait passé toute la nuit à sa recherche, et il le ramenait prisonnier ; le canon de fusil se dressait derrière le siège.

Jim avait l'air d'aussi mauvaise humeur que son père, avec ses mains fourrées dans ses poches de côté, ses sourcils joints, et sa lèvre inférieure avancée.

– Tout ça, c'est un mensonge, cria le docteur en passant. Il n'y a pas eu de débarquement, et tous les sots d'Écosse sont allés arpenter pour rien les routes.

Son fils Jim poussa un grognement indistinct en entendant ces mots, ce qui lui valut de la part de son père un coup sur le côté du crâne avec le poing fermé.

À ce coup, le jeune garçon laissa tomber sa tête sur sa poitrine comme s'il avait été étourdi.

Mon père hocha la tête, car il avait de l'affection pour Jim, et nous rentrâmes tous à la maison, en dodelinant du chef, et les

yeux papillotants, pouvant à peine tenir les yeux ouverts, maintenant que nous savions tout danger passé.

Mais nous éprouvions en même temps au cœur un frisson de joie comme je n'en ai ressenti le pareil qu'une ou deux autres fois en ma vie.

Sans doute, tout cela n'a pas beaucoup de rapport avec ce que j'ai entrepris de raconter, mais quand on a une bonne mémoire et peu d’habileté, on n'arrive pas à tirer une pensée de son esprit sans qu'une douzaine d'autres s'y cramponnent pour sortir en même temps.

Et pourtant, maintenant que je me suis mis à y songer, cet incident n'était pas entièrement étranger à mon récit, car Jim Horscroft eut une discussion si violente avec son père, qu'il fut expédié au collège de Berwick et comme mon père avait depuis longtemps formé le projet de m'y placer aussi, il profita de l'occasion que lui offrait le hasard pour m'y envoyer.

Mais avant de dire un mot au sujet de cette école, il me faut revenir à l'endroit où j'aurais dû commencer, et vous mettre en état de savoir qui je suis, car il pourrait se faire que ces pages écrites par moi tombent sous les yeux de gens qui habitent bien loin au-delà du *border*, et n'ont jamais entendu parler des Calder de West Inch.

Cela vous a un certain air, West Inch, mais ce n'est point un beau domaine, autour d'une bonne habitation.

C'est simplement une grande terre à pâturages de moutons, ou la bise souffle avec âpreté et que le vent balaie.

Elle s'étend en formant une bande fragmentée le long de la mer.

Un homme frugal, et qui travaille dur, y arrive tout juste à gagner son loyer et à avoir du beurre le dimanche au lieu de mélasse.

Au milieu, s'élève une maison d'habitation en pierre, recouverte en ardoise, avec un appentis derrière.

La date de 1703 est gravée grossièrement dans le bloc qui forme le linteau de la porte.

Il y a plus de cent ans que ma famille est établie là, et malgré sa pauvreté, elle est arrivée à tenir un bon rang dans le pays, car à la campagne le vieux fermier est souvent plus estimé que le nouveau laird.

La maison de West Inch présentait une particularité singulière.

Il avait été établi par des ingénieurs et autres personnes compétentes, que la ligne de délimitation entre les deux pays passait exactement par le milieu de la maison, de façon à couper notre meilleure chambre à coucher en deux moitiés, l'une anglaise, l'autre écossaise.

Or, la couchette que j'occupais était orientée de telle sorte que j'avais la tête au nord de la frontière et les pieds au sud.

Mes amis disent que si le hasard avait placé mon lit en sens contraire, j'aurais eu peut-être la chevelure d'un blond moins roux et l'esprit d'une tournure moins solennelle.

Ce que je sais, c'est qu'une fois en ma vie, où ma tête d'Écossais ne voyait aucun moyen de me tirer de péril, mes

bonnes grosses jambes d'Anglais vinrent à mon aide et m'en éloignèrent jusqu'en lieu sûr.

Mais à l'école, cela me valut des histoires à n'en plus finir : les uns m'avaient surnommé *Grog à l'eau* ; pour d'autres j'étais la « Grande Bretagne » pour d'autres, « l'Union Jock ».

Lorsqu'il y avait une bataille entre les petits Écossais et les petits Anglais, les uns me donnaient des coups de pied dans les jambes, les autres des coups de poing sur les oreilles.

Puis on s'arrêtait des deux côtés pour se mettre à rire, comme si la chose était bien plaisante.

Dans les commencements, je fus très malheureux à l'école de Berwick.

Birtwhistle était le premier maître, et Adams le second, et je n'avais d'affection ni pour l'un ni pour l'autre.

J'étais naturellement timide, très peu expansif.

Je fus long à me faire un ami soit parmi les maîtres, soit parmi mes camarades.

Il y avait neuf milles à vol d'oiseau, et onze milles et demi par la route, de Berwick à West Inch.

J'avais le cœur gros en pensant à la distance qui me séparait de ma mère.

Remarquez, en effet, qu'un garçon de cet âge, tout en prétendant se passer des caresses maternelles, souffre cruellement, hélas ! quand on le prend au mot.

À la fin, je n'y tins plus, et je pris la résolution de m’enfuir de l'école, et de retourner le plus tôt possible à la maison.

Mais au dernier moment, j'eus la bonne fortune de m'attirer l'éloge et l'admiration de tous depuis le directeur de l’école, jusqu'au dernier élève, ce qui rendit ma vie d'écolier fort agréable et fort douce.

Et tout cela, parce que par suite d'un accident, j'étais tombé par une fenêtre du second étage.

Voici comment la chose arriva :

Un soir j'avais reçu des coups de pieds de Ned Barton, le tyran de l'école. Cet affront, s'ajoutant à tous mes autres griefs, fit déborder ma petite coupe.

Je jurai, ce soir même, en enfouissant ma figure inondée de larmes sous les couvertures, que le lendemain matin me trouverait soit à West Inch, soit bien près d'y arriver.

Notre dortoir était au second étage, mais j'avais une réputation de bon grimpeur, et les hauteurs ne me donnaient pas le vertige.

Je n'éprouvais aucune frayeur, tout petit que j'étais, de me laisser descendre du pignon de West Inch, au bout d'une corde serrée à la cuisse, et cela faisait une hauteur de cinquante-trois pieds au-dessus du sol.

Dès lors, je ne craignais guère de ne pas pouvoir sortir du dortoir de Birtwhistle.

J'attendis avec impatience que l'on eût fini de tousser et de remuer.

Puis quand tous les bruits, indiquant qu'il y avait encore des gens réveillés, eurent cessé de se faire entendre sur la longue ligne des couchettes de bois, je me levai tout doucement, je m'habillai, et mes souliers à la main, je me dirigeai vers la fenêtre sur la pointe des pieds.

Je l'ouvris et jetai un coup d'œil au dehors.

Le jardin s'étendait au-dessous de moi, et tout près de ma main s'allongeait une grosse branche de poirier.

Un jeune garçon agile ne pouvait souhaiter rien de mieux en guise d'échelle.

Une fois dans le jardin, je n'aurais plus qu'à franchir un mur de cinq pieds.

Après quoi, il n'y aurait plus que la distance entre moi et la maison.

J'empoignai fortement une branche, je posai un genou sur une autre branche, et j'allais m'élancer de la fenêtre, lorsque je devins tout à coup aussi silencieux, aussi immobile que si j'avais été changé en pierre.

Il y avait par-dessus la crête du mur une figure tournée vers moi.

Un glacial frisson de crainte me saisit le cœur en voyant cette figure dans sa pâleur et son immobilité.

La lune versait sa lumière sur elle, et les globes oculaires se mouvaient lentement des deux côtés, bien que je fusse caché à sa vue par le rideau que formait le feuillage du poirier.

Puis par saccades, la figure blanche s'éleva de façon à montrer le cou.

Les épaules, la ceinture et les genoux d'un homme apparurent.

Il se mit à cheval sur la crête du mur, puis d'un violent effort, il attira vers lui un jeune garçon à peu près de ma taille qui reprenait haleine de temps à autre, comme s'il sanglotait.

L'homme le secoua rudement en lui disant quelques paroles bourrues.

Puis ils se laissèrent aller tous deux par terre dans le jardin.

J'étais encore debout, et en équilibre, avec un pied sur la branche et l'autre sur l'appui de la fenêtre, n'osant pas bouger, de peur d'attirer leur attention, car je les voyais s'avancer à pas de loup, dans la longue ligne d'ombre de la maison.

Tout à coup exactement au-dessous de mes pieds j'entendis un bruit sourd de ferraille, et le tintement aigre que fait du verre en tombant.

– Voilà qui est fait, dit l'homme d'une voix rapide et basse, vous avez de la place.

– Mais l'ouverture est toute bordée d'éclats, fit l'autre avec un tremblement de frayeur.

L'individu lança un juron qui me donna la chair de poule.

– Entrez, entrez, maudit roquet, gronda-t-il, ou bien je…

Je ne pus voir ce qu'il fit. Mais il y eut un court halètement de douleur.

– J'y vais, j'y vais, s'écria le petit garçon.

Mais je n'en entendis pas plus long, car la tête me tourna brusquement.

Mon talon glissa de la branche.

Je poussai un cri terrible et je tombai de tout le poids de mes quatre-vingt quinze livres, juste sur le dos courbé du cambrioleur.

Si vous me le demandiez, tout ce que je pourrais vous répondre, c'est qu'aujourd'hui même je ne saurais dire si ce fut un accident, ou si je le fis exprès.

Il se peut bien que pendant que je songeais à le faire, le hasard se soit chargé de trancher la question pour moi.

L'individu était courbé, la tête en avant, occupé à pousser le gamin à travers une étroite fenêtre quand je m'abattis sur lui à l'endroit même où le cou se joint à l'épine dorsale.

Il poussa une sorte de cri sifflant, tomba la face en avant et fit trois tours sur lui-même en battant l'herbe de ses talons.

Son petit compagnon s'éclipsa au clair de la lune et en un clin d'œil il eut franchi la muraille.

Quant à moi, je m'étais assis pour crier à tue-tête et frotter une de mes jambes où je sentais la même chose que si elle eut été prise dans un cercle de métal rougi au feu.

Vous pensez bien qu'il ne fallut pas longtemps pour que toute la maison, depuis le directeur de l'école, jusqu'au valet d'écurie accourussent dans le jardin avec des lampes et des lanternes.

La chose fut bientôt éclaircie.

L'homme fut placé sur un volet et emporté.

Quant à moi, on me transporta en triomphe, et solennellement dans une chambre à coucher spéciale, où le chirurgien Purdle, le cadet des deux qui portent ce nom, me remit en place le péroné.

Quant au voleur, on reconnut qu'il avait les jambes paralysées, et les médecins ne purent se mettre d'accord sur le point de savoir s'il en retrouverait ou non l'usage.

Mais la loi ne leur laissa point l'occasion de trancher la question, car il fut pendu environ six semaines plus tard aux Assises de Carlyle.

On reconnut en lui le bandit le plus déterminé qu'il y eût dans le nord de l'Angleterre, car il avait commis au moins trois assassinats, et il y avait assez de preuves à sa charge pour le faire pendre dix fois.

Vous voyez bien que je ne pouvais parler de mon adolescence sans vous raconter cet événement qui en fut l'incident le plus important.

Mais je ne m'engagerai plus dans aucun sentier de traverse, car lorsque je songe à tout ce qui va se présenter, je vois bien que j'en aurai de reste à dire avant d'être arrivé à la fin.

En effet, quand on n'a à conter que sa petite histoire particulière, il vous faut souvent tout le temps, mais quand on se trouve mêlé à de grands événements comme ceux dont j'aurai à parler, alors on éprouve une certaine difficulté, si l'on n'a pas fait une sorte d'apprentissage à arranger le tout bien à son gré.

Mais j'ai la mémoire aussi bonne qu'elle fût jamais, Dieu merci, et je vais tâcher de faire mon récit aussi droit que possible.

Ce fut cette aventure du cambrioleur qui fit naître l'amitié entre Jim, le fils du médecin, et moi.

Il fut le coq de l'école dès le jour de son entrée, car moins d'une heure après, il avait jeté, à travers le grand tableau noir de la classe, Barton, qui en avait été le coq jusqu'à ce jour-là.

Jim continuait à prendre du muscle et des os. Même à cette époque, il était carré d'épaules et de haute taille.

Les propos courts et le bras long, il était fort sujet à flâner, son large dos contre le mur, et ses mains profondément enfoncées dans les poches de sa culotte.

Je n'ai pas oublié sa façon d'avoir toujours un brin de paille au coin des lèvres, à l’endroit même où il prit l'habitude de mettre plus tard le tuyau de sa pipe.

Jim fut toujours le même pour le bien comme pour le mal depuis le premier jour où je fis connaissance avec lui.

Ciel ! comme nous avions de la considération pour lui !

Nous n'étions que de petits sauvages, mais nous éprouvions le respect du sauvage devant la force.

Il y avait là Tom Carndale, d'Appleby, qui savait composer des vers alcaïques aussi bien que des pentamètres et des hexamètres, et, cependant pas un n'eût donné une chiquenaude pour Tom.

Willie Earnshaw savait toutes les dates depuis le meurtre d'Abel, sur le bout du doigt, au point que les maîtres eux-mêmes s'adressaient à lui s'ils avaient des doutes, mais c'était un garçon à poitrine étroite, beaucoup trop long pour sa largeur, et à quoi lui servirent ses dates le jour où Jock Simons, de la petite troisième, le pourchassa jusqu'au bout du corridor à coups de boucle de ceinture.

Ah ! il ne fallait pas se conduire ainsi à l'égard de Jim Horscroft.

Quelles légendes nous bâtissions sur sa force ?

N'était-ce pas lui qui avait enfoncé d'un coup de poing un panneau de chêne de la porte qui conduisait à la salle des jeux ? N'était-ce pas lui qui, je jour où le grand Merridew avait conquis la balle, saisit à bras-le-corps et Merridew et la balle et atteignit le but en dépassant tous les adversaires au pas de course ?

Il nous paraissait déplorable qu'un gaillard de cette trempe se cassât la tête à propos de spondées et de dactyles, ou se préoccupât de savoir qui avait signé la Grande Charte.

Lorsqu'il déclara en pleine classe que c'était le roi Alfred, nous autres, petits garçons, nous fûmes d'avis qu'il devait en être ainsi, et que peut-être Jim en savait plus long que l'homme qui avait écrit le livre.

Ce fut cette aventure du cambrioleur qui attira son attention sur moi.

Il me passa la main sur la tête. Il dit que j'étais un enragé petit diable, ce qui me gonfla d'orgueil pendant toute une semaine.

Nous fûmes amis intimes pendant deux ans, malgré le fossé que les années creusaient entre nous, et bien que l'emportement ou l'irréflexion lui aient fait faire plus d'une chose qui m'ulcérait, je ne l'en aimais pas moins comme un frère, et je versai assez de larmes pour remplir la bouteille à l'encre, quand il partit pour Édimbourg afin d'y étudier la profession de son père.

Je passai cinq ans encore chez Birtwhistle après cela, et quand j'en sortis, j'étais moi-même devenu le coq de l'école, car j'étais aussi sec, aussi nerveux qu'une lame de baleine, quoique je doive convenir que je n'atteignais pas au poids non plus qu'au développement musculaire de mon grand prédécesseur.

Ce fut dans l'année du jubilé que je sortis de chez Birtwhistle.

Ensuite je passai trois ans à la maison, à apprendre à soigner les bestiaux ; mais les flottes et les armées étaient encore aux prises, et la grande ombre de Bonaparte planait toujours sur le pays.

Pouvais-je deviner que moi aussi j'aiderais à écarter pour toujours ce nuage de notre peuple ?

II – LA COUSINE EDIE D'EYEMOUTH

Quelques années auparavant, alors que j'étais un tout jeune garçon, la fille unique du frère de mon père était venue nous faire une visite de cinq semaines.

Willie Calder s'était établi à Eyemouth comme fabricant de filets de pêche, et il avait tiré meilleur parti du fil à tisser que nous n'étions sans doute destinés à faire des genêts et des landes sablonneuses de West Inch.

Sa fille, Edie Calder, arriva donc en beau corsage rouge, coiffée d'un chapeau de cinq shillings et accompagnée d'une caisse d'effets, devant laquelle les yeux de ma mère lui sortirent de la tête comme ceux d'un crabe.

C'était étonnant de la voir dépenser sans compter, elle qui n'était qu'une gamine.

Elle donna au voiturier tout ce qu'il lui demanda, et en plus une belle pièce de deux pence, à laquelle il n'avait aucun droit.

Elle ne faisait pas plus de cas de la bière au gingembre que si c'eût été de l'eau, et il lui fallait du sucre pour son thé, du beurre pour son pain, tout comme si elle avait été une Anglaise.

Je ne faisais pas grand cas des jeunes filles en ce temps-là, car j'avais peine à comprendre dans quel but elles avaient été créées.

Aucun de nous, chez Birtwhistle, n'avait beaucoup pensé à elles, mais les plus petits semblaient être les plus raisonnables, car quand les gamins commençaient à grandir, ils se montraient moins tranchants sur ce point.

Quant à nous, les tout petits, nous étions tous d'un même avis : une créature qui ne peut pas se battre, qui passe son temps à colporter des histoires, et qui n'arrive même à lancer une pierre qu'en agitant le bras en l'air aussi gauchement que si c'était un chiffon, n'était bonne à rien du tout.

Et puis il faut voir les airs qu'elles se donnent : on dirait qu'elles font le père et la mère en une seule personne, elles se mêlent sans cesse de nos jeux pour nous dire : « Jimmy, votre doigt de pied passe à travers votre soulier. » ou bien encore : « Rentrez chez vous, sale enfant, et allez vous laver » au point que rien qu'à les voir, nous en avions assez.

Aussi quand celle-là vint à la ferme de West Inch, je ne fus pas enchanté de la voir.

Nous étions en vacances.

J'avais alors douze ans.

Elle en avait onze.

C'était une fillette mince, grande pour son âge, aux yeux noirs et aux façons les plus bizarres.

Elle était tout le temps à regarder fixement devant elle, les lèvres entrouvertes, comme si elle voyait quelque chose d'extraordinaire, mais quand je me postais derrière elle, et que je regardais dans la même direction, je n'apercevais que l'abreuvoir des moutons ou bien le tas de fumier, ou encore les culottes de papa suspendues avec le reste du linge à sécher.

Puis, si elle apercevait une touffe de bruyère ou de fougère, ou n'importe quel objet tout aussi commun, elle restait en contemplation.

Elle s'écriait :

– Comme c'est beau ! comme c'est parfait !

On eût dit que c'était un tableau en peinture.

Elle n'aimait pas à jouer, mais souvent je la faisais jouer au chat perché ; ça manquait d'animation, car j'arrivais toujours à l'attraper en trois sauts, tandis qu'elle ne m'attrapait jamais, bien qu'elle fit autant de bruit, autant d'embarras que dix garçons.

Quand je me mettais à lui dire qu'elle n'était bonne à rien, que son père était bien sot de l'élever comme cela, elle pleurait, disait que j'étais un petit butor, qu'elle retournerait chez elle ce soir même, et qu'elle ne me pardonnerait de la vie.

Mais au bout de cinq minutes, elle ne pensait plus à rien de tout cela.

Ce qu'il y avait d'étrange, c'est qu'elle avait plus d'affection pour moi que je n'en avais pour elle, qu'elle ne me laissait jamais tranquille.

Elle était toujours à me guetter, à courir après moi, et à dire alors : « Tiens ! vous êtes là ! » en faisant l'étonnée.

Mais bientôt je m'aperçus qu'elle avait aussi de bons côtés.

Elle me donnait quelquefois des pennies, tellement qu'une fois j'en eus quatre dans la poche, mais ce qu'il y avait de mieux en elle, c'étaient les histoires qu'elle savait conter.

Elle avait une peur affreuse des grenouilles.

Aussi je ne manquais pas d'en apporter une, et de lui dire que je la lui mettrais dans le coup à moins qu'elle ne me contât une histoire.

Cela l'aidait à commencer, mais une fois en train, c'était étonnant comme elle allait.

Et à entendre les choses qui lui étaient arrivées, cela vous coupait la respiration.

Il y avait un pirate barbaresque qui était allé à Eyemouth.

Il devait revenir dans cinq ans avec un vaisseau chargé d'or pour faire d'elle sa femme.

Et il y avait un chevalier errant qui lui aussi était allé à Eyemouth et il lui avait donné comme gage un anneau qu'il reprendrait à son retour, disait-il.

Et elle me montra l'anneau, qui ressemblait à s'y méprendre à ceux qui soutenaient les rideaux de mon lit, mais elle soutenait que celui-là était en or vierge.

Je lui demandai ce que ferait le chevalier s'il rencontrait le pirate barbaresque.

Elle me répondit qu'il lui ferait sauter la tête de dessus les épaules.

Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien trouver en elle ?

Cela dépassait mon intelligence.

Puis elle me dit que pendant son voyage à destination de West Inch, elle avait été suivie par un prince déguisé.

Je lui demandai à quoi elle avait reconnu que c'était un prince.

Elle me répondit :

– À son déguisement.

Un autre jour, elle dit que son père composait une énigme, que quand elle serait prête, il la mettrait dans les journaux, et celui qui la devinerait aurait la moitié de sa fortune et la main de sa fille.

Je lui dis que j'étais fort sur les énigmes, et qu'il faudrait qu'elle me l'envoyât des qu'elle serait prête.

Elle dit que ce serait dans la *Gazette de Berwick*, et voulut savoir ce que je ferais d'elle quand je l'aurais gagnée.

Je répondis que je la vendrais aux enchères, pour le prix qu'on m'offrirait, mais ce soir-là elle ne voulut plus conter d'histoires, car elle était très susceptible dans certains cas.

Jim Horscroft était absent pendant le temps que la cousine Edie passa chez nous.

Il revint la semaine même où elle partit, et je me rappelle combien je fus surpris qu'il fit la moindre question ou montrât quelque intérêt au sujet d'une simple fillette.

Il me demanda si elle était jolie, et quand j'eus dit que je n'y avais pas fait attention, il éclata de rire, me qualifia de taupe, et dit qu'un jour ou l'autre j'ouvrirais les yeux.

Mais il ne tarda pas à s'occuper de tout autre chose, et je n'eus plus une pensée pour Edie, jusqu'au jour où elle prit bel et bien ma vie entre ses mains et la tordit comme je pourrais tordre cette plume d'oie.

C'était en 1813.

J'avais quitté l'école, et j'avais déjà dix-huit ans, au moins quarante poils sur la lèvre supérieure, et l'espérance d'en avoir bien davantage.

J'avais changé depuis mon départ de l'école.

Je ne m'adonnais plus aux jeux avec la même ardeur.

Au lieu de cela il m'arrivait de rester allongé sur la pente de la lande, du côté ensoleillé, les lèvres entrouvertes, et regardant fixement devant moi, tout comme le faisait souvent la cousine Edie.

Jusqu'alors je m'étais tenu pour satisfait, je trouvais mon existence remplie, du moment que je pouvais courir plus vite et sauter plus haut que mon prochain.

Mais maintenant, comme tout cela me paraissait peu de chose !

Je soupirais, je levais les yeux vers la vaste voûte du ciel, puis je les portais sur la surface bleue de la mer.

Je sentais qu’il me manquait quelque chose, mais je n’arrivais point à pouvoir dire ce qu’était cette chose.

Et mon caractère prit de la vivacité.

Il me semblait que tous mes nerfs étaient agacés.

Si ma mère me demandait de quoi je souffrais, ou que mon père me parlât de mettre la main au travail, je me laissais aller à répondre en termes si âpres, si amers que depuis j'en ai souvent éprouvé du chagrin.

Ah ! on peut avoir plus d'une femme, et plus d'un enfant, et plus d'un ami, mais on ne peut avoir qu'une mère.

Aussi doit-on la ménager aussi longtemps, qu'on l'a.

Un jour, comme je rentrais en tête du troupeau, je vis mon père assis, une lettre à la main.

C'était un événement fort rare chez nous, excepté quand l'agent écrivait pour le terme.

En m'approchant de lui, je vis qu'il pleurait, et je restai à ouvrir de grands yeux, car je m'étais toujours figuré que c'était là une chose impossible à un homme.

Je le voyais fort bien à présent, car il avait à travers sa joue pâlie une ride si profonde, qu'aucune larme ne pouvait la franchir.

Il fallait qu'elle glissât de côté jusqu'à son oreille, d'où elle tombait sur la feuille de papier.

Ma mère était assise près de lui et lui caressait la main, comme elle caressait le dos du chat pour le calmer.

– Oui, Jeannie, disait-il, le pauvre Willie est mort. Cette lettre vient de l'homme de loi. La chose est arrivée subitement. Autrement on nous aurait écrit. Un anthrax, dit-il, et un flux de sang à la tête.

– Ah ! Alors ses peines sont finies, dit ma mère.

Mon père essuya ses oreilles avec la nappe de la table.

– Il a laissé toutes ses économies à sa fille, dit-il, et si elle n'a pas changé, par Dieu, de ce qu'elle promettait d'être, elle n'en aura pas pour longtemps. Vous vous rappelez ce qu'elle disait, sous ce toit même, du thé trop faible, et cela pour du thé à sept shillings la livre.

Ma mère hocha la tête et considéra les pièces de lard suspendues au plafond.

– Il ne dit pas combien elle aura, reprit-il, mais elle en aura assez, et de reste. Elle doit venir habiter avec nous, car ç'a été son dernier désir.

– Il faudra qu'elle paie son entretien, s'écria ma mère avec âpreté.

Je fus fâché de l'entendre parler d'argent dans un tel moment, mais après tout, si elle n'avait pas été aussi âpre, nous aurions été jetés dehors au bout de douze mois.

– Oui, elle paiera. Elle arrive aujourd'hui même. Jock, mon garçon, vous aurez la bonté de partir avec la charrette pour Ayton,

et d'attendre la diligence du soir. Votre cousine Edie y sera, et vous pourrez l'amener à West Inch.

Je me mis donc en route à cinq heures et quart avec la *Souter Johnnie*, notre jument de quinze ans aux longs poils, et notre charrette avec la caisse repeinte à neuf qui ne nous servait que dans les grands jours.

La diligence apparut au moment même où j'arrivais, et moi, comme un niais de jeune campagnard, sans songer aux années qui s'étaient écoulées, je cherchais dans la foule aux environs de l'auberge un bout de fille en jupe courte arrivant à peine aux genoux.

Et comme je m'avançais obliquement, le cou tendu, je me sentis toucher le coude, et me trouvai en face d'une dame vêtue de noirs debout sur les marches, et j'appris que c'était ma cousine Edie.

Je le savais, dis-je, et pourtant si elle ne m'avait pas touché, j'aurais pu passer vingt fois près d'elle sans la reconnaître.

Ma parole, si Jim Horscroft m'avait alors demandé si elle était jolie ou non, je n'aurais su que lui répondre.

Elle était brune, bien plus brune que ne le sont ordinairement nos jeunes filles du border, et pourtant à travers ce teint charmant, s'entrevoyait une nuance de carmin pareille à la teinte plus chaude qu'on remarque au centre d'une rose soufre.

Ses lèvres étaient rouges, exprimant la douceur, et la fermeté, mais dès ce moment même, je vis au premier coup d'œil flotter au fond de ses grands yeux une expression de malice narquoise.

Elle s'empara de moi séance tenante, comme si j'avais fait partie de son héritage. Elle allongea la main et me cueillit.

Elle était en toilette de deuil, comme je l'ai dit, et dans un costume qui me fit l'effet d'une mode extraordinaire, et elle portait un voile noir qu'elle avait écarté de devant sa figure.

– Ah ! Jock, me dit-elle en mettant dans son anglais un accent maniéré qu'elle avait appris à la pension. Non, non, nous sommes un peu trop grands pour cela ?...

Cela, c'était parce que, avec ma sotte gaucherie, j'avançais ma figure brune pour l'embrasser, comme je l'avais fait la dernière fois que nous nous étions vus...

– Soyez bon garçon et donnez un shilling au conducteur, qui a été extrêmement complaisant pour moi pendant le trajet.

Je rougis jusqu'aux oreilles, car je n'avais en poche qu'une pièce d'argent de quatre pence.

Jamais le manque d'argent ne me parut plus pénible qu'à ce moment-là.

Mais elle me devina d'un simple regard, et aussitôt une petite bourse en moleskine à fermoir d'argent me fut glissée dans la main.

Je payai l'homme et allais rendre la bourse à Edie, mais elle me força de la garder.

– Vous serez mon intendant, Jock, dit-elle en riant. C'est là votre voiture, elle à l'air bien drôle. Mais où vais je m'asseoir ?

– Sur le sac, dis-je.

– Et comment faire pour monter ?

– Mettez le pied sur le moyeu, dis-je, je vous aiderai.

Je me hissai d'un saut, et je pris deux petites mains gantées dans les miennes.

Comme elle passait par-dessus le côté de la carriole, son haleine passa sur sa figure, une haleine douce et chaude, et aussitôt s'effacèrent par lambeaux ces langueurs vagues et inquiètes de mon âme.

Il me sembla que cet instant m'enlevait à moi-même et faisait de moi un des membres de la race des hommes.

Il ne fallut pour cela que le temps qu'il faut à un cheval pour agiter sa queue, et pourtant un événement s'était produit.

Une barrière avait surgi quelque part.

J'entrai dans une vie plus large et plus intelligente.

J'éprouvai tout cela sous une brusque averse, et pourtant dans ma timidité, dans ma réserve, je ne sus faire autre chose que d'égaliser le rembourrage du sac.

Elle suivait des yeux la diligence qui reprenait à grand bruit la direction de Berwick.

Tout à coup elle se mit à faire voltiger en l'air son mouchoir.

– Il a ôté son chapeau, dit-elle, je crois qu'il a dû être officier. Il avait l'air très distingué. Peut-être l'avez-vous remarqué, un gentleman sur l'impériale, très beau, avec un pardessus brun.

Je secouai la tête, et toute la joie qui m'avait envahi fit place à une sotte mauvaise humeur.

– Ah ! mais je ne le reverrai jamais. Voici toutes les collines vertes, et la route brune et tortueuse ; elles sont bien restées les mêmes qu'autrefois. Vous aussi, Jock, je trouve que vous n'avez pas beaucoup changé. J'espère que vos manières sont meilleures que jadis ; vous ne chercherez pas à me mettre des grenouilles dans le cou, n'est-ce pas ?

Rien qu'à cette idée, je sentis un frisson dans tout le corps.

– Nous ferons tout notre possible pour vous rendre heureuse à West Inch, dis-je en jouant avec le fouet.

– Assurément, c'est bien de la bonté de votre part que d'accueillir une pauvre fille isolée, dit-elle.

– C'est bien de la bonté de votre part que de venir, cousine Edie, balbutiai-je. Vous trouverez la vie bien monotone, je le crains, dis-je.

– Elle sera assez calme en effet, Jock, n'est-ce pas ? Il n'y a pas beaucoup d'hommes par là-bas, autant qu'il m’en souvient.

– Il y a le Major Elliott, à Corriemuir. Il vient passer la soirée de temps à autre. C'est un brave vieux soldat, qui a reçu une balle dans le genou, pendant qu'il servait sous Wellington.

– Ah ! quand je parle d'hommes, je ne veux pas parler des vieilles gens qui ont une balle dans le genou, je parle de gens de notre âge, dont on peut se faire des amis. À propos, ce vieux docteur si aigre, il avait un fils, n'est ce pas ?

– Oh ! oui, c'est Jim Horscroft, mon meilleur ami.

– Est-il chez lui ?

– Non, il reviendra bientôt. Il fait encore ses études à Édimbourg.

– Alors nous nous tiendrons mutuellement compagnie jusqu'à son retour, Jock. Ah ! je suis bien lasse, et je voudrais être arrivée à West Inch.

Je fis arpenter la route à la vieille *Souter Johnnie*, d'une allure à laquelle elle n'a jamais marché ni avant, ni depuis.

Une heure après, Edie était assise devant la table à souper.

Ma mère avait servi non seulement du beurre, mais encore de la gelée de groseilles qui, dans son assiette de verre, scintillait à la lumière de la chandelle et faisait fort bon effet.

Je n'eus pas de peine à m'apercevoir que mes parents étaient tout aussi surpris que moi, du changement qui s'était opéré en elle, mais qu'ils l'étaient d'une autre façon que moi.

Ma mère était si impressionnée par l'objet en plumes qu'elle lui vit autour du cou, qu'elle l'appelait Miss Calder au lieu de Edie, et ma cousine, de son air joli et léger, la menaçait du doigt toutes les fois qu'elle se servait de ce nom.

Après le souper, quand elle fut allée se coucher, ils ne purent parler d'autre chose que de son air et de son éducation.

– Tout de même, pour le dire en passant, fit mon père, elle n'a pas l'air d'avoir le cœur brisé par la mort de mon frère.

Alors, pour la première fois, je me souvins qu'elle n'avait pas dit un mot à ce sujet, depuis que nous nous étions revus.

III – L'OMBRE SUR LES EAUX

Il ne fallut pas longtemps à la cousine Edie pour régner souverainement à West Inch et pour faire de nous tous, y compris mon père, ses sujets.

Elle avait de l'argent, et tant qu'elle voulait, bien qu'aucun de nous ne sût combien.

Lorsque ma mère lui dit que quatre shillings par semaine paieraient toutes ses dépenses, elle porta spontanément la somme à sept shillings six pence.

La chambre du sud, la plus ensoleillée, et dont la fenêtre était encadrée de chèvrefeuille, lui fut assignée, et c'était merveille de voir les bibelots qu'elle avait apportés de Berwick pour les y ranger.

Elle faisait le voyage deux fois par semaine, et comme la carriole ne lui plaisait pas, elle loua le *gig* d'Angus Whitehead, qui avait la ferme de l'autre côté de la côte.

Et il était rare qu'elle revînt sans apporter quelque chose pour l'un de nous ; une pipe de bois pour mon père, un plaid des Shetlands pour ma mère, un livre pour moi, un collier de cuivre pour Rob, notre collie.

Jamais on ne vit femme plus dépensière.

Mais ce qu'elle nous donna de meilleur, ce fut avant tout sa présence.

Pour moi, cela changea entièrement l'aspect du paysage.

Le soleil était plus brillant, les collines plus vertes et l'air plus doux depuis le jour de sa venue.

Nos existences perdirent leur banalité, maintenant que nous les passions avec une telle créature, et la vieille et morne maison grise prit un tout autre aspect à mes yeux depuis le jour où elle avait posé le pied sur le paillasson de la porte.

Cela ne tenait point à sa figure, qui pourtant était des plus attrayantes, non plus qu'à sa tournure, bien que je n'aie vu aucune jeune fille qui pût rivaliser en cela avec elle. C'était son entrain, ses façons drôlement moqueuses, sa manière toute nouvelle pour nous de causer, le geste fier avec lequel elle rejetait sa robe ou portait la tête en arrière.

Nous nous sentions aussi bas que la terre sous ses pieds.

C'était enfin ce vif regard de défi, et cette bonne parole qui ramenait chacun de nous à son niveau.

Mais non, pas tout à fait à son niveau.

Pour moi, elle fut toujours une créature lointaine et supérieure.

J'avais beau me monter la tête et me faire des reproches.

Quoi que je fisse, je n'arrivais pas à reconnaître que le même sang coulait dans nos veines et qu'elle n'était qu'une jeune campagnarde, comme je n'étais qu'un jeune campagnard.

Plus je l'aimais, plus elle m'inspirait de crainte, et elle s'aperçut de ma crainte longtemps avant de savoir que je l'aimais.

Quand j'étais loin d'elle, j'éprouvais de l'agitation, et pourtant lorsque je me trouvais avec elle, j'étais sans cesse à trembler de crainte que quelque faute commise en parlant ne lui causât de l'ennui ou ne la fâcha.

Si j'en avais su plus long sur le caractère des femmes, je me serais peut-être donné moins de mal.

– Vous êtes bien changé de ce que vous étiez autrefois, disait-elle en me regardant de côté par-dessous ses cils noirs.

– Vous ne disiez pas cela lorsque nous nous sommes vus pour la première fois, dis-je.

– Ah ! je parlais alors de l'air que vous aviez, et je parle de vos manières d'aujourd'hui. Vous étiez si brutal avec moi et si impérieux, et vous ne vouliez faire qu'à votre tête, comme un petit homme que vous étiez. Je vous revois encore avec votre tignasse emmêlée et vos yeux pleins de malice. Et maintenant vous êtes si douce, si tranquille. Vous avez le langage si prévenant !

– On apprend à se conduire, dis-je.

– Oh ! mais Jock, je vous aimais bien mieux comme vous étiez.

Eh bien, quand elle dit cela, je la regardai bien en face, car j'aurais cru qu'elle ne m'avait jamais bien pardonné la façon dont je la traitais d'ordinaire.

Que ces façons là plussent à tout autre qu'à une personne évadée d'une maison de fous, voilà qui dépassait tout à fait mon intelligence.

Je me rappelai le temps, où la surprenant sur le seuil en train de lire, je fixais au bout d'une baguette élastique de coudrier de petites boules d'argile, que je lui lançais, jusqu'à ce qu'elle finît par pleurer.

Je me rappelai aussi qu'ayant pris une anguille dans le ruisseau de Corriemuir, je la poursuivis, cette anguille à la main, avec tant d'acharnement qu'elle finit par se réfugier, à moitié folle d'épouvante, sous le tablier de ma mère, et que mon père m'asséna sur le trou de l'oreille un coup de bâton à bouillie qui m'envoya rouler, avec mon anguille, jusque sous le dressoir de la cuisine.

Voilà donc ce qu'elle regrettait ?

Eh bien, elle se résignerait à s'en passer, car ma main se sécherait avant que je sois capable de recommencer maintenant.

Mais je compris alors pour la première fois, tout ce qu'il y a d'étrange dans la nature féminine, et je reconnus que l'homme ne doit point raisonner à ce propos, mais simplement se tenir sur ses gardes et tâcher de s'instruire.

Nous nous trouvâmes enfin au même niveau, quand elle dit qu'elle n'avait qu'à faire ce qui lui plaisait et comme cela lui plaisait, et que j'étais aussi entièrement à ses ordres que le vieux Rob était docile à mon appel.

Vous trouvez que j'étais bien sot de me laisser mettre ainsi la tête à l'envers.

Je l'étais peut-être, mais il faut aussi vous rappeler combien j'avais peu l'habitude des femmes, et que nous nous rencontrions à chaque instant.

En outre, on ne trouve pas une femme comme celle-là sur un million, et je puis vous garantir que celui-là aurait eu la tête solide, qui ne se la serait pas laissé mettre à l'envers par elle.

Tenez, voilà le Major Elliott.

C'était un homme qui avait enterré trois femmes et qui avait figuré dans douze batailles rangées.

Eh bien ! Edie aurait pu le rouler autour de son doigt comme un chiffon mouillé, elle qui sortait à peine de pension.

Peu de temps après qu'elle fut venue, je le rencontrai, comme il quittait West Inch, toujours clopinant, mais le rouge aux joues, et avec une lueur dans l'œil qui le rajeunissait de dix ans.

Il tordait ses moustaches grises des deux côtés, de façon à en avoir les pointes presque dans les yeux, et il tendait sa bonne jambe avec autant de fierté qu'un joueur de cornemuse.

Que lui avait-elle dit ?

Dieu le sait, mais cela avait fait dans ses veines autant d'effet que du vin vieux.

– Je suis monté pour vous voir, mon garçon, dit-il, mais il faut que je rentre à la maison. Toutefois ma visite n'a pas été perdue, car elle m'a procuré l'occasion de voir *la belle cousine*, une jeune personne des plus charmantes, des plus attrayantes, mon garçon.

Il avait une façon de parler un peu formaliste, un peu raide, et il se plaisait à intercaler dans ses propos quelques bouts de phrases françaises qu'il avait ramassés dans la Péninsule.

Il aurait continué à me parler d'Edie, mais je voyais sortir de sa poche le coin d'un journal.

Je compris alors qu'il était venu, selon son habitude, pour m'apporter quelques nouvelles.

Il ne nous en arrivait guère à West Inch.

– Qu'y a-t-il de nouveau, major ? demandai je.

Il tira le journal de sa poche et le brandit.

– Les Alliés ont gagné une grande bataille, mon garçon, dit-il. Je ne crois pas que Nap tienne bien longtemps après cela. Les Saxons l'ont jeté par-dessus bord, et il a subi un rude échec à Leipzig. Wellington a franchi les Pyrénées et les soldats de Graham seront à Bayonne d'ici à peu de temps.

Je lançai mon chapeau en l'air.

– Alors la guerre finira par cesser ? m'écriai je.

– Oui, et il n'est que temps, dit-il en hochant la tête d'un air grave. Ça a fait verser bien du sang. Mais ce n'est guère la peine, maintenant, de vous dire ce que j'avais dans l'esprit à votre sujet.

– De quoi s'agissait-il ?

– Eh bien, mon garçon, c'est que vous ne faites rien de bon ici, et maintenant que mon genou reprend un peu de souplesse, je pensais pouvoir rentrer dans le service actif. Je me demandais s'il ne vous plairait pas de voir un peu de la vie de soldat sous mes ordres.

À cette pensée mon cœur bondit.

– Ah ! oui, je le voudrais ! m'écriai-je.

– Mais il se passera bien six mois avant que je sois en état de me présenter à l'examen médical, et il y a bien des chances pour que Boney soit mis en lieu sûr avant ce délai.

– Puis il y a ma mère, dis-je. Je doute qu'elle me laisse partir.

– Ah ! Eh bien, on ne le lui demandera pas cette fois.

Et il s'éloigna en clopinant.

Je m'assis dans la bruyère, mon menton dans la main, en tournant et retournant la chose en mon esprit et suivant des yeux le major en son vieux[1] habit brun, avec un bout de plaid voltigeant par-dessus son épaule, pendant qu'il grimpait la montée de la colline.

C'était une bien chétive existence, que celle de West Inch, où j'attendais mon tour de remplacer mon père, sur la même lande, au bord du même ruisseau, toujours des moutons, et toujours cette maison grise devant les yeux.

Et de l'autre côté, il y avait la mer bleue.

Ah, en voilà une vie pour un homme !

---

[1] « vieil habit » aurait été plus élégant… (Note de l'éditeur)

Et le major, un homme qui n'était plus dans la force de l'âge, il était blessé, fini, et pourtant il faisait des projets pour se remettre à la besogne alors que moi, à la fleur de l'âge, je dépérissais parmi ces collines !

Une vague brûlante de honte me monta à la figure, et je me levai soudain, plein d'ardeur de partir, et de jouer dans le monde le rôle d'un homme.

Pendant deux jours, je ne fis que songer à cela.

Le troisième, il survint un événement qui condensa mes résolutions, et aussitôt les dissipa, comme un souffle de vent fait disparaître une fumée.

J'étais allé faire une promenade dans l'après-midi avec la cousina Edie et Rob.

Nous étions arrivé au sommet de la pente qui descend vers la plage.

L'automne tirait à sa fin.

Les herbes, en se flétrissant, avaient pris des teintes de bronze, mais le soleil était encore clair et chaud.

Une brise venait du sud par bouffées courtes et brûlantes et ridait de lignes courbes la vaste surface bleue de la mer.

J'arrachai une brassée de fougère pour qu'Edie pût s'asseoir. Elle s'installa de son air insouciant, heureuse, contente, car de tous les gens que j'ai connus, il n'en fut aucun qui aimait autant la chaleur et la lumière.

Moi, je m'assis sur une touffe d'herbe, avec la tête de Rob sur mon genou.

Comme nous étions seuls dans le silence de ce désert, nous vîmes, même en cet endroit, s'étendre sur les eaux, en face de nous, l'ombre du grand homme de là bas qui avait écrit son nom en caractères rouges sur toute la carte d'Europe.

Un vaisseau arrivait poussé par le vent.

C'était un vieux navire de commerce à l'aspect pacifique, qui, peut-être avait Leith pour destination.

Il avait les vergues carrées et allait toutes voiles déployées.

De l'autre côté, du nord est, venaient deux grands vilains bateaux, gréés en lougres, chacun avec un grand mât et une vaste voile carrée de couleur brune.

Il était difficile d'avoir sous les yeux un plus joli coup d'œil que celui de ces trois navires qui marchaient en se balançant, par une aussi belle journée.

Mais tout à coup partit d'un des lougres une langue de flamme, et un tourbillon de fumée noire.

Il en jaillit autant du second.

Puis le navire riposta : rap, rap, rap !

En un clin d'œil l'enfer avait, d'une poussée du coude, écarté le ciel, et sur les eaux se déchaînaient la haine, la férocité, la soif de sang.

Au premier coup de feu, nous nous étions relevés, et Edie, toute tremblante, avait posé sa main sur mon bras.

– Ils se battent, Jock, s'écria-t-elle. Qui sont-ils ? Qui sont-ils ?

Les battements de mon cœur répondaient aux coups de canon, et tout ce que je pus dire, avec ma respiration entrecoupée, ce fut :

– Ce sont deux corsaires français, des chasse-marée, comme ils les appellent là-bas, c'est un de nos navires de commerce, et aussi sûr que nous sommes mortels, ils s'en empareront, car le major dit qu'ils sont toujours pourvus de grosse artillerie et qu'ils sont aussi bourrés d'hommes qu'il y a de nourriture dans un boeuf. Pourquoi cet imbécile ne bat-il pas en retraite vers la barre à l'embouchure de la Tweed ?

Mais il ne diminua pas un pouce de toile.

Il se balançait toujours de son air entêté, pendant qu'une petite boule noire était hissée à la pointe de son grand mât, et que le magnifique vieux drapeau apparaissait tout à coup et ondulait à ses drisses.

Puis se fit entendre de nouveau le rap, rap, rap ! de ses petits canons, suivi du boum ! boum ! des grosses caronades qui armaient les baux du lougre.

Un instant plus tard, les trois navires formaient un groupe.

Le navire-marchand oscilla comme un cerf avec deux loups accrochés à ses hanches.

Tous trois ne formaient plus qu'une confuse masse noire enveloppée dans la fumée, d'où pointaient çà et là les vergues. D'en haut et du centre de ce nuage partaient, comme l'éclair, de rouges langues de flammes.

C'était un tapage si infernal de gros et de petits canons, de cris de joie, de hurlements, que pendant bien des semaines mes oreilles en tintèrent encore.

Pendant une heure d'horloge, le nuage poussé par l'enfer se déplaça lentement sur les flots, et nous restâmes là, le cœur saisi, à regarder le battement du pavillon, nous écarquillant les yeux pour voir s'il était toujours à sa place.

Puis, tout à coup, le vaisseau, plus fier, plus noir, plus ferme que jamais, se remit en marche.

Quand la fumée se fut un peu dissipée, nous vîmes un des lougres vacillant comme un canard qui tombe à l'eau, avec une aile cassée, tandis que sur l'autre, on se hâtait d'embarquer l'équipage avant qu'il ne coulât à pic.

Pendant toute cette heure, toute ma vie avait été concentrée dans la bataille.

Le vent avait emporté ma casquette, mais je n'y avais pas pris garde.

Alors, le cœur débordant, je me tournai vers ma cousine Edie, et rien qu'en la voyant je me retrouvai en arrière de six ans.

Son regard avait repris sa fixité, ses lèvres étaient entrouvertes, comme quand elle était toute petite, et ses mains menues étaient jointes si fort que la peau luisait aux poignets comme de l'ivoire.

– Ah ! ce capitaine ! dit-elle, en parlant à la bruyère et aux buissons de genêts, quel homme fort, quelle résolution ! Quelle est la femme qui ne serait pas fière d'un tel mari ?

– Ah ! oui, il s'est bien conduit ! m'écriai-je avec enthousiasme.

Elle me regarda. On eût dit qu'elle avait oublié mon existence.

– Je donnerais un an de ma vie pour rencontrer un pareil homme dit-elle, mais voilà où on en est quand on habite la campagne. On n'y voit jamais d'autres gens que ceux qui ne sont bons à rien faire de mieux.

Je ne sais si elle avait l'intention de me faire de la peine, bien qu'elle ne se fit jamais beaucoup prier pour cela, mais quelle que fût son intention, ses paroles me donnèrent la même sensation que si elles avaient traversé tout droit un nerf mis à nu.

– C'est très bien, cousine Edie, dis-je en m'efforçant de parler avec calme, voilà qui achève de me décider. J'irai ce soir m'enrôler à Berwick.

– Quoi ! Jock, vous voulez vous faire soldat ?

– Oui, si vous croyez que tout homme qui reste à la campagne est nécessairement un lâche.

– Oh ! Jock, comme vous seriez beau en habit rouge, comme vous avez meilleur air quand vous êtes on colère. Je voudrais voir toujours vos yeux étinceler ainsi. Comme cela vous va bien, comme cela vous donne l'air d'un homme ! Mais j'en suis sûre, c'est pour plaisanter, que vous parlez de vous faire soldat.

– Je vous ferai voir si je plaisante.

Puis, je traversai la lande en courant, et j'arrivai ainsi à la cuisine, ou ma mère et mon père étaient assis de chaque côté de la cheminée.

– Mère, m'écriai-je, je pars me faire soldat.

Si je leur avais dit que je partais pour me faire cambrioleur, ils n'auraient pas été plus atterrés, car en ce temps-là, les campagnards méfiants et aisés estimaient que le troupeau du sergent se composait principalement des moutons noirs.

Mais, sur ma parole, ces bêtes noires ont rendu un fameux service à leur pays.

Ma mère porta ses mitaines à ses yeux, et mon père prit un air aussi sombre qu'un trou à tourbe.

– Non ! Jock, vous êtes fou, dit-il.

– Fou ou non, je pars.

– Alors vous n'aurez pas ma bénédiction.

– En ce cas je m'en passerai.

À ces mots ma mère jette un cri et me met ses bras autour du cou.

Je vis sa main calleuse, déformée, pleine de nœuds qu'y avait produits la peine qu'elle s'était donnés pour m'élevez, et cela me parla plus éloquemment que n'eût pu faire aucune parole.

Je l'aimais tendrement mais j'avais la volonté aussi dure que le tranchant d'un silex.

Je la forçai d'un baiser à se rasseoir ; puis je courus dans ma chambre pour préparer mon paquet.

Il faisait déjà sombre, et j'avais à parcourir un long trajet à pied.

Aussi me contentai-je de ramasser quelques effets. Puis je me hâtai de partir. Au moment où j'allais mettre le pied dehors par une porte de côté, quelqu'un me toucha l'épaule.

C'était Edie, debout à la lueur du couchant.

– Sot enfant, dit-elle, vous n'allez vraiment point partir ?

– Je ne partirai pas ? Vous allez le voir.

– Mais votre père ne le veut pas, votre mère non plus.

– Je le sais.

– Alors pourquoi partir ?

– Vous devez bien le savoir.

– Pourquoi, enfin.

– Parce que vous me faites partir.

– Je ne tiens pas à ce que vous partiez, Jock.

– Vous l'avez dit ; vous avez dit que les gens de la campagne ne sont bons qu'à y rester. Vous tenez toujours ce langage. Vous ne faites pas plus cas de moi que de ces pigeons dans leur nid. Vous trouvez que je ne suis rien du tout. Je vous ferai changer d'idée.

Tous mes griefs partaient en petits jets qui me brûlaient les lèvres.

Pendant que je parlais, elle rougit, et me regarda de son air à la fois railleur et caressant.

– Ah ! je fais si peu cas de vous ? dit-elle, et c'est pour cette raison là que vous partez ? Eh bien, Jock, est-ce que vous resterez si… si je suis bonne pour vous ?

Nous étions face à face et fort près.

En un instant la chose fut faite.

Mes bras l'entourèrent.

Je lui donnai baisers sur baisers, sur la bouche, sur les joues, sur les yeux.

Je la pressai contre mon cœur.

Je lui dis bien bas quelle était tout pour moi, tout, et que je ne pouvais pas vivre sans elle.

Edie ne répondit rien, mais elle fut longtemps avant de tourner la tête, et quand elle me repoussa en arrière, elle n'y mit pas beaucoup d'effort.

– Oh ! vous êtes bien rude, vieux petit effronté, dit-elle en tenant sa chevelure de ses deux mains. Comme vous m'avez secouée, Jock, je ne me figurais pas que vous seriez aussi hardi.

Mais j'avais tout à fait cessé de la craindre, et un amour, dix fois plus ardent que jamais, bouillait dans mes veines.

Je la ressaisis et l'embrassai comme si j'en avais eu le droit.

– Vous êtes à moi, bien à moi, m'écriai-je. Je n'irai pas à Berwick, je resterai ici et nous nous marierons.

Mais à ce mot de mariage, elle éclata de rire.

– Petit nigaud ! petit nigaud ! dit-elle en levant l'index.

Puis, comme j'essayais de mettre de nouveau la main sur elle, Edie me fit une jolie petite révérence et rentra à la maison.

IV – LE CHOIX DE JIM

Et alors se passèrent ces six semaines qui furent une sorte de rêve et le sont encore maintenant quand le souvenir m'en revient.

Je vous ennuierais si je me mettais à vous conter ce qui se passa entre nous.

Et pourtant comme c'était grave, quelle importance décisive cela devait avoir sur notre destinée dès ce temps-là !

Ses caprices, son humour sans cesse changeante, tantôt vive, tantôt sombre comme une prairie au-dessous de laquelle défilent des nuages ; ses colères sans causes, ses brusques repentirs, qui tour à tour faisaient déborder en moi la joie ou le chagrin.

Voilà ce qu'était ma vie : tout le reste n'était que néant.

Mais il restait toujours dans les dernières profondeurs de mes sentiments une inquiétude vague, la peur d'être pareil à cet homme qui étendait la main pour saisir l'arc-en-ciel, et celle que la véritable Edie Calder, si près de moi qu'elle parût, était en réalité bien loin de moi.

Elle était, en effet, bien malaisée à comprendre.

Elle l'était du moins pour un jeune campagnard à l'esprit peu pénétrant, comme moi.

Car, si j'essayais de l'entretenir de mes véritables projets, de lui dire qu'en prenant la totalité de Corriemuir, nous pourrions ajouter à la somme nécessaire pour ce surplus de fermage, un bénéfice de cent bonnes livres, que cela nous permettrait d'ajouter un salon à West Inch, et d'en faire une belle demeure pour le jour de notre mariage, alors elle se mettait à bouder, à

baisser les yeux, comme si elle avait juste assez de patience pour m'écouter.

Mais si je la laissais s'abandonner à ses rêves sur ce que je pouvais devenir, sur la trouvaille fortuite d'un document prouvant que j'étais le véritable héritier du laird, ou bien si, sans cependant m'engager dans l'armée, chose dont elle ne voulait pas entendre parler, elle me voyait devenir un grand guerrier, dont le nom serait dans la bouche de tous, alors elle était aussi charmante qu'une journée de mai.

Je me prêtais de mon mieux à ce jeu, mais il finissait toujours par m'échapper un mot malheureux pour prouver que j'étais toujours Jock Calder de West Inch, tout court, et alors la bouderie de ses lèvres exprimait de nouveau le peu de cas qu'elle faisait de moi.

Nous vivions ainsi, elle dans les nuages, moi terre à terre, et si la rupture n'était pas arrivée d'une manière, elle le serait d'une autre.

La Noël était passée, mais l'hiver avait été doux.

Il avait fait juste assez froid pour qu'on pût marcher sans danger dans les tourbières.

Edie était sortie par une belle matinée, et elle était rentrée pour déjeuner avec les joues rouges d'animation.

– Est-ce que votre ami le fils du docteur est revenu, Jock ? dit-elle.

– J'ai entendu dire qu'on l'attend.

– Alors c'est sans doute lui que j'ai rencontré sur la lande.

– Quoi ! vous avez rencontré Jim Horscroft ?

– Je suis sûre que ce doit être lui. Un gaillard de tournure superbe, un héros, avec une chevelure noire et frisée, le nez court et droit, et des yeux gris. Il a des épaules comme une statue, et pour la taille, Jock, je crois bien que votre tête atteindrait tout juste à son épingle de cravate.

– Je vais jusqu'à son oreille, Edie, m'écriai-je avec indignation. Du moins, si c'était bien Jim ! Est-ce qu'il avait au coin de la bouche une pipe en bois brun ?

– Oui, il fumait ; il était habillé de gris et il avait une belle voix forte et grave.

– Ha ! Ho ! vous lui avez parlé, dis-je.

Elle rougit légèrement, comme si elle en avait dit plus long qu'elle ne voulait.

– Je me dirigeais vers un endroit où le sol était un peu mou, et il m'a avertie.

– Ah ! oui ce doit être le bon vieux Jim dis-je, voilà des années qu'il devrait avoir son doctorat, s'il avait eu autant de cervelle que de biceps. Oui, pardieu, le voilà mon homme en chair et en os.

Je l'avais vu par la fenêtre de la cuisine, et je m'élançai à sa rencontre, tenant à la main mon beignet entamé.

Il courut, lui aussi, au devant de moi, me tendant sa grosse main et les yeux brillants.

– Ah ! Jock, s'écria-t-il, c'est un vrai plaisir de vous revoir. Il n'est pas d'amis comme les vieux amis.

Mais soudain il coupa cours à ses propos et regarda par-dessus mon épaule, avec de grands yeux.

Je me retournai.

C'était Edie, avec un sourire joyeux et moqueur, qui était debout sur là seuil.

Comme je fus fier d'elle et de moi aussi, en la regardant !

– Voici ma cousine, Jim, Miss Edie Calder, dis-je.

– Vous arrive-t-il souvent de vous promener avant le déjeuner, Mr Horscroft, demanda-t-elle, toujours avec ce sourire futé.

– Oui, dit-il en la regardant de tous ses yeux.

– Moi aussi, et presque toujours je vais par là-bas, dit-elle. Mais, dites-moi, Jock, vous n'êtes guère empressé à recevoir votre ami. Si vous ne lui faites pas les honneurs de la maison, il faudra que je m'en charge à votre place pour en sauver la réputation.

Au bout de quelques minutes, nous étions avec les vieux, et Jim s'attablait devant son assiette de potage.

Il disait à peine un mot et restait toujours la cuillère en l'air à contempler Edie.

Elle ne fit que lui lancer de petites œillades.

Il me sembla qu'elle se divertissait de le voir aussi timide et qu'elle faisait de son mieux pour l'encourager par ses propos.

– Jock me disait que vous faisiez vos études pour devenir docteur, dit-elle, mais comme cela doit être difficile, et qu'il doit falloir de temps pour acquérir les connaissances nécessaires !

– Cela me prend en effet beaucoup de temps, dit piteusement Jim, mais j'en viendrai à bout tout de même.

– Ah ! vous êtes brave ! Vous êtes résolu, vous fixez votre regard sur un but et vous vous dirigez vers lui. Rien ne peut vous arrêter.

– Vraiment, je n'ai pas de quoi me vanter, dit-il. Plus d'un qui a commencé avec moi a déjà sa plaque à sa porte, alors que je ne suis encore qu'un étudiant.

– C'est que vous êtes modeste, monsieur Horscroft. On dit que les gens les plus braves sont aussi les plus modestes. Mais aussi, quand vous avez atteint votre but, quelle gracieuse carrière ! Vous portez la guérison partout où vous allez. Vous rendez la force à ceux qui souffrent. Vous avez pour unique but le bien de l'humanité.

L'honnête Jim se démenait sur sa chaise, en entendant ces mots.

– Je n'ai pas des mobiles aussi élevés, je le crains bien, Miss Calder, dit-il. Je songe à gagner ma vie, à continuer la clientèle de mon père. Voilà ce que je vise, et si j'apporte la guérison d'une main, je tendrai l'autre pour recevoir une pièce d'une couronne.

– Comme vous êtes franc et sincère ! s'écria-t-elle.

Et cela continua ainsi : elle le couvrait de toutes les vertus, arrangeait adroitement son langage de façon à l’encourager à entrer dans son rôle, et s'y prenait de la manière que je connaissais si bien.

Avant qu'il fût subjugué, je pus voir qu'il avait la tête toute bourdonnante de l'éclat de sa beauté et de ses propos engageants.

Je frissonnais d'orgueil à penser quelle haute idée il aurait de ma parenté.

– N'est-ce pas qu'elle est belle, Jim ? lui dis-je, sans pouvoir m'en empêcher, au moment où nous fûmes sur le seuil, et pendant qu'il allumait sa pipe pour retourner chez lui.

– Belle ! s'écria-t-il. Mais je n'ai jamais vu son égale.

– Nous devons nous marier, dis-je.

Sa pipe tomba de sa bouche et il me regarda fixement.

Puis il ramassa sa pipe et s'éloigna sans mot dire.

Je croyais qu'il reviendrait, mais je me trompais.

Je le suivis des yeux bien loin sur la lande. Il marchait la tête penchée sur la poitrine.

Mais je n'étais pas près de l'oublier ! La cousine Edie eut cent questions à me faire au sujet de ses années d'adolescence, de sa vigueur, des femmes qu'il devait connaître probablement : elle n'en savait jamais assez.

Puis j'eus de ses nouvelles une seconde fois, dans la journée, mais d'une façon moins agréable.

Ce fut par mon père, qui rentra le soir, ne faisant que parler du pauvre Jim.

Le pauvre Jim avait passé tout ce temps à boire.

Dès midi, étant gris, il était descendu aux coteaux de Westhouse, pour se battre avec le champion Gipsy et on n'était pas certain que l'homme passât la nuit.

Mon père avait rencontré Jim sur la grande route, terrible comme un nuage chargé de foudre, et prêt à insulter le premier qui passait.

– Mon Dieu ! dit le vieillard, il se fera une belle clientèle, s'il commence à rompre les os aux gens.

La cousine Edie ne fit que rire de tout cela, et j'en ris pour faire comme elle, mais je ne trouvais rien de bien plaisant dans la nouvelle. Le surlendemain, je me rendais à Corriemuir par le sentier des moutons quand je rencontrai Jim en personne, qui marchait à grands pas.

Mais ce n'était plus le gros gaillard plein de bonhomie qui avait partagé notre soupe l'autre matin.

Il n'avait ni col, ni cravate. Son gilet était défait, ses cheveux emmêlés, sa figue toute brouillée, comme celle d'un homme qui a passé la nuit à boire.

Il tenait un bâton de frêne, dont il se servait pour cingler les genêts de chaque côté du sentier.

– Eh bien, Jim, dis-je.

Mais il me jeta un de ces regards que je lui avais vus plus d'une fois à l'école, quand il avait le diable au corps, qu'il se savait dans son tort et mettait toute sa volonté à s'en tirer à force d'effronterie.

Il ne me répondit pas un mot. Il me dépassa sur le sentier étroit et s'éloigna d'un pas incertain, toujours en brandissant son bout de frêne et abattant les broussailles.

Ah ! certes, je ne lui en voulais pas.

J'étais fâché, très fâché, voilà tout.

Certes, je n'étais point aveugle au point de ne point voir ce qui se passait.

Il était amoureux d'Edie, et il ne pouvait se faire à l'idée qu'elle serait à moi.

Pauvre garçon, que pouvait-il y faire ?

Peut-être qu'à sa place je me serais conduit comme lui.

Il y avait eu un temps où je m'étonnais qu'une jeune fille pût ainsi mettre à l'envers la tête d'un homme plein de force, mais j'en savais maintenant davantage.

Il se passa quinze jours sans que je visse Jim Horscroft, puis arriva cette journée, de jeudi qui devait changer le cours de toute mon existence.

Ce jour-là, je me réveillai de bonne heure, avec ce petit frisson de joie, si exquis au moment où l'on ouvre les yeux.

La veille, Edie avait été plus charmante que d'ordinaire.

Je m'étais endormi en me disant qu'après tout, je pouvais bien avoir mis la main sur l'arc-en-ciel, et que sans se faire des imaginations, sans se monter la tête, elle commençait à éprouver de l'affection pour le simple, le grossier Jock Calder, de West Inch.

C'était cette même pensée, qui, restée en mon cœur, était cause de ce petit gazouillement matinal de joie.

Puis je me rappelai qu'en me dépêchant, je serais prêt pour sortir avec elle, car elle avait l'habitude d'aller se promener dès le lever du soleil.

Mais j'étais arrivé trop tard.

Quand je fus devant sa porte, je trouvai celle-ci entrouverte, et la chambre vide.

« Bon, me dis-je, du moins je la rencontrerai, peut-être, et nous reviendrons ensemble.

Du haut de la côte de Corriemuir, on voit tout le pays d'alentour ; donc, prenant mon bâton, je partis dans cette direction.

La journée était claire, mais froide, et le ressac faisait entendre son grondement sonore, bien que depuis plusieurs jours il n'y eût point eu de vent dans notre région.

Je montai le raide sentier en zigzag, respirant l'air léger et vif du matin, et je sifflotais en marchant, et je finis par arriver, un peu essoufflé, parmi les genêts du sommet.

En jetant les yeux vers la longue ponte de l'autre versant, je vis la cousine Edie, ainsi que je m'y attendais, et je vis Jim Horscroft qui marchait côte à côte avec elle.

Ils n'étaient pas bien loin, mais ils étaient trop occupés l'un de l'autre pour me voir.

Elle allait lentement, la tête penchée, de ce petit air espiègle que je connaissais si bien.

Elle détournait ses yeux de lui, et jetait un mot de temps à autre.

Il marchait près d'elle, la contemplant, et baissant la tête, dans l'ardeur de son langage.

Puis, à quelque propos qu’il lui tint, elle lui posa une main caressante sur le bras. Lui, ne se contenant plus, la saisit, la souleva et l'embrassa à plusieurs reprises.

À cette vue, je me sentis incapable de crier, de faire un mouvement. Je restai immobile, le cœur lourd comme du plomb, l'air d'un cadavre, les yeux fixés sur eux.

Je la vis lui mettre la main sur l'épaule, et accueillir les baisers de Jim avec autant de faveur que les miens.

Puis il la remit à terre.

Je reconnus que cette scène avait été celle de leur séparation, car s'ils avaient fait seulement cent pas de plus, ils se seraient trouvés à portée d'être vus des fenêtres du haut de la maison.

Elle s'éloigna à pas lents, et il resta là pour la suivre des yeux.

J'attendis qu'elle fût à quelque distance. Alors je descendis, mais mon saisissement était tel, que j'étais à peine à une longueur de main de lui quand il passa près de moi.

Il essaya de sourire, et ses yeux rencontrèrent les miens.

– Ah ! Jock ! dit-il, déjà sur pied.

– Je vous ai vu, dis-je d'une voix entrecoupée.

Ma gorge était devenue si sèche que je parlais du ton d'un homme qui a une angine.

– Ah ! vraiment ! dit-il.

Puis il sifflota un instant.

– Eh bien, sur ma vie, je n'en suis pas fâché. Je comptais aller à West Inch aujourd'hui même, pour m’expliquer avec vous. Mieux vaut qu'il en soit ainsi peut-être.

– Le bel ami que vous faites ! dis-je.

– Allons, voyons, soyez raisonnable, Jock, dit-il en mettant ses mains dans ses poches et se dandinant. Laissez-moi vous dire où nous en sommes. Regardez-moi dans les yeux et vous verrez que je ne vous mens pas. Voici ce qu'il y a. J'ai déjà rencontré Edie... c'est à dire Miss Calder, le matin de mon arrivée, et il y avait certains détails qui m'ont fait supposer qu'elle était libre, et dans cette conviction, j'ai laissé mon esprit se lancer à sa poursuite. Puis vous avez dit qu'elle n'était pas libre, qu'elle était votre fiancée, et ce fût le coup le plus dur que j'aie reçu depuis longtemps. Cela m'a mis complètement hors de moi. J'ai passé des jours à faire des sottises, et c'est par un hasard heureux que je ne suis pas dans la prison de Berwick. Puis, le hasard me l'a fait rencontrer une seconde fois – sur mon âme, Jock, ce fut pour moi le hasard – et quand je lui parlai de vous, cette idée la fit rire. C'étaient affaires entre cousin et cousine, disait-elle, mais quant à n'être pas libre, et à ce que vous fussiez pour elle plus qu'un ami, c'étaient des bêtises. Ainsi vous le voyez, Jock, je n'étais pas tant à blâmer que cela, après tout, d'autant plus qu'elle m'a promis de vous faire voir par sa conduite envers vous, que vous vous étiez mépris en croyant avoir un droit quelconque sur elle. Vous avez dû remarquer qu'elle vous a à peine dit un mot pendant ces deux dernières semaines.

J'éclatai d'un rire amer.

– Hier soir, pas plus tard, fis-je, elle m'a dit que j'étais le seul homme au monde qu'elle pouvait jamais prendre le parti d'aimer.

Jim Horscroft me tendit une main cordiale, me la mit sur l'épaule et avança sa tête pour regarder dans mes yeux.

– Jock Calder, dit-il, je ne vous ai jamais entendu proférer un mensonge. Vous n'êtes pas en train de jouer double jeu, n'est-ce pas ? Vous êtes de bonne foi, maintenant. Entre vous et moi, nous agissons franchement, d'homme à homme ?

– C'est la vérité de Dieu, dis-je.

Il resta à me considérer, la figure contractée, comme celle d'un homme en qui se livre un rude combat intérieur.

Deux longues minutes se passèrent avant qu'il parlât.

– Voyons, Jock, dit il, cette femme là se moque de nous deux. Vous entendez, l'ami, elle se moque de nous deux. Elle vous aime à West Inch, elle m'aime sur la lande, et dans son cœur de diablesse, elle se soucie autant de nous deux que d'une fleur d'ajonc : Serrons-nous la main, mon ami, et envoyons au diable l'infernale coquine.

Mais c'était trop me demander.

Au fond du cœur, il m'était impossible de la maudire, plus impossible encore de rester impassible à écouter un autre mal parler d'elle. Non, quand même cet autre eût été mon plus vieil ami.

– Pas de gros mots, m'écriai-je.

– Ah ! vous me donnez mal au cœur avec vos propos bénins. Je l'appelle du nom qu'elle devrait porter.

– Ah ! vraiment ? dis je en ôtant mon habit. Attention, Jim Horscroft, si vous dites encore un mot contre elle, je vous le ferai

rentrer dans la gorge, fussiez-vous aussi gros que le château de Berwick.

Il retroussa les manches de son habit jusqu'au coude. Ce fut pour les rabattre lentement.

– Ne faites pas le sot, Jock, dit-il. Soixante quatre livres de poids et cinq pouces de taille, c'est une différence qui ne peut se compenser pour personne au monde. Deux vieux amis qui se prennent corps à corps pour une… Non, je ne le dirai pas. Ah ! par le Seigneur, n'a-t-elle pas de l'aplomb pour dix ?

Je me retournai.

Elle était là, à moins de vingt yards de nous, l'air aussi calme, aussi indifférent que nous paraissions emportés, fiévreux.

– J'étais tout prés de la maison, dit-elle, quand je vous ai vus parler avec animation. Aussi je suis revenue sur mes pas pour savoir de quoi il s'agissait.

Horscroft fit quelques pas en courant, et la saisit par le poignet.

Elle jeta un cri en voyant sa physionomie, mais, il la tira jusqu'à l'endroit où j'étais resté.

– Eh bien, Jock, voilà assez de sottises comme cela, dit-il. La voici, lui demanderons-nous de déclarer lequel de nous elle préfère ? Elle ne pourra pas nous tricher, maintenant que nous sommes tous deux ici ?

– J'y consens, répondis-je.

– Et moi aussi, si elle se prononce en votre faveur, je vous jure que je ne tournerai pas seulement un œil de son côté. En ferez-vous autant pour moi ?

– Oui, je le ferai.

– Eh bien alors, faites attention, vous ! Nous voici deux honnêtes gens et amis, nous ne nous mentons jamais, et maintenant nous connaissons votre double jeu. Je sais ce que vous avez dit hier soir. Jock sait ce que vous avez dit aujourd'hui. Vous le voyez ; maintenant parlez carrément, sans détour. Nous voici devant vous : prononcez-vous une bonne fois pour toutes. Lequel est-ce de Jock ou de moi ?

Vous croyez peut-être la demoiselle accablée de confusion.

Loin de là, ses yeux brillaient de joie.

Je parierais volontiers que jamais de sa vie elle ne fut plus fière.

Pendant qu'elle promenait ses yeux de l'un à l'autre de nous, sa figure éclairée par le froid soleil du matin, elle avait l'air plus charmante que jamais.

Jim était aussi de cet avis, j’en suis sûr, car il lâcha son poignet, et l'expression de dureté de sa physionomie l'adoucit.

– Allons, Edie, lequel sera-ce ?

– Sots gamins ! s'écria-t-elle, se chamailler ainsi ! Cousin Jock, vous savez combien j'ai d'affection pour vous.

– Eh bien, alors, allez avec lui, dit Horscroft.

– Mais je n'aime que Jim. Il n'y a personne que j'aime autant que Jim.

Elle se laissa aller amoureusement vers lui et posa sa joue contre le cœur de Jim.

– Vous voyez, Jock, dit-il en regardant par-dessus l'épaule d'Edie.

Je voyais…

Je rentrai à West Inch, transformé en un tout autre homme.

V – L'HOMME D’OUTRE-MER

Je n'étais point homme à rester assis et geignant près d'une cruche cassée.

Quand il n'y a pas moyen de la raccommoder, le rôle qui convient à un homme c'est de n'en plus parler.

Pendant des semaines j'eus le cœur endolori, et j'avoue qu'il l'est encore un peu, quand j'y pense, après tant d’années et un heureux mariage. Mais je me donnai l'air de prendre bravement la chose, et avant tout, je tins la promesse que j'avais faite le jour de la promenade sur la côte.

Je fus pour elle un frère, rien de plus.

Pourtant il m'arriva plus d'une fois de me sentir dans la nécessité de tirer durement sur le mors.

Même alors elle tournait autour de moi, avec ses façons câlines, ses histoires que Jim était bien rude avec elle, et combien elle avait été heureuse au temps où j'étais bien disposé pour elle.

Il lui fallait parler ainsi : elle avait cela dans le sang, et ne pouvait agir autrement.

Mais, presque tout le reste du temps, Jim et elle, étaient fort heureux.

Dans tout le pays on disait que le mariage aurait lieu dès qu'il serait reçu docteur.

Alors il viendrait passer quatre nuits par semaine à West Inch avec nous.

Mes parents en étaient contents et je faisais de mon mieux pour être content de mon côté.

Il y eut peut-être un peu de froideur entre lui et moi dans les commencements.

Ce n'était plus de lui à moi cette vieille amitié de camarades d'école. Mais plus tard, quand la douleur fut passée, il me semble qu'il avait agi avec franchise, et que je n'avais pas de juste motif pour me plaindre de lui.

Nous étions donc restés amis, jusqu'à un certain point.

Il avait oublié toute sa colère contre elle. Il eût baisé l'empreinte laissée par ses souliers dans la boue.

Nous faisions souvent ensemble, lui et moi, de longues promenades. C'est de l'une de ces courses que je me propose de vous parler.

Nous avions dépassé Brampton House et contourné le bouquet de pins qui abrite contre le vent de mer la maison du Major Elliott.

On était alors au printemps.

La saison était en avance, de sorte qu'à la fin d'avril les arbres étaient déjà bien en feuilles.

Il faisait aussi chaud qu'en un jour d’été.

Aussi fûmes-nous extrêmement surpris de voir un immense brasier grondant sur la pelouse qui s'étendait devant la porte du Major.

Il y avait là la moitié d'un pin, et les flammes jaillissaient jusqu'à la hauteur des fenêtres de la chambre à coucher.

Jim et moi nous ouvrions de grands yeux, mais nous fûmes bien autrement stupéfaits de voir le major sortir, un grand pot d'un quart à la main, suivi de sa sœur, vieille dame qui dirigeait son ménage, de deux des bonnes, et toute la troupe gambader autour du feu.

C'était un homme très doux, tranquille, comme on le savait dans tout le pays, et voilà qu'il se prenait le rôle du vieux Nick à la danse du Sabbat, qu'il tournait en clopinant et brandissant sa pinte au-dessus de sa tête.

Nous arrivâmes au pas de course.

Il n'en mit que plus d'entrain à l'agiter, quand il nous vit approcher.

– La paix ! braillait-il ! Hourra ! mes enfants, la paix !

À ces mots, nous nous mîmes aussi à danser et chanter, car depuis si longtemps, que nous en avions perdu le souvenir, on ne parlait que de guerre.

On était excédé ; l'ombre avait plané si longtemps au-dessus de nous, que nous étions tout étonnés de sentir qu'elle avait disparu.

Vraiment c'était un peu trop fort à croire, mais le major dissipa nos doutes par son dédain.

– Mais oui, mais oui, c'est vrai, s'écria-t-il en s'arrêtant, et appuyant la main sur son côté. Les Alliés ont occupé Paris. Boney a jeté le manche après la cognée, et tous ses hommes jurent fidélité à Louis XVIII.

– Et l'Empereur ? demandai je, est-ce qu'on l'épargnera ?

– Il est question de l'envoyer à l'île d'Elbe, où il sera hors d'état de nuire. Mais ses officiers ! Il en est qui ne s'en tireront pas à aussi bon compte. Il a été commis pendant ces derniers vingt ans des actes qui n'ont point été oubliés, et il y a encore quelques vieux comptes à régler. Mais c'est la Paix ! la Paix.

Et il se remit à ses gambades, le pot en main, autour de son feu de joie.

Nous passâmes quelques instants avec le major.

Puis nous descendîmes, Jim et moi, vers la plage, en causant de cette grande nouvelle et de ce qui s’en suivrait.

Il savait peu de choses.

Moi je ne savais presque rien ; mais nous ajustâmes tout cela, nous dîmes que les prix de toutes choses baisseraient, que nos braves gaillards reviendraient au pays, que les navires iraient où ils voudraient en sécurité, que nous démolirions tous les signaux de feu établis sur la côte, car désormais nul ennemi n’était à craindre.

Tout en causant, nous nous promenions sur le sable blanc et ferme, et nous regardions l'antique Mer du Nord.

Et Jim, qui allait à grands pas près de moi, si plein de santé et d'ardeur, il ne se doutait guère qu'à ce moment même il avait atteint le point culminant de son existence, et que désormais il ne cesserait de descendre la pente.

Il flottait sur la mer une légère buée, car les premières heures de la matinée avaient été très brumeuses et le soleil n'avait pas tout dissipé.

Comme nos regards se portaient vers la mer, nous vîmes tout à coup émerger du brouillard la voile d'un petit bateau, qui arrivait du côté de la terre en se balançant.

Un seul homme était assis à la manœuvre, et le bateau louvoyait comme si l'homme avait de la peine à se décider pour atterrir sur la plage ou s'éloigner.

À la fin, comme si notre présence lui eût fait prendre son parti, il piqua droit vers nous, et sa quille se froissa contra les galets, juste à nos pieds.

Il laissa tomber sa voile, sauta dehors, et traîna l'avant sur la plage.

– Grande Bretagne, je crois ? dit-il en faisant promptement demi-tour pour s'adresser à nous.

C'était un homme de taille un peu au-dessus de la moyenne, mais d'une maigreur excessive.

Il avait les yeux perçants, très rapprochés, entre lesquels se dressait un nez long et tranchant, au-dessus d'un buisson de moustache brune aussi raide, aussi dure que celle d'un chat.

Il était vêtu fort convenablement, d'un costume brun à boutons de cuivre, et chaussé de grandes bottes que l'eau de mer avait durcies et rendues fort rugueuses.

Il avait la figure et les mains d'un teint si foncé qu'on aurait pu le prendre pour un Espagnol, mais quand il leva son chapeau pour nous saluer, nous vîmes que son front était très blanc et que la nuance si foncée de son teint n'était que superficielle.

Il nous regarda alternativement et dans ses yeux gris il y avait un je ne sais quoi que je n'avais jamais vu jusqu'alors. La question ainsi faite était facile à comprendre, mais on eût dit qu'il y avait derrière elle une menace, on eût dit qu'il comptait sur la réponse comme sur une obligation et non comme sur une faveur.

– Grande Bretagne ? demanda-t-il encore, en frappant vivement de sa botte sur les galets.

– Oui, dis-je, pendant que Jim éclatait de rire.

– Angleterre ? Écosse ?

– Écosse, mais c'est l'Angleterre de l’autre côté de ces arbres, là-bas.

– Bon, je sais où je suis, maintenant ! Je me suis trouvé dans le brouillard sans boussole pendant près de trois jours, et je ne m'attendais plus à revoir la terre.

Il parlait l'anglais très couramment, mais de temps à autre avec des tournures étranges de phrases

– Alors d'où venez-vous ? demanda Jim.

– J'étais dans un navire qui a fait naufrage, dit-il brièvement. Quelle est cette ville, par là-bas ?

– C'est Berwick.

– Ah ! très bien ! Il faut que je reprenne des forces avant d'aller plus loin.

Il se tourna vers le bateau, mais en faisant ce mouvement, il vacilla fortement, et il serait tombé s'il n'avait pas saisi la proue.

Il s'y assit, regarda autour de lui, la figure fort rouge, et les yeux flambants comme ceux d'une bête sauvage.

– *Voltigeurs de la garde* ! cria-t-il d'une voix qui avait la sonorité d'un coup de clairon, puis de nouveau... Voltigeurs de la garde !

Il agita son chapeau au-dessus de sa tête, et brusquement, la tête en avant, il s'abattit, tout recroquevillé, en un tas brun, sur le sable.

Jim Horscroft et moi, nous restions là stupéfaits à nous regarder.

L'arrivée de cet homme avait été si étrange, ainsi que ses questions, et ce brusque incident !

Nous le prîmes chacun par une épaule et l’étendîmes sur le dos.

Il était ainsi allongé, avec son nez proéminent, sa moustache de chat, mais les lèvres exsangues, la respiration si faible, qu'elle eût à peine agité une plume.

– Il se meurt, Jim, m'écriai je.

– Oui, il meurt de faim et de soif ; il n'y a pas une miette de pain dans le bateau. Peut-être y a-t-il quelque chose dans le sac ?

Il s'élança et rapporta un sac noir en cuir.

Avec un grand manteau bleu, c'était les seuls objets qui se trouvassent dans le bateau.

Le sac était fermé, mais Jim l'ouvra en un instant ; il était à moitié plein de pièces d'or. Ni lui ni moi nous n'en avions jamais vu autant, non, pas même la dixième partie.

Il devait y en avoir des centaines ; c’étaient des souverains anglais tout brillants, tout neuf.

À vrai dire, cette vue nous avait si fortement intéressés que nous ne songions plus du tout à leur possesseur jusqu'au moment où il nous rappela près de lui par une plainte.

Il avait les lèvres plus bleues que jamais. Sa mâchoire inférieure retombait, ce qui me permit de voir sa bouche ouverte et ses rangées de dents blanches comme les dents de loup.

– Mon dieu ! il passe ! cria Jim. Par ici, Jock, courez au ruisseau, et rapportez de l'eau dans votre chapeau. Vite, l'ami, ou il est perdu. En attendant, je défais ses vêtements.

Je partis en courant, et je revins au bout d'une minute, rapportant autant d'eau qu'il pouvait en tenir dans mon Glengarry.

Jim avait déboutonné l'habit et la chemise de l'homme.

Nous répandîmes de l'eau sur lui et nous en fîmes pénétrer quelques gouttes entre les lèvres.

Cela produisit un bon effet, car après deux ou trois fortes inspirations, il se mit sur son séant et se frotta lentement les yeux, comme un homme qui sort d'un sommeil profond.

Mais, à ce moment-là, ce n'était point sa figure que Jim et moi nous considérions ; c'était sa poitrine découverte.

On y voyait deux enfoncements profonds et rouges, l'un juste au-dessous de la clavicule et l'autre à peu près au milieu du côté droit.

La peau de son corps était extrêmement blanche jusqu'à la ligne brune du cou. Aussi les trous froncés et rouges n'en apparaissaient-ils que plus nettement sur la teinte générale.

D'en haut je pus voir qu'il y avait une dépression correspondante dans la dos à un endroit, mais qu'il n'y en avait point pour l'autre.

Si dépourvu d'expérience que je fusse, je pouvais dire ce que cela signifiait.

Deux balles avaient pénétré dans sa poitrine. L'une d’elles l'avait traversée ; l'autre y était restée.

Mais il se mit debout brusquement, tout en chancelant, et rabattit sa chemise d'un air soupçonneux.

– Qu'est-ce que j'ai fait ? dit-il. Ai-je perdu la tête ? Ne faites pas attention à ce que j'ai pu dire. Est-ce que j'ai crié ?

– Vous avez crié au moment même où vous êtes tombé.

– Qu'est-ce que j'ai crié ?

Je le lui répétai, quoique ce fussent des mots à peu près dépourvus de toute signification pour moi.

Il nous regarda fixement l'un après l'autre, puis haussa les épaules :

– Ça fait partie d'une chanson, dit-il. Bon ! Je me pose cette question : que vais-je faire à présent ? Je ne me serais pas cru si faible. Où êtes-vous allés prendre cette eau ?

Je lui montrai le ruisseau, vers lequel il se dirigea d'un pas incertain.

Là il s'étendit sur le ventre et se mit à boire, si longtemps que je crus qu'il n'en finirait pas.

Son long cou plissé se tendait comme celui d'un cheval, et il faisait à chaque gorgée un fort bruit de lapement avec ses lèvres.

Enfin, il se leva en poussant un grand soupir, et essuya sa moustache avec sa manche.

– Cela va mieux, dit-il. Avez-vous quelque chose à manger ?

J'avais mis dans ma poche, avant de partir, deux morceaux de galette. Il se les fourra dans la bouche et il les avala.

Puis, il sortit les épaules, fit bomber sa poitrine, et se caressa les côtes de la paume de sa main.

– Je suis sûr que je vous dois beaucoup, dit-il. Vous avez été très bons pour un inconnu. Mais je vois que vous avez eu l'occasion d'ouvrir ma sacoche.

– Nous comptions y trouver du vin ou de l'eau-de-vie, quand vous avez perdu connaissance.

– Ah ! je n'ai pas grand-chose là dedans, tout au plus... comment dites-vous cela ?... quelques économies. Ce n'est pas une grosse somme, mais il faudra que j'en vive tranquillement jusqu'à ce que je trouve quelque chose à faire. D'ailleurs il me semble qu'on pourrait vivre ici assez tranquillement. Il m'aurait été impossible de tomber sur un pays plus paisible, où il n'y a peut-être pas l'ombre d'un *gendarme* à cette distance de la ville.

– Vous ne nous avez pas encore dit qui vous êtes, d'où vous venez, ni ce que vous avez été, dit Jim d'un ton rébarbatif.

L'étranger le toisa des pieds à la tête, d'un air connaisseur.

– Ma parole, dit-il, mais vous feriez un grenadier pour une compagnie de flanc. Quant aux questions que vous me faites, j'aurais le droit de m'en fâcher, s'il s'agissait de tout autre que

vous, mais vous avez le droit d'être renseigné, après m'avoir traité avec tant de courtoises. Je me nomme Bonaventure de Lapp. Je suis soldat et voyageur de profession, et je viens de Dunkerque ; ainsi que vous pouvez le voir en grosses lettres sur le bateau.

– Je croyais que vous aviez fait naufrage, dis-je.

Mais il me lança ce regard direct qui décèle l'honnête homme.

– C'est vrai, mais le navire était de Dunkerque, et ce bateau est une de ses chaloupes. L'équipage est parti sur le grand canot, et le navire a coulé si rapidement que je n'ai eu le temps de rien embarquer. C'était lundi.

– Et nous voici au jeudi ! Vous êtes resté trois jours sans aliments ni boissons ?

– C'est trop long, dit-il. Déjà je me suis trouvé en pareille situation, mais jamais si longtemps que cela. Eh bien, je vais laisser mon bateau ici et aller voir si je peux trouver un logement dans quelqu'une de ces maisonnettes grises, sur la pente de la côte. Qu'est-ce que ce grand feu qui flambe par là-bas ?

– C'est chez un de nos voisins qui a servi contre les Français : Il se réjouit parce que la paix a été conclue.

– Ah ! vous avez un voisin qui a servi ! J'en suis content, car de mon côté j'ai fait un peu la guerre ici et là.

Il n'avait point l'air content, car il avait froncé ses sourcils très bas sur ses yeux perçants.

– Vous êtes Français, n'est-ce pas ? demandai-je pendant que nous descendions ensemble.

Il tenait à la main sa sacoche noire et avait jeté sur son épaule son grand manteau bleu.

– Ah ! je suis Alsacien, dit-il, et vous savez que les Alsaciens sont plus Allemands que Français. Pour moi, j'ai été dans tant de pays que je me trouve chez moi n'importe où. J'ai été grand voyageur. Et où pensez-vous que je pourrais trouver un logement ?

Il me serait bien difficile de dire, maintenant, en jetant les yeux par-dessus ce grand intervalle de trente-cinq ans qui s'est écoulé depuis lors, quelle impression avait faite sur moi ce singulier personnage.

Il m'avait inspiré, je crois, de la défiance, et pourtant il exerçait sur moi de la fascination.

Il y avait, en effet, dans son port, dans son air, dans toutes ses façons de s'exprimer, je ne sais quoi qui différait entièrement de tout ce que j'avais vu jusqu'alors.

Jim Horscroft était un bel homme, et le Major Elliott un homme brave, mais il manquait à tous deux quelque chose que possédait cet inconnu : c'était ce coup d'œil alerte et vif, cet éclat des yeux, cette distinction indéfinissable à décrire.

Puis, nous l'avions sauvé alors qu'il gisait, respirant à peine, sur les galets, et on a toujours le cœur tendre envers un homme à qui l’on a rendu service.

– Si vous voulez venir avec moi, dis-je, je suis à peu près sûr de vous trouver un lit pour une nuit ou deux. Pendant ce temps-là, vous serez mieux en mesure de faire vos arrangements.

Il ôta son chapeau et s'inclina avec toute la grâce imaginable. Mais Jim Horscroft me tira par la manche, et m'entraîna à l'écart.

– Vous êtes fou, Jock, me dit-il tout bas. Cet individu n'est qu'un aventurier ordinaire. Qu'est-ce qui vous prend de vouloir vous mêler de ses affaires ?

Mais j'étais l'être le plus obstiné qu'ait jamais chaussé une paire de bottes, et la plus sûre façon de me faire aller en avant, c'était de me tirer en arrière.

– C'est un étranger, dis-je, et notre devoir est de veiller sur lui, dis-je.

– Vous en serez fâché, dit-il.

– Cela se peut.

– Si cela ne vous fait rien, au moins vous pourriez penser à votre cousine Edie.

– Edie est parfaitement capable de se garder elle-même.

– Eh bien alors, que le diable vous emporte, et faites comme il vous plaira ! s'écria-t-il en un de ses brusques accès de colère.

Et sans ajouter un mot, pour prendre congé de l'un ou de l'autre de nous, il fit demi-tour, et partit par le sentier qui montait du côté de la maison de son père.

Bonaventure de Lapp me regarda en souriant, pendant que nous descendions ensemble.

– Je crois bien que je ne lui ai guère plu, dit-il. Je vois très bien qu'il vous a cherché querelle parce que vous m'emmenez chez vous. Qu'est-ce qu'il pense de moi ? Est-ce qu'il se figure par hasard que j'ai volé l'or que j'ai dans ma sacoche, ou bien, qu'est-ce qu'il craint ?

– Peuh ! dis-je, je n'en sais rien et cela m'est égal. Pas un étranger ne passera notre porte sans avoir du pain et un lit.

VI – UN AIGLE SANS ASILE

Mon père me parut être presque de l'avis de Jim Horscroft, car il ne montra pas un empressement extrême à l'égard de ce nouvel hôte ; il le toisa du haut en bas d'un air très interrogateur.

Il lui servit cependant une assiette de harengs au vinaigre, et je remarquai qu'il lui jeta un regard encore plus de travers en voyant mon compagnon en manger neuf. Notre ration se réduisait toujours à deux. Lorsque Bonaventure de Lapp eut fini, ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes, car je crois bien que pendant ces trois jours, il n'avait pas plus dormi qu'il n'avait mangé.

C'était une bien pauvre chambre que celle où je le conduisis, mais il se jeta sur le lit, s'enveloppa de son grand manteau et s'endormit aussitôt.

Il avait un ronflement puissant et sonore, et comme ma chambre était contiguë à la sienne, j'eus lieu de me rappeler que nous avions un hôte sous notre toit.

Le lendemain matin, quand je descendis, je m'aperçus qu'il m'avait devancé, car il était assis en face de mon père à la table de l'embrasure de la fenêtre, dans la cuisine, leurs têtes se touchant presque, et il y avait entre eux un petit rouleau de pièces d'or.

À mon entrée, mon père leva sur moi des yeux où je vis un éclair d'avidité que je n'y avais jamais remarqué jusqu'alors.

Il empoigna l'argent d'un mouvement d'avare, et l'empocha aussitôt.

– Très bien, monsieur, la chambre est à vous, et vous paierez toujours d'avance le trois du mois.

– Ah ! voici mon premier ami, s'écria de Lapp en me tendant la main et m'adressant un sourire assez bienveillant, sans doute, mais où il y avait cette nuance d'air protecteur qu'on a quand on sourit à son chien.

« Me voilà tout à fait remis à présent, grâce à mon excellent souper et au repos d'une bonne nuit, reprit-il. Ah ! c'est la faim qui ôte à l'homme toute énergie. Cela d'abord, le froid ensuite.

– Oui, c'est vrai, dit mon père, je me suis trouvé sur la lande dans une tempête de neige pendant trente-six heures, et je sais ce que c'est.

– J'ai vu jadis mourir de faim trois mille hommes, dit de Lapp en approchant ses mains du feu. De jour en jour ils maigrissaient et devenaient plus semblables à des singes, et ils venaient presque sur les bords des pontons où nous les gardions ; ils hurlaient de rage et de douleur.

« Les premiers jours, leurs hurlements s'entendaient dans toute la ville, mais au bout d'une semaine, nos sentinelles de la rive les entendaient à peine, tant ils s'étaient affaiblis.

– Et ils moururent ? m'écriai-je.

– Ils résistèrent pendant très longtemps. C'étaient des grenadiers autrichiens du corps de Starowitz, de grands beaux hommes, aussi gros que votre ami d'hier. Mais quand la ville se rendit, il n'en restait plus que quatre cent, et un homme pouvait en soulever trois à la fois, comme si c'étaient de petits singes. Cela faisait pitié. Ah ! mon ami, voudrez-vous me présenter à Madame et à Mademoiselle ?

C’étaient ma mère et Edie, qui venaient d'entrer dans la cuisine.

Il ne les avait pas vues la veille, mais cette fois-ci, j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux, car au lieu de leur faire, en guise de salut, un simple signe de tête à la mode écossaise, il courba son dos comme une truite qui va sauter, il avança le pied par une glissade et mit la main sur son cœur de l'air le plus drôle.

Ma mère ouvrait de grands yeux, croyant qu'il se moquait d'elle, mais Edie se montra aussitôt enchantée.

On eût dit que c'était un jeu pour elle, et elle se mit à faire une révérence, mais une révérence si profonde, que je la crus un instant sur le point de tomber et de s'asseoir bel et bien au milieu de la cuisine.

Mais non, elle se redressa aussi légèrement qu'un rembourrage qui fait ressort.

Nous approchâmes tous nos chaises et l'on fit honneur aux galettes servies avec le lait et la bouillie.

Il avait une merveilleuse manière de se conduire avec les femmes, ce gaillard-là.

Si moi, ou bien Jim Horscroft, nous avions fait comme lui, nous aurions eu l'air de faire les imbéciles, et les filles nous auraient éclaté de rire au nez, mais pour lui, cela allait si bien avec son genre de physionomie et de langage qu'on en venait enfin à trouver cela tout naturel.

En effet, quand il s'adressait à ma mère, ou à la cousine Edie – et pour cela il ne se faisait jamais prier – il ne le faisait jamais sans s'être incliné, sans prendre un air à faire croire qu'elles lui faisaient grand honneur rien qu'en écoutant ce qu'il avait à dire ;

et lorsqu'elles répondaient, on eût cru, à voir sa physionomie, que leurs paroles étaient précieuses et dignes d'être conservées à tout jamais.

Et pourtant, même quand il s’abaissait devant les femmes, il gardait toujours au fond des yeux je ne sais quoi de fier comme pour donner à entendre que c'était pour elles seules qu'il se faisait aussi doux, mais qu'à l'occasion, il savait faire preuve d’assez de raideur.

Pour ma mère, c'était merveille de voir combien elle s'adoucit à son égard. En une demi-heure, elle le mit au fait de toutes nos affaires, lui parla de son oncle à elle, qui était chirurgien à Carlisle, et le plus grand personnage de la famille, de son côté.

Elle lui raconta la mort de mon frère Rob, événement que je ne l'avais jamais entendu dire à âme qui vive – et alors on eût cru que de Lapp allait verser des larmes à cette occasion – lui qui venait justement de nous dire, qu'il avait vu trois mille hommes mourir de faim.

Quant à Edie, elle ne causait pas beaucoup, mais elle lançait incessamment de petits coups d'œil à notre hôte, et une fois ou deux, il la regarda très fixement.

Après le déjeuner, quand il fut rentré dans sa chambre, mon père tira de sa poche huit pièces d'or d'une guinée et les étala sur là table.

– Qu'est-ce que vous dites de cela, Marthe ? fit-il.

– Eh bien, c'est que vous aurez vendu deux béliers noirs, voilà tout.

– Non, c'est un mois de paiement pour la nourriture et le logement de l'ami de Jock, et il en rentrera autant toutes les quatre semaines.

Mais, en entendant cela, ma mère hocha la tête.

– Deux livres par semaine, c'est beaucoup trop, dit-elle, et ce n'est pas alors que le pauvre gentleman est dans le malheur que nous devons lui faire payer ce prix pour un peu de nourriture.

– Ta ! ta ! s'écria mon père, il peut très bien le faire sans se gêner. Il a une sacoche pleine d'or. En outre, c'est le prix qu'il a offert lui-même.

– Cet argent-là ne portera pas bonheur, dit-elle.

– Eh ! Eh ! ma femme, vous aurait-il mis la tête à l'envers avec ses façons d'étranger ?

– Oui, il serait bon que les maris écossais eussent quelque peu de ses manières prévenantes, dit-elle.

C'était la première fois de ma vie que je l'entendis riposter à mon père.

De Lapp ne tarda pas à descendre et me demanda si je voulais sortir avec lui.

Lorsque nous fûmes au soleil, il tira de sa poche une petite croix faite en pierres rouges, la chose la plus charmante que j'eusse encore vue.

– Ce sont des rubis, dit-il, et j'ai eu cela à Tolède, en Espagne. Il y en avait deux mais j'ai donné l'autre à une jeune fille de

Lithuanie. Je vous prie d'accepter celle-ci en souvenir de la grande bonté que vous avez eue hier pour moi. Vous en ferez faire une épingle de cravate.

Je ne pus faire autrement que de le remercier de ce présent, qui valait plus que tout ce que j'avais possédé en ma vie.

– Je pars pour aller compter les agneaux sur le pâturage d'en haut, lui dis-je. Peut-être vous plairait-il de venir avec moi et de voir un peu le pays.

Il eut un instant d'hésitation, puis il secoua la tête.

– J'ai, dit-il, quelques lettres à écrire le plus tôt possible. Je compte passer la matinée chez moi pour m'acquitter de cette tâche.

Pendant toute la matinée, j'allai et je vins sur les hauteurs ; et, comme vous le croirez sans peine, je n'eus l'esprit occupé que de cet étranger que le hasard avait jeté à notre porte.

Où avait-il appris ces manières, cet air de commandement, cet éclat hautain et menaçant du regard ?

Et ces aventures, auxquelles il faisait allusion d'un air si détaché, quelle étonnante existence que celle où elles avaient trouvé place ?

Il avait été bon pour nous, il avait usé d'un langage plein d'amabilités et malgré tout je n'arrivais pas à chasser entièrement la défiance que j'avais éprouvée à son égard.

Peut-être, après tout, Jim Horscroft avait-il raison, peut-être avais je eu tort de l'introduire à West Inch.

Quand je rentrai, il avait l'air d'être né et d'avoir vécu dans la ferme.

Il était assis dans ce vaste fauteuil aux bras de bois qui occupe le coin de la cheminée, et il avait le chat noir sur ses genoux.

Il tenait les bras étendus, et d'une main à l'autre allait un écheveau de laine à tricoter dont ma mère faisait un peloton.

La cousine Edie était assise tout près et, en voyant ses yeux, je m'aperçus qu'elle avait pleuré.

– Eh bien, Edie, lui dis-je, qu'est-ce qui vous chagrine ?

– Ah ! Mademoiselle a le cœur tendre, comme toutes les vraies et honnêtes femmes, dit-il. Je n'aurais pas cru que la chose pût l'émouvoir à ce point. Autrement, je n'en aurais point parlé. Je contais les souffrances de quelques troupes qui avaient à traverser pendant l'hiver les montagnes de la Guadarama, et dont je sais quelque chose. Il est bien étrange de voir le vent emporter des hommes par-dessus le bord des précipices, mais le sol était bien glissant, et il n'y avait rien à quoi ils pussent se retenir. Les compagnies entrecroisèrent leurs bras, et cela alla mieux de cette façon, mais la main d'un artilleur resta dans la mienne, comme je la prenais. Elle était gangrenée par le froid depuis trois jours.

Je restais à écouter bouche béante.

« Et les vieux grenadiers, eux aussi, comme ils n'avaient plus leur ardeur d'autrefois, ils avaient peine à résister. Et pourtant, s'ils restaient en arrière, les paysans les prenaient, les clouaient à la porte de leurs granges, les pieds en haut, et allumaient du feu sous leur tête. C'était pitié de voir ainsi périr ces braves vieux soldats. Aussi quand ils ne pouvaient plus avancer, c'était

intéressant de voir comment ils s'y prenaient : ils s'arrêtaient, faisaient leur prière, assis sur une vieille selle, ou sur leur havresac, ôtaient leurs bottes et leurs bas et appuyaient leur menton sur le bout de leur fusil. Puis ils mettaient leur gros orteil sur la détente, et *pouf* ! c'était fini : plus de marches pour ces beaux vieux grenadiers. Oh ! l'on à eu une rude besogne par là-bas sur ces montagnes de Guadarama.

– Et quelle armée, était-ce ? demandai-je.

– Oh ! j'ai été dans tant d'armées que je m'y embrouille quelquefois. Oui, j'ai beaucoup vu la guerre. À propos, j'ai vu vos Écossais se battre, et ils font de rudes fantassins, mais je croyais d'après cela que tout le monde ici portait des … comment appelez-vous cela… des jupons ?

– Ce sont des Kilts et cela ne se porte que dans les Highlands.

– Ah ! dans les montagnes. Mais voici là-bas, dehors, un homme. Peut-être est-ce celui qui se chargerait de porter mes lettres à la poste, à ce qu'a dit votre père.

– Oui, c'est le garçon du fermier Whitehead. Voulez-vous que je les lui donne ?

– Oui, il en prendrait plus de soin s'il les recevait de votre main.

Il les tira de sa poche et me les remit.

Je sortis aussitôt avec ces lettres et chemin faisant mes regards tombèrent sur l'adresse que portait l'une d'elles.

Il y avait en très grosse et très belle écriture :

« À sa Majesté

« Le roi de Suède

« Stockholm »

Je ne savais pas beaucoup de français, assez toutefois pour comprendre cela.

Quel était donc cette sorte d'aigle qui était venu se poser dans notre humble petit nid ?

VII – LA TOUR DE GARDE DE CORRIEMUIR

Ce serait un ennui pour moi, et aussi, j'en suis très certain, un ennui pour vous, si j'entreprenais de vous raconter le menu de notre existence depuis le jour où cet homme vint sous notre toit, ou de quelle façon il en vint à gagner peu à peu notre affection à tous.

Avec les femmes, ce ne fut pas une tâche bien longue, mais il ne tarda pas à dégeler mon père lui-même, chose qui n'était pas des plus aisées.

Il avait même fait la conquête de Jim Horscroft aussi bien que la mienne.

À vrai dire, nous n'étions guère, à côté de lui, que deux grands enfants, car il était allé partout, il avait tout vu, et quand il avait passé une soirée à jaser, en son anglais boiteux, il nous avait emportés bien loin de notre simple cuisine, de notre maisonnette rustique pour nous jeter au milieu des cours, des camps, des champs de bataille, de toutes les merveilles du monde.

Horscroft avait d'abord été assez maussade avec lui, mais de Lapp, par son tact, par l'aisance de ses manières, l'avait bientôt séduit, avait entièrement conquis son cœur, si bien que voilà Jim assis, tenant dans sa main, la main de la cousine Edie, et tous deux perdus dans l'intérêt qu'ils prenaient à écouter tous les récits qu'il nous faisait.

Je ne vais pas vous conter tout cela, mais aujourd'hui encore, après un si long intervalle, je pourrais vous dire comment, d'une semaine, d'un mois à l'autre, par telle ou telle parole, telle ou telle action, il arriva à nous rendre tels qu'il voulait.

Un de ses premiers actes fut de donner à mon père le canot dans lequel il était venu, en ne se réservant que le droit de le reprendre s'il venait à en avoir besoin.

Les harengs vinrent fort près de la côte cette année-là, et avant sa mort mon oncle nous avait donné un bel assortiment de filets, de sorte que ce présent nous rapporta bon nombre de livres.

Quelquefois, de Lapp s'y embarquait seul, et je l'ai vu pendant tout un été ramant lentement, s'arrêtant tous les cinq ou six coups de rame, pour jeter une pierre attachée au bout d'une corde.

Je ne compris rien à sa conduite jusqu'au jour où il me l'expliqua de son propre gré.

– J'aime à étudier tout ce qui a du rapport aux choses de la guerre, dit-il, et je n'en laisse jamais échapper une occasion. Je me demandais s'il serait difficile à un commandant de corps d'armée d'opérer un débarquement ici.

– Si le vent ne venait pas de l'Est, dis-je.

– Oui, s'est bien cela, si le vent ne venait pas de l'Est. Avez-vous pris des sondages ici ?

– Non.

– Votre ligne de vaisseaux de guerre serait forcée de se tenir au large, mais il y a ici assez d'eau pour qu'une frégate de quarante canons puisse approcher jusqu'à portée de fusil. Bondez vos canots de tirailleurs, déployez-les derrière ces dunes de sable, puis soutenez-les en en lançant encore d'autres, lancez des

frégates une pluie de mitraille par-dessus leurs têtes. Cela pourrait se faire ! Cela pourrait se faire.

Ses moustaches raides comme celles d'un chat se hérissèrent plus que jamais, et je pus voir à l'éclat de son regard qu'il était emporté par ses rêves.

– Vous oubliez que nos soldats seraient sur la plage, dis-je avec indignation.

– Ta ! Ta ! Ta ! s'écria-t-il, naturellement pour une bataille, il faut être deux. Voyons maintenant, raisonnons la chose. Combien d'hommes pouvez-vous mettre en ligne ? Dirons-nous vingt mille, trente mille ? Quelques régiments de bonnes troupes, le reste ! Peuh ! Des conscrits, des bourgeois armés. Comment appelez-vous ça ? Des volontaires ?

– Des gens courageux, criai je.

– Oh oui, très braves, mais des imbéciles. Ah ! mon Dieu ! on ne saurait dire à quel point ils seraient imbéciles. Non pas eux seulement, mais toutes les jeunes troupes. Elles ont tellement peur d'avoir peur, qu'elles ne prendraient aucune précaution. Ah ! j'ai vu cela. En Espagne, j'ai vu un bataillon de conscrits attaquer une batterie de dix pièces : il fallait voir comme ils avançaient bravement, si bien que de l'endroit, où je me trouvais, la montée avait l'air… comment appelez-vous cela en anglais ?… avait l'air d'une tarte aux framboises. Et notre beau bataillon de conscrits, qu'était-il devenu ? Puis un autre bataillon de jeunes troupes tenta l'assaut. Ils partirent au pas de course, criant, hurlant, tous ensemble, mais que peuvent faire des cris contre une décharge de mitraille ? Aussi voilà votre second bataillon étendu sur la pente. Alors ce sont les chasseurs à pied de la garde, de vieux soldats, à qui l’on dit de prendre la batterie : à les voir marcher, ce n’était guère captivant, pas de colonne, pas de cris, personne de tué. Tout juste une ligne de tirailleurs disséminés, avec des pelotons

de soutien, mais au bout de dix minutes, les batteries était réduites au silence ; et les artilleurs espagnols taillés en pièces : La guerre, mon jeune ami, c'est une chose qui s'apprend, tout comme l'élevage des moutons.

– Peuh ! dis-je, pour ne pas me taire devant un étranger ; si nous avions trente mille hommes sur la crête de cette hauteur là-bas, vous en viendriez à être fort heureux d'avoir vos bateaux derrière vous.

– Sur la crête de la hauteur ? dit-il en promenant rapidement ses regards sur la crête. Oui, si votre homme connaissait son affaire ; il aurait sa gauche appuyée à votre maison, son centre à Corriemuir, et sa droite par là, vers la maison du docteur, avec une forte ligne de tirailleurs en avant. Naturellement sa cavalerie manœuvrerait pour nous couper dès que nous serions déployés sur la plage. Mais qu'il nous laisse seulement nous former, et nous saurons bientôt ce que nous avons à faire. Voilà le point faible, c'est le défilé ici : je le balaierais avec mes canons. J'y engagerais ma cavalerie. Je pousserais l'infanterie en avant en fortes colonnes, et cette aile-ci se trouverait en l'air : Eh Jock, vos volontaires, où seraient-ils ?

– Sur les talons de votre dernier homme, dis-je.

Et nous partîmes tous deux de cet éclat de rire cordial par lequel finissaient d'ordinaire ces sortes de discussions.

Parfois, lorsqu'il parlait ainsi, je croyais qu'il plaisantait. En d'autres moments, il n'était pas aussi facile de l'admettre.

Je me souviens très bien qu'un soir de cet été-là, comme nous étions assis à la cuisine, lui, mon père, Jim, et moi, et que les femmes étaient allées se coucher, il se mit à parler de l'Écosse et de ses rapports avec l'Angleterre.

– Jadis vous aviez votre roi à vous, et vos lois se faisaient à Édimbourg, dit-il. Ne vous sentez-vous pas pleins de rage, et de désespoir, à la pensée que tout cela vient de Londres.

Jim ôta sa pipe de sa bouche.

– C'est nous qui avons imposé notre roi à l'Angleterre, et si quelqu'un devait enrager, ce seraient ceux de là-bas.

Évidemment l'étranger ignorait ce détail. Cela lui imposa silence un instant.

– Oui, mais vos lois sont faites là-bas, dit-il enfin, et assurément ce n'est pas avantageux.

– Non. Il serait bon qu'on remit un Parlement à Édimbourg, dit mon père, mais les moutons me donnent tant d'occupation que je n'ai guère le loisir de penser à ces choses-là.

– C'est aux beaux jeunes gens comme vous que revient le devoir d'y penser, dit de Lapp. Quand un pays est opprimé, ce sont ses jeunes gens qui doivent le venger.

– Oui, les Anglais en veulent trop pour eux, quelquefois, dit Jim.

– Eh bien, s'il y a beaucoup de gens qui partagent cette manière de voir, pourquoi n'en formerions-nous pas des bataillons, afin de marcher sur Londres s'écria de Lapp.

– Cela ferait une belle partie de campagne, dis-je en riant, mais qui nous conduirait ?

Il se redressa, fit la révérence, en posant la main sur son cœur, de sa bizarre façon.

– Si vous vouliez bien me faire cet honneur, s'écria-t-il.

Puis nous voyant tous rire, il se mit a rire aussi, mais je suis convaincu qu'il n'avait pas voulu plaisanter le moins du monde.

Je n'arrivai jamais à me faire quelque idée de son âge, et Jim Horscroft n'y réussit pas mieux.

Parfois nous le prenions pour un vieux qui avait l'air jeune, parfois au contraire pour un jeune qui avait l'air vieillot.

Sa chevelure brune, raide, coupée court, n'avait nul besoin d'être coupée ras au sommet de la tête, où elle se raréfiait pour finir en une courbe polie.

Sa peau était sillonnée de mille rides très fines, qui s'entrelaçaient, formaient un réseau ; elle était, comme je l'ai dit, toute recuite par le soleil. Mais il était agile comme un adolescent, souple et dur comme de la baleine, passait tout un jour à parcourir la montagne ou à ramer sur la mer sans mouiller un cheveu.

Tout bien considéré, nous jugeâmes qu'il devait avoir quarante ou quarante-cinq ans, bien qu'il fût malaisé de comprendre comment il avait pu voir tant de choses à une telle période de la vie.

Mais un jour on se mit à parler d’âge, et alors il nous fit une surprise.

Je venais de dire que j'avais juste vingt ans et Jim qu'il en avait vingt-sept.

– Alors je suis le plus âgé de nous trois, dit de Lapp.

Nous partîmes d'un éclat de rire, car, à notre compte, il aurait parfaitement pu être notre père.

– Mais pas de beaucoup, dit-il en relevant le sourcil, j'ai eu vingt-neuf ans en décembre.

Cette assertion, plus encore que ses propos, nous fit comprendre quelle existence extraordinaire avait été la sienne.

Il vit notre étonnement et s'en amusa.

– J’ai vécu ! j'ai vécu ! s'écria-t-il. J'ai employé mes jours et mes nuits ; je n'avais que quatorze ans, que je commandais une compagnie dans une bataille où cinq nations prenaient part. J'ai fait pâlir un roi aux mots que je lui ai chuchotés à l'oreille, alors que j'avais vingt ans. J'ai contribué à refaire un royaume et à mettre un nouveau roi sur un grand trône l'année même où je suis devenu majeur. Mon Dieu, j'ai vécu ma vie.

Ce fut là ce que j'appris de plus précis, d'après ses dires, sur son passé.

Lorsque nous voulions en savoir plus long de lui, il se bornait à hocher la tête ou à rire.

Dans de certains moments, nous pensions qu’il n'était qu'un adroit imposteur, car pourquoi un homme qui avait tant d'influence et de talents serait-il venu perdre son temps dans le comté de Berwick ?

Mais un jour, survint un incident bien fait pour nous prouver que sa vie avait en effet un passé très rempli.

Comme vous vous en souvenez sans doute, nous avions pour très proche voisin un vieil officier de la guerre d'Espagne, le même qui avait dansé autour du feu de joie avec sa sœur et les deux bonnes.

Il s'était rendu à Londres pour quelque affaire relative à sa pension et à son indemnité de blessure, et avec quelque espoir qu'on lui trouverait un emploi, de sorte qu'il ne revint que vers la fin de l'automne.

Dès les premiers jours de son retour, il descendit pour nous rendre visite, et alors ses yeux se portèrent pour la première fois sur de Lapp.

Jamais de ma vie je ne vis physionomie exprimer pareille stupéfaction.

Il regarda fixement notre hôte pendant une longue minute sans dire seulement un mot.

De Lapp lui rendit ce regard avec la même persistance, mais sans que rien indiquât qu'il le reconnaissait.

– Je ne sais qui vous êtes, monsieur, dit-il enfin, mais vous me regardez comme si vous m'aviez déjà vu.

– En effet je vous ai vu, dit le major.

– Jamais, que je sache.

– Mais je le jure.

– Où donc, alors ?

– Au village d'Astorga, en 18…

De Lapp sursauta, regarda encore notre voisin.

– Mon Dieu, s'écria-t-il, quel hasard, et vous êtes le parlementaire anglais. Je me souviens fort bien de vous, monsieur. Permettez-moi de vous dire un mot à l'oreille.

Il le prit à part, causa en français avec lui, d'un air très sérieux, pendant un quart d'heure, gesticulant des mains, donnant des explications, pendant que le major hochait de temps à autre sa vieille tête grisonnante.

À la fin, ils parurent s'être mis d'accord pour quelque convention, et j'entendis le major dire à plusieurs reprises : *Parole d'honneur*, et ensuite *Fortune de la guerre*, mots que je compris fort bien, car chez Birtwhistle on nous poussait fort loin.

Mais depuis je remarquai constamment que le major ne se laissait jamais aller à la même familiarité de langage, dont nous usions avec notre locataire, qu'il s'inclinait en lui adressant la parole, et qu'il lui prodiguait les marques de respect.

Plus d'une fois je demandai au major ce qu'il savait à ce sujet, Mais il se déroba toujours, et je ne pus rien tirer de lui.

Jim Horscroft passa tout cet été à la maison, mais vers la fin de l'automne, il retourna à Édimbourg, pour les cours d'hiver, car il se proposait de travailler assidûment et d'obtenir son diplôme

au printemps prochain, s'il pouvait, et il reviendrait passer la Noël.

Il y eut donc une grande scène d'adieu entre lui la cousine Edie.

Il devait faire poser sa plaque et se marier dès qu'il aurait le droit d'exercer.

Je n'ai jamais vu un homme aimer une femme avec une telle tendresse, et elle avait de son côté, quelque affection pour lui, à sa manière, et en effet, elle eût cherché en vain dans toute l'Écosse un plus bel homme que lui.

Cependant quand il était question de mariage, elle faisait une légère grimace en songeant que tous ses rêves mirifiques aboutiraient à n'être que la femme d'un médecin de campagne. Mais tout bien considéré, elle n'avait de choix qu'entre Jim et moi, et elle se décida pour le meilleur des deux.

Naturellement il y avait bien aussi de Lapp, mais nous le sentions d'une classe tout à fait différente de la nôtre : donc il ne comptait pas.

En ce temps-là, je ne fus jamais bien fixé sur ce point : Edie se préoccupait-elle ou non de lui ?

Quand Jim était à la maison, ils ne faisaient guère attention l'un et l'autre.

Après son départ, ils se rencontrèrent plus souvent, ce qui était assez naturel, car Jim avait pris une grande partie du temps d'Edie.

Une fois ou deux fois, elle me parla de Lapp comme si elle ne le trouvait pas à son gré, et pourtant elle n'était pas à son aise lorsqu'il n'était pas là le soir.

Edie, plus qu'aucun de nous, se plaisait à causer avec lui, à lui faire mille questions.

Elle se faisait décrire par lui les costumes des reines, dire sur quelle sorte de tapis elles marchaient, si elles avaient des épingles à cheveux dans leur coiffure, combien de plumes elles portaient à leurs chapeaux, et je finissais par m'étonner qu'il trouvât réponse à tout cela.

Et pourtant il avait toujours une réponse. Il jouait de la langue avec tant de dextérité, de vivacité. Il montrait tant d'empressement à l'amuser, que je me demandais comment il se faisait qu'elle n'eût pas plus d'affection pour lui.

Bref, l'été, l'automne et la plus grande partie de l'hiver se passèrent, nous étions encore tous très heureux ensemble.

L’année 1815 était déjà fortement entamée.

Le grand Empereur vivait toujours à l'île d'Elbe, se rongeant le cœur ; tous les ambassadeurs, réunis à Vienne, continuaient à se chamailler sur la façon de se partager la peau du lion, maintenant qu'ils l'avaient réduit aux abois pour tout de bon.

Quant à nous, dans notre petit coin de l'Europe, nous étions tout absorbés par nos menues et pacifiques occupations, le soin des moutons, les voyages au marché de bestiaux de Berwick, et les causeries du soir devant le grand feu de tourbe.

Nous ne nous figurions guère que les actes de ces hauts et puissants personnages pussent avoir une influence quelconque sur nous.

Quant à la guerre, eh bien, n'était-on pas tous d'accord pour admettre que la grande ombre avait disparu pour toujours de dessus nos têtes, et que si les Alliés ne se prenaient pas de querelle entre eux, il se passerait cinquante autres années avant qu'il se tirât en Europe un seul coup de fusil.

Il y eut pourtant un incident qui se dresse en contour très net dans ma mémoire. Il survint, je crois, vers la fin de février de cette année-là, et je vous le conterai avant d'aller plus loin.

Vous savez, j'en suis sûr, comment sont faites les tours d'alarme de la frontière.

Ce sont des masses carrées, disséminées de distance en distance le long de la ligne de partage et construites de façon à donner asile et protection aux gens du pays contre les maraudeurs et les bandits.

Lorsque Percy et ses hommes étaient partis pour les Marches, on amenait une partie de leur bétail dans la cour de la tour, on fermait la grosse porte, et on allumait du feu dans les brasiers placés au sommet.

C'était un signal auquel devaient répondre de même les autres tours d'alarme.

Les lueurs clignotantes franchissaient ainsi les hauteurs de Lammermuir et portaient les nouvelles jusqu'au Pentland, puis à Édimbourg. Mais maintenant, comme on le pense bien, tous ces antiques donjons étaient gondolés, croulants, et offraient aux oiseaux sauvages des emplacements superbes pour leurs nids.

J'ai récolté un bon nombre de beaux œufs pour ma collection, dans la tour d'alarme de Corriemuir.

Un jour, j'avais fait une longue marche pour aller porter un message aux Armstrongs de Laidlaw, qui demeurent à deux milles en deçà d'Ayton.

Vers cinq heures, au moment même où le soleil allait se coucher, je me trouvais sur le sentier de la lande, de façon à voir exactement devant moi le pignon de West Inch, tandis que la vieille tour d'alarme était un peu à ma gauche.

Je considérais à loisir le donjon, qui faisait un effet fort pittoresque pour le flot de lumière rouge qui déversait sur lui les rayons horizontaux du soleil, et la mer s'étendant au loin en arrière.

Et comme je regardais avec attention, j'aperçus soudain la figure d'un homme qui se mouvait dans un des trous du mur.

Naturellement je m'arrêtai, étonné de cela, car que pouvait faire un individu quelconque dans cet endroit, et à ce moment-là, car l'époque de la nidification n'était pas encore venue.

C'était si singulier que je me déterminai à tirer l'affaire au clair.

Donc, malgré ma fatigue, je tournai le dos à la maison et me dirigeai d'un pas rapide vers la tour.

L'herbe monte jusqu'au bas même du mur, et mes pieds ne firent que peu de bruit jusqu'au moment où j'arrivai à l'arc coulant où se trouvait jadis l'entrée.

Je jetai un coup d'œil furtif dans l'intérieur.

C'était Bonaventure de Lapp qui était là, debout dans l'enceinte, et qui regardait par ce même trou où j'avais vu sa figure.

Il était tourné de profil par rapport à moi.

Évidemment il ne m'avait pas vu du tout, car il regardait de tous ses yeux dans la direction de West Inch.

Je fis un pas en avant. Mes pieds firent craquer les décombres de l'entrée. Il sursauta, fit demi tour et se trouva tourné vers moi.

Il n'était pas de ceux à qui on peut faire perdre contenance, et sa figure ne changea pas plus que s'il était là depuis un an à m'attendre. Mais il y avait dans l'expression de ses yeux quelque chose qui me disait qu'il aurait payé une somme assez ronde pour me revoir prendre le sentier.

– Hello ! dis-je, qu’est-ce que vous faites ici ?

– Je pourrais vous faire la même question, dit-il.

– Je suis venu parce que j'ai vu votre figure à la fenêtre.

– Et moi, parce que, comme vous avez pu fort bien vous en apercevoir, je m'intéresse très vraiment à tout ce qui a un rapport quelconque avec la guerre, et naturellement les châteaux sont de ce nombre. Vous m'excuserez un moment, mon cher Jock.

Puis s'avançant, il s'élança soudain par l'ouverture du mur, de manière à n'être plus sous mes yeux.

Mais ma curiosité était beaucoup trop excitée pour l'excuser aussi facilement.

Je me hâtai de changer de place afin de voir ce qu'il faisait.

Il était debout au dehors, et agitait la main avec une ardeur fébrile, comme pour faire un signal.

– Qu'est-ce que vous faites ? criai-je.

Et aussitôt je sortis en courant, pour me placer près de lui, et chercher du regard sur la lande, à qui il faisait ce signal.

– Vous allez trop loin, monsieur, dit-il d'un ton irrité, je ne croyais pas que vous iriez aussi loin. Un gentleman est libre d'agir comme il l'entend, sans que vous veniez l'espionner. Si nous devons rester amis, vous ne devez pas vous mêler de mes affaires.

– Je n'aime pas ces façons mystérieuses, dis-je, et mon père ne les aimerait pas davantage.

– Votre père peut s'en expliquer lui-même, et il n'y a là rien de secret, dit-il d'un ton sec. C'est vous qui faites tout le secret avec vos imaginations. Ta ! Ta ! Ta ! ces sottises m'impatientent.

Et sans me faire seulement un signe de tête, il me tourna le dos et d'un pas rapide se mit en route vers West Inch.

Je le suivis, et d'aussi mauvaise humeur que possible, car j'avais le pressentiment de quelque méfait qui se tramait, et cependant, je n'avais pas la moindre idée du monde de ce que cela pouvait être.

Et j'en revins s'en m'en apercevoir, à songer à tous les incidents mystérieux de l'arrivée de est homme, et de son long séjour au milieu de nous.

Mais qui donc pouvait-il attendre à la Tour d'alarme ?

Ce personnage était-il un espion, qui avait un collègue en espionnage qui venait en cet endroit pour lui parler ?

Mais cela était absurde.

Que pouvait bien venir espionner dans le Comté de Berwick ?

Et d'ailleurs le Major Elliott savait parfaitement à quoi s'en tenir sur lui et ne lui eût pas témoigné autant de respect, s'il y avait eu quelque chose de suspect.

J'en étais arrivé à ce point-là, au cours de mes réflexions quand je m'entendis saluer par une voix joyeuse. C'était le major en personne, qui descendait la côte venant de chez lui, tenant en laisse son gros bulldog Bounder.

Ce chien était un animal des plus dangereux, et il avait causé maint accident aux environs, mais le major l'aimait beaucoup, et ne sortait jamais sans lui, tout en le tenant à l'attache au moyen d'une bonne et forte courroie.

Or, comme je regardais venir le major, et que j'attendais son arrivée, il buta de sa jambe blessée par-dessus une branche de genêt ; en reprenant son équilibre, il lâcha la courroie et aussitôt voilà ce maudit animal parti à fond de train de mon côté, au bas de la côte.

Cela ne me plaisait guère, je vous en réponds, car je n’avais à ma portée ni un bâton, ni une pierre, et je savais cette bête dangereuse.

Le major l'appelait de là-haut par des cris perçant, mais je crois que l'animal prenait ce rappel pour une excitation ; car il n'en courait que plus furieusement. Mais je connaissais son nom, et j'espérais que cela me vaudrait peut-être les égards dus à une vieille connaissance.

Aussi quand il fut presque sur moi, son poil hérissé, son nez enfoncé entre deux yeux rouges, je criai de toute la force de mes poumons :

– Bounder ! Bounder !

Cela produisit son effet, car l'animal me dépassa en grondant, et partit par le sentier sur les traces de Bonaventure de Lapp.

Celui-ci se retourna à tout ce bruit et parut comprendre au premier coup d'œil de quoi il s'agissait ; mais il continua à marcher sans plus se presser.

J'étais terrifié pour lui, car le chien ne l'avait jamais vu.

Je courus de toute la vitesse de mes jambes pour écarter de lui l'animal. Mais je ne sais comment, quand il bondit et qu'il aperçut le jeu de doigts que faisait de Lapp derrière son dos avec le pouce et l'index, sa furie tomba tout à coup, et nous le vîmes agitant son tronçon de queue, et lui caressant le genou avec sa patte.

– C'est donc votre chien, major, dit-il à son maître, qui arrivait en boitant. Ah ! c'est une belle bête, une belle, une jolie créature.

Le major était tout essoufflé, car il avait fait le trajet presque aussi vite que moi.

– J'avais peur qu'il ne vous fit du mal, dit-il, tout haletant.

– Ta ! Ta ! Ta ! s'écria de Lapp, c'est un joli animal, bien doux. J'ai toujours aimé les chiens. Mais je suis content de vous avoir rencontré, major, car voici ce jeune gentleman, auquel je suis redevable de beaucoup, et qui commençait à me prendre pour un espion. N'est-ce pas vrai, Jock ?

Je fus si abasourdi par ce langage que je ne trouvai pas un mot à répondre. Je me contentai de rougir et de détourner les yeux, de l'air gauche d'un campagnard que j'étais.

– Vous me connaissez, major, dit de Lapp, et vous allez lui dire, j'en suis sûr, que c'est chose absolument impossible.

– Non, non, Jock. Certainement non ! certainement non, s'écria le major.

– Merci, dit de Lapp, vous me connaissez et vous me rendez justice. Et vous-même ? J'espère que votre genou va mieux, et qu’on vous redonnera bientôt votre régiment.

– Je me porte assez bien, répondit le major, mais on ne me donnera jamais d'emploi à moins qu'il n'y ait une guerre, et il n'y aura plus de guerre de mon vivant.

– Oh ! vous croyez cela ! dit de Lapp, avec un sourire. Eh bien, nous verrons, nous verrons, mon ami.

Il ôta son chapeau, puis faisant vivement demi-tour, il se dirigea d'un bon pas du côté de West Inch.

Le major resta à le suivre des yeux, l'air pensif.

Puis, il me demanda ce qui m'avait fait croire qu'il était un espion.

Quand je le lui eus dit, il ne répondit rien, hocha seulement la tête, et il avait alors l'air d'un homme qui n'a pas l'esprit bien tranquille.

VIII – L'ARRIVÉE DU CUTTER

Depuis le petit incident de la Tour d'alarme, mes sentiments à l'égard de notre locataire n'étaient plus les mêmes.

J'avais toujours l'idée qu'il me cachait un secret, où plutôt qu'il était à lui seul un secret, attendu qu'il tenait toujours le voile tendu sur son passé.

Et lorsqu'un hasard écartait pour un instant un coin de ce voile, c'était toujours pour nous faire entrevoir, de l'autre côté, quelque scène sanglante, violente, terrible.

L'aspect seul de son corps faisait peur.

Un jour que je me baignais avec lui, pendant l'été, je vis qu'il était tout zébré de blessures. Sans compter sept ou huit cicatrices ou estafilades, il avait les côtes, d'un côté, toutes déjetées, toutes déformées. Un de ses mollets avait été en partie arraché.

Il rit de son air le plus gai en voyant mon étonnement.

– Cosaques ! Cosaques ! dit il en promenant sa main sur ses cicatrices. Les côtes ont été brisées par un caisson d'artillerie. C'est chose fort mauvaise quand des canons vous passent sur le corps. Ah ! quand c'est de la cavalerie, ce n'est rien. Un cheval, si rapide que soit son allure, regarde toujours où il pose le pied. Il m'est passé sur le corps quinze cents cuirassiers et les hussards russes de Grodno sans avoir eu grand mal. Mais les canons, c'est très mauvais.

– Et le mollet ? demandai-je.

– Pouf ! C'est seulement une morsure de loup, dit-il. Vous ne croiriez jamais comment j'ai attrapé cela. Vous saurez que mon

cheval et moi, nous avions été atteints, lui tué, et moi les côtes brisées par le caisson. Or il faisait un froid... un froid si âpre, si âpre ! Le sol dur comme du fer, et personne pour s'occuper des blessés, de sorte qu'en gelant ils prenaient des attitudes qui vous auraient fait rire. Moi aussi, je sentais, le gel m'envahir. Aussi, que fis-je ? Je pris mon sabre, et je fendis le ventre à mon cheval mort. Je fis comme je pus. Je m'y taillai assez de place pour y entrer, en laissant une petite ouverture pour respirer. Sapristi, il faisait bien chaud là-dedans. Mais je n'avais pas assez d'espace pour y tenir tout entier. Mes pieds et une partie de mes jambes dépassaient. Alors la nuit, pendant que je dormais, des loups vinrent pour dévorer le cheval, et ils m'entamèrent aussi quelque peu, comme vous pouvez le voir ; mais après cela je veillai, pistolets en main, et ils n'en eurent pas davantage de moi. C'est là que j'ai passé très commodément dix jours.

– Dix jours ! m'écriai je, et que mangiez – vous ?

– Eh bien, je mangeais le cheval. Il fut pour moi ce que vous appelez la table et le logement. Mais naturellement j’eus le bon sens de manger les jambes et de ne pas toucher au corps. Il y avait autour de moi un grand nombre de morts qui tous avaient leur gourde à eau, de sorte que j'avais tout ce que je pouvais souhaiter. Et le onzième jour arriva une patrouille de cavalerie légère. Alors tout alla bien.

Ce fut ainsi, par des causeries, engagées accidentellement, et qui ne valent guère la peine d'être rapportées séparément, que la lumière se fit sur sa personne et son passé. Mais le jour devait venir, où nous saurions tout, et je vais essayer de vous raconter comment cela se fit.

L'hiver avait été fort triste, mais dès le mois de mars se montrèrent les premiers indices du printemps, et pendant une semaine de la fin de ce mois, nous eûmes du soleil et des vents du Sud.

Le 7, Jim Horscroft allait revenir d'Édimbourg, car bien que la session se terminât le 1er, son examen devait lui prendre une semaine.

Edie et moi, nous nous promenions sur la plage, le 6, et je ne pouvais causer d'autre chose que de mon vieil ami, car, en somme, il était le seul ami de mon âge que j'eusse en ce temps-là.

Edie était très peu portée à causer, ce qui était chez elle chose fort rare, mais elle écoutait en souriant tout ce que je lui disais.

– Pauvre vieux Jim, fit-elle une ou deux fois à demi-voix, pauvre vieux Jim !

– Et s'il a été reçu, dis-je, eh bien, naturellement il fera apposer sa plaque, et il aura son logis particulier, et nous perdrons notre Edie.

Je faisais de mon mieux pour tourner la chose en plaisanterie et la prendre à la légère, mais les mots me restaient encore dans la gorge.

– Pauvre vieux Jim ! dit-elle encore.

Et en prononçant ces mots, elle avait des larmes dans les yeux.

– Ah ! pauvre vieux Jock, ajouta-t-elle en glissant sa main dans la mienne pendant que nous marchions, vous aussi vous teniez un peu à moi autrefois, n'est-ce pas, Jock… Oh ! voici, là-bas, un bien joli petit vaisseau.

C'était un charmant petit cutter d'une trentaine de tonneaux, très marcheur à en juger par ses mâts élancés et la coupe de son avant.

Il arrivait du sud, sous ses voiles de foc, de misaine et de grand mât, mais au moment même où nous le regardions, toute sa voilure se replia soudain, comme une mouette ferme ses ailes, et nous vîmes l'eau rejaillir sous la chute de son ancre descendant du beaupré.

Il était probablement à moins d'un quart de mille du rivage, si près même que je pus apercevoir un homme de haute taille, coiffé d'un bonnet pointu, qui se tenait debout à l'arrière et la lunette à l'œil examinait la côte dans toutes les deux directions.

– Qu'est-ce qu'ils peuvent bien chercher par ici ? demanda Edie.

– Ce sont de riches Anglais venus de Londres, répondis-je.

C’était de cette façon-là que nous interprétions tout ce qui, dans les comtés de la frontière, échappait à notre compréhension.

Nous passâmes presque une heure entière à examinez le joli vaisseau, puis, comme le soleil allait s'abaisser derrière une bande de nuages, et que l'air du soir était assez piquant, nous fîmes demi-tour pour regagner West Inch.

Quand on arrive à la ferme par la façade, on traverse un jardin qui n'est pas des mieux garnis, et qui s'ouvre sur la route par une porte à claire-voie, au moyen d'un loquet.

C’était à cette même porte que nous nous tenions, la nuit où les signaux furent allumés, la nuit où nous vîmes passer Walter Scott quand il revenait d'Édimbourg.

À droite de cette entrée, du côté du jardin, se trouvait un bout de rocaille qui, paraît-il, avait été construit par la mère de mon père, il y avait bien longtemps.

Elle avait façonné cela avec des galets usés par l'eau, avec des coquillages de mer, en mettant des mousses et des fougères dans les interstices.

Or, quand nous eûmes franchi la porte, nos yeux tombèrent sur cette rocaille ; au sommet était planté un bâton dans la fente duquel se trouvait une lettre.

Je m'avançai pour voir ce que c'était, mais Edie me devança, enleva la lettre et la mit dans sa poche.

– C'est pour moi, dit-elle en riant.

Mais je restai à la regarder d'un air qui éteignit le rire sur sa figure.

– De qui est elle, Edie ? demandai-je.

Elle fit la moue, mais elle ne répondit pas.

– De qui est-elle, mademoiselle ? m’écriai-je. Se pourrait-il que vous ayez trompé Jim comme vous m'ayez trompé moi-même ?

– Quel brutal vous êtes, Jock ! dit-elle vivement. Je voudrais bien que vous vous mêliez de ce qui vous regarde.

– Elle ne peut être que d'une seule personne, m'écriai-je, et cette personne ce n'est autre que ce de Lapp.

– Eh bien, supposez que vous avez raison, Jock ?

Le sang-froid de cette créature me stupéfia et me rendit furieux.

– Vous l'avouez ! m'écriai-je. Est-ce qu'il ne vous reste plus aucune pudeur ?

– Pourquoi ne recevrais-je pas des lettres de ce gentleman ?

– Parce que c'est infâme.

– Et pourquoi ?

– Parce que c'est un étranger.

– Il s'en faut bien, dit-elle. C'est mon mari.

IX – CE QUI SE FIT À WEST INCH

Je me rappelle fort bien cet instant-là.

J'ai entendu des gens dire qu'un coup violent et soudain avait émoussé leur sensibilité. Il n'en fut pas ainsi pour moi.

Au contraire, ma vue, mon ouïe et ma pensée se redoublèrent de clarté.

Je me souviens que mes yeux se portèrent sur une petite boule de marbre de la largeur de ma main, qui était incrustée dans une des pierres grises de la rocaille, et que je trouvai le temps d'en admirer les veines délicates.

Et cependant je devais avoir une étrange expression de physionomie, car la cousine Edie jeta un grand cri et se sauva vers la maison en courant.

Je la suivis, je tapai à la fenêtre de sa chambre, car je voyais bien qu'elle y était.

– Allez-vous en, Jock, allez-vous en, cria-t-elle. Vous voulez me gronder. Je ne veux pas être grondée. Je n'ouvrirai pas la fenêtre. Allez-vous en.

Mais je persistai à frapper.

– Il faut que je vous dise un mot.

– Qu'est-ce alors ? dit-elle en entrouvrant de trois pouces. Dès que vous commencerez à gronder, je la refermerai.

– Êtes-vous vraiment mariée, Edie ?

– Oui, je suis mariée.

– Qui vous a mariés ?

– Le Père Brenman, à la chapelle catholique romaine de Berwick.

– Vous, une presbytérienne ?

– Il tenait à ce que le mariage se fît dans une église catholique.

– Quand cela s'est-il fait ?

– Il y aura une semaine mercredi.

Je me souvins que ce jour-là elle était allée en voiture à Berwick, et que de Lapp, de son côté, s'était absenté pour faire, à ce qu'il disait, une longue promenade dans la montagne.

– Mais... Et Jim ? demandai-je.

– Oh ! Jim me pardonnera.

– Vous briserez son cœur, et vous ruinerez son avenir.

– Non, non, il me pardonnera.

– Il tuera de Lapp. Oh ! Edie, comment avez-vous pu nous apporter tant de déshonneur et de souffrance !

– Ah ! voilà que vous grondez ! s'écria-t-elle.

Et la fenêtre se ferma brusquement.

J'attendis un peu et je frappai de nouveau, car j'avais encore bien des questions à lui faire, mais elle ne voulut pas répondre, et je crus l'entendre sangloter.

Enfin j'y renonçai, et j'étais sur le point de rentrer dans la maison car il faisait presque nuit, quand j'entendis le pêne de la porte du jardin se soulever.

C'était de Lapp en personne.

Mais comme il suivait l'allée, il me fit l'effet d’être ou fou ou ivre.

Il marchait d'un pas de danse. Il faisait craquer ses doigts en l'air, et ses yeux luisaient comme deux feux follets.

– *Voltigeurs* ! cria-t-il, *Voltigeurs de la garde* !

C'est ainsi qu'il avait fait le jour où il avait eu le délire.

Puis soudain :

– *En avant* ! *en avant* !

Et il arriva en faisant tournoyer sa canne au-dessus de sa tête.

Il s'arrêta court lorsqu'il vit que j'étais là, le regardant, et je puis dire qu'il fut un peu décontenancé.

– Holà ! Jock, s'écria-t-il, je ne pensais pas qu'il y eût quelqu'un ici. Ce soir je suis dans cet état d'esprit que vous appelez de l'entrain.

– On le dirait, répondis-je avec ma brusquerie ordinaire, vous ne vous sentirez pas si gai demain quand mon ami Jim Horscroft reviendra ici.

– Ah ! il revient demain, alors ? Et pourquoi me sentirai-je moins gai ?

– Parce que, si je connais bien mon homme, il vous tuera.

– Ta ! Ta ! Ta ! s'écria de Lapp. Je vois que vous êtes au courant de notre mariage. Edie vous a parlé. Jim pourra faire ce qu'il voudra.

– Vous nous avez joliment récompensés de vous avoir accueillis.

– Mon brave garçon, dit-il, je vous ai, comme vous le dites, fort joliment récompensés. J'ai délivré Edie d'une existence qui est indigne d'elle, et je l'ai fait entrer par le mariage dans une noble famille. D'ailleurs, j'ai plusieurs lettres à écrire ce soir. Quant au reste, nous pourrons en causer demain, quand votre ami Jim sera revenu pour vous aider.

Il fit un pas vers la porte.

– Et c'était pour cela que vous attendiez à la Tour d'alarme, m'écriai-je, soudainement éclairé.

– Hé ! Jock, voilà que vous devenez perspicace, dit-il, d'un ton moqueur.

Un instant après, j'entendis la porte de sa chambre se fermer et la clef tourner dans la serrure.

Je m'attendais à ne plus le revoir de la soirée, mais quelques minutes plus tard, il descendit à la cuisine, où je tenais compagnie aux vieux parents.

– Madame, dit-il en s'inclinant, la main sur son cœur, de la façon si bizarre qui lui était propre, j'ai été l'objet de toute votre bonté et j'en garderai toujours le souvenir. Je n'aurais jamais cru être si heureux que je l'ai été grâce à vous dans ce tranquille pays. Vous accepterez ce petit souvenir. Et vous aussi, monsieur, vous agréerez ce petit cadeau que j'ai l'honneur de vous faire.

Il mit devant eux sur la table deux petits paquets enveloppés dans du papier, puis faisant à ma mère trois autres révérences, il sortit de la chambre.

Son présent, c'était une broche au centre de laquelle était sertie une grosse pierre verte, entourée d'une demi-douzaine d'autres pierres blanches, scintillantes.

Jusqu'alors nous n'avions jamais rien vu de ce genre, et je ne savais pas même quel nom leur donner, mais on nous dit, par la suite, à Berwick, que la grosse pierre était une émeraude, et les autres des diamants, et que le tout avait une valeur bien supérieure à celle que tous les agneaux qui nous étaient nés ce printemps-là.

Ma bonne vieille mère est défunte depuis bien des années, mais cette superbe broche scintille encore au cou de ma fille aînée quand elle va dans le monde, et je n'y jette jamais un regard sans revoir ces yeux perçants et ce nez long et mince, et ces moustaches de chat qu'avait notre locataire de West Inch.

Pour mon père, il avait une belle montre en or à double boîtier, et il fallait voir de quel air fier il la tenait sur le creux de sa main, en se penchant pour en percevoir le tic-tac.

Je ne sais lequel des deux vieillards fut le plus charmé, et ils ne voulaient parler que des présents que leur avait faits de Lapp.

– Il vous a donné autre chose encore, dis-je enfin.

– Quoi donc, Jock ? demanda père.

– Un mari pour la cousine Edie, répondis-je.

Lorsque j'eus dit cela, ils crurent que je rêvais, mais lorsqu'ils eurent enfin compris que c'était bien la vérité, ils se montrèrent aussi fiers et aussi contents que si je leur avais annoncé qu'Edie avait épousé le laird.

À dire vrai, le pauvre Jim, avec ses habitudes de grand buveur, de batailleur, n'avait pas une excellente réputation dans le pays, et ma mère avait dit maintes fois que ce mariage ne tournerait pas bien.

D'autre part, de Lapp, autant que nous pouvions le savoir, était un homme rangé, tranquille et dans l'aisance.

Il y avait bien le secret, mais en ce temps-là, les mariages secrets étaient chose fort commune en Écosse ; car comme quelques paroles suffisaient pour faire d'un homme et d'une femme un couple, personne n'y trouvait beaucoup à redire.

Les vieux furent aussi enchantés que si leur fermage avait été diminué, mais j'avais toujours le cœur endolori, car il me semblait

que mon ami avait été traité avec la plus cruelle légèreté ; et je savais bien qu'il n'était pas homme à en prendre aisément son parti.

X – LE RETOUR DE L’OMBRE

Le lendemain matin, je me levai le cœur gros, car j'étais certain que Jim ne tarderait pas à paraître, et que ce jour-là serait un jour de grands chagrins.

Mais quelle somme de tristesses ce jour-là devait-il apporter, jusqu'à quel point modifierait-il le destin de chacun de nous ? C'était plus que je n'aurais osé en imaginer dans mes moments les plus sombres.

Permettez-moi, cependant, de vous conter tout cela dans l'ordre même des événements.

Ce matin-là, je m'étais levé de bonne heure, car on allait entrer en pleine période de la mise bas des agneaux.

Mon père et moi, nous partions pour le pâturage dès le petit jour.

Lorsque j'entrai dans le corridor, un souffle frôla ma figure : la porte de la maison était entièrement ouverte, et la lumière grise de l'aube dessinait une autre porte sur le mur du fond.

Je regardai.

Je trouvai également ouvertes la porte de la chambre d'Edie et celle de Lapp.

Je compris alors, comme à la lueur d'un éclair, ce que signifiaient ces cadeaux offerts la veille : c'était des présents d'adieu.

Tous deux étaient partis.

J'eus de l'amertume au cœur contre la cousine Edie, en entrant et m'arrêtant dans sa chambre.

Penser que pour un nouveau venu, elle nous avait laissé là, tous, sans un mot de bonté, sans même un serrement de main !

Et lui aussi !

J'avais été épouvanté de ce qui arriverait quand il se rencontrerait avec Jim. Mais en ce moment, on eût dit qu'il avait évité cette rencontre, et cela avait quelque apparence de lâcheté.

J'étais plein de colère, humilié, souffrant.

Je sortis au grand air sans dire un mot à mon père et je montai aux pâturages pour rafraîchir ma tête échauffée.

Lorsque je fus arrivé là-haut à Corriemuir, je pus jeter un dernier coup d’œil sur la cousine Edie.

Le petit cutter était resté à l'endroit où il avait jeté l'ancre, mais un canot s'en était détaché pour aller la prendre à terre.

À l'avant je vis voltiger quelque chose de rouge. Je savais qu'elle faisait ce signal au moyen de son châle.

Je vis ce canot atteindre le navire et ses passagers monter sur le pont.

Puis, l'ancre se releva et le navire fila droit vers le large.

Je vis encore la petite tache rouge sur le pont, et de Lapp debout près d'elle.

Ils pouvaient me voir aussi, car je me dessinais en plein sur le ciel.

Tous deux agitèrent longtemps les mains, mais ils y renoncèrent enfin, car ils n'obtinrent aucune réponse de moi.

Je restai là, debout, les bras croisés, plus grognon que je ne l'avais jamais été en ma vie, jusqu'à ce que leur cutter ne fût plus qu'une légère tache blanche de forme carrée, se perdant parmi la brume matinale.

Il était l'heure du déjeuner, et la bouillie était sur la table quand je rentrai, mais je n'avais aucun appétit.

Les vieux avaient pris la chose avec assez de froideur, bien que ma mère ne trouvât aucune expression trop dure pour Edie.

Elles n'avaient jamais eu beaucoup d'affection mutuelle, en ces derniers temps surtout.

– Voici une lettre de lui, dit mon père, en me montrant sur la table un papier plié : Elle était dans sa chambre. Voulez-vous nous la lire ?

Ils ne l'avaient pas même ouverte, car, pour dire la vérité, mes bonnes gens n'étaient jamais arrivés à lire couramment l'écriture, quoiqu'ils se tirassent assez bien de l'impression en grands et beaux caractères.

L'adresse écrite en grosses lettres était ainsi conçue :

« Aux bonnes gens de West Inch ».

Quant au billet, que j'ai encore sous les yeux, tout taché et jauni, le voici :

« Chers amis,

« Je ne comptais pas vous quitter aussi brusquement, mais la chose dépendait d'une autre volonté que la mienne.

« Le devoir et l'honneur m'ont rappelé auprès de mes anciens compagnons.

« C'est une chose que vous comprendrez certainement avant que peu de jours soient écoulés.

« J'emmène notre Edie avec moi comme ma femme, et il pourrait bien se faire qu'en des jours plus paisibles, vous nous revoyiez à West Inch.

« En attendant, agréez l'assurance de mon affection, et croyez que je n’oublierai jamais les mois tranquilles que j'ai passés chez vous, en un temps où je n'aurais eu tout au moins qu'une semaine à vivre, si j'avais été fait prisonnier par les Alliés. Mais vous saurez peut-être aussi quelque jour par la raison de cela.

« Votre bien dévoué,

« BONAVENTURE DE LISSAC,

« Colonel des Voltigeurs de la garde et Aide de Camp de sa Majesté Impériale l’Empereur Napoléon ».

Ma voix devint sifflante quand j'en fus aux mots dont il avait fait suivre son nom.

Sans doute j'en étais venu à la conviction que notre hôte ne pouvait être qu'un de ces admirables soldats dont nous avions tant entendu parler et qui s'étaient frayé passage jusque dans toutes les capitales de l'Europe, à une seule exception, la nôtre. Pourtant je n'eus guère cru que nous eussions sous notre toit l'aide de camp de l'Empereur et un colonel de sa garde.

– Ainsi donc, dis-je, il se nomme de Lissac et non de Lapp. Eh bien, colonel ou non, il est heureux pour lui qu'il se trouve loin d'ici, avant que Jim ait mis la main sur lui… Et il n'était que temps, ajoutai-je en jetant un regard en dehors par la fenêtre de la cuisine, car voici notre homme qui arrive par le jardin.

Je courus vers la porte, au-devant de lui.

Je sentais que j'aurais payé bien cher pour le voir repartir à Édimbourg.

Il arrivait à grands pas, agitant un papier au-dessus de sa tête.

Je m'imaginai que c'était peut-être un billet d'Edie, et que dès lors il savait tout. Mais quand il fut plus près, je vis que c'était une grande feuille raide et jaune, qui craquait quand on l'agitait, et qu'il avait les yeux pétillants de joie.

– Hourra ! Jock, cria-t-il. Où est Edie ? Où est Edie ?

– Qu'est-ce qu'il y a, l'ami ? demandai-je.

– Où est Edie ?

– Qu'est-ce que vous avez-là ?

– C'est mon diplôme, Jock, je puis exercer quand je voudrai. Tout va bien ; je veux le montrer à Edie.

– Le mieux que vous puissiez faire, c'est de ne plus songer à Edie, répondis-je.

Jamais je n'ai vu la figure d'un homme s'altérer comme la sienne quand j'eus dit ces mots.

– Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez dire, Jock Calder ? balbutia-t-il.

En parlant ainsi, il avait lâché le précieux diplôme, que le vent emporta par-dessus la haie, à travers la lande, jusqu'à une touffe d'ajoncs, où il s'arrêta en voltigeant, mais Jim n'y fit aucune attention.

Ses yeux étaient fixés sur moi, et dans leur profondeur, je voyais une lueur diabolique.

– Elle n'est pas digne de vous, dis-je.

Il m'empoigna par l'épaule.

– Qu'avez-vous fait ? dit-il à voix basse. Ce doit être quelque tour de votre façon. Où est-elle ?

– Elle est partie avec ce Français qui logeait ici.

J'avais longuement réfléchi sur la meilleure façon de lui faire passer la chose en douceur, mais j'ai toujours été fort maladroit dans mes discours, et je ne pus rien trouver de mieux que cela.

– Oh ! fit-il, en hochant la tête et me regardant.

Pourtant j'étais certain qu'il était hors d'état de me voir, de voir la ferme, de voir quoi que ce fût.

Il resta ainsi une ou deux minutes, les mains étroitement jointes, et toujours balançant la tête.

Puis il fit le geste d'avaler péniblement, et parla d'une voix singulière, sèche, rauque.

– Quand est-ce arrivé ?

– Ce matin.

– Ils étaient mariés ?

– Oui.

Il posa la main sur un des montants de la porte pour se raffermir.

– Un message pour moi ?

– Elle a dit que vous lui pardonneriez.

– Que Dieu damne mon âme si jamais je le fais. Où sont-ils allés ?

– Ils ont dû aller en France, à ce que je crois.

– Il se nommait de Lapp, ce me semble ?

– Son vrai nom c'est de Lissac, et il n'est rien moins que colonel dans la garde de Boney.

– Alors, selon toute probabilité, il est à Paris. C'est bien ! c'est bien !

– Tenez bon, criai-je. Père, père, apportez le brandy.

Ses genoux avaient ployé un instant, mais il redevint lui-même avant que le vieillard fût accouru avec la bouteille.

– Remportez-là, dit Jim.

– Prenez une gorgée, monsieur Horscroft, s'écria mon père en insistant, cela vous remontera le cœur.

Jim saisit la bouteille et la lança par-dessus la haie du jardin.

– C'est excellent pour ceux qui tiennent à oublier, dit-il, mais moi je tiens à me souvenir.

– Que Dieu vous pardonne ce gaspillage coupable, s'écria mon père d'une voix forte.

– Et aussi d'avoir failli casser la tête à un officier de l'infanterie de Sa Majesté, dit le vieux major Elliott en se montrant au-dessus de la haie. Je me serais contenté d'une lampée après une promenade matinale, mais une bouteille qui vous frise l'oreille en sifflant ! Mais qu'est il donc arrivé que vous

restez tous là aussi immobiles que des gens rangés autour d'une fosse, à un enterrement ?

Je lui expliquai en quelques mots nos chagrins, pendant que Jim, la figure d'une pâleur cendrée, les sourcils froncés très bas, restait adossé au montant de la porte.

Le major, quand j'eus fini, se montra aussi furieux que nous, car il avait de l'affection pour Jim et pour Edie.

– Peuh ! dit-il, je redoutais constamment quelque événement de ce genre depuis cette histoire de la Tour d'alarme. Cette conduite est bien d'un Français. Ils ne peuvent pas laisser les femmes tranquilles. Du moins, de Lissac l'a épousée, et c'est là une consolation. Mais il n'est guère temps, maintenant, de songer à nos petits tracas, car toute l'Europe est en révolution, et selon toute probabilité, nous voici avec vingt autres années de guerre sur les bras.

– Que voulez-vous dire ? demandai-je.

– Eh ! mon ami, Napoléon est débarqué de l'île d'Elbe. Ses troupes sont accourues autour de lui, et le roi Louis s'est sauvé à toutes jambes. La nouvelle en est arrivée à Berwick ce matin.

– Grands Dieux ! s'écria mon père. Alors, voici cette terrible besogne entièrement à recommencer ?

– Oui, nous nous étions figurés que l'Ombre n'était plus là, et elle y est encore. Wellington a reçu l'ordre de quitter Vienne pour se rendre dans les Pays-Bas, et l'on croit que l'Empereur fera une sortie d'abord dans cette direction. Eh ! c'est un mauvais vent, un vent qui ne présage rien de bon. Je viens justement de recevoir la nouvelle que je dois rejoindre le 71ème régiment comme premier major.

À ces mots je serrai la main à notre bon voisin, car je savais combien il était humilié de se voir traiter en invalide, qui n'avait plus de rôle à jouer en ce monde.

– Il faut que je rejoigne mon régiment le plus tôt possible, et nous serons là-bas, de l'autre côté de l'eau, dans un mois, peut-être même à Paris dans un autre mois.

– Alors, par le Seigneur ! major, s'écria Jim Horscroft, je pars avec vous. Je ne suis pas trop fier pour refuser de porter le fusil, si vous voulez me mettre en face de ce Français.

– Mon garçon, dit le major, je serai fier de vous avoir sous mes ordres. Quant à de Lissac, où sera l'Empereur, il sera aussi.

– Vous savez son nom ? dis-je. Qu'est-ce que vous pouvez nous apprendre de lui ?

– Il n'y a pas de meilleur officier dans l'armée française, et pourtant c'est beaucoup dire. Il parait qu'il serait devenu maréchal, mais qu'il a préféré, rester auprès de l'Empereur. Je l'ai rencontré deux jours avant l'affaire de la Corogne, lorsque je fus envoyé en parlementaire pour négocier au sujet de nos blessés. Il était alors avec Soult. Je l'ai reconnu en le voyant.

– Et je le reconnaîtrai aussi en le voyant, dit Horscroft avec ce dur et mauvais regard qu'il avait jadis.

Et à cet instant même, en cet endroit même, je me rendis soudainement compte combien mon existence serait piteuse et inutile pendant que notre ami l'invalide et le compagnon de mon enfance seraient au loin, exposés en première ligne aux fureurs de la tempête.

Ma résolution fut formée avec la promptitude de l'éclair.

– Je partirai aussi avec vous, major, m'écriai-je.

– Jock ! Jock ! dit mon père, en se tordant les mains.

Jim ne dit rien, mais il passa son bras autour de moi et me serra la taille.

Le major avait les yeux brillants, et brandissait sa canne en l'air.

– Ma parole ! dit-il, voici deux belles recrues que j'aurai derrière moi. Eh bien, il n'y a pas un moment à perdre. Il faut donc que vous vous teniez prêts tous les deux pour la diligence du soir.

Voilà ce que produisit une seule journée, et pourtant il peut arriver que des années s'écoulent sans amener un changement.

Songez donc aux événements qui s'étaient accomplis dans ces vingt-quatre heures ?

De Lissac parti ! Edie partie ! Napoléon évadé ! La guerre éclate. Jim Horscroft a tout perdu : lui et moi nous faisons nos préparatifs pour nous battre contre les Français.

Tout cela eut l'air d'un rêve, jusqu'au moment où je me dirigeai vers la diligence du soir et me retournai pour jeter un regard sur la maison grise et deux petites silhouettes noires.

C'était ma mère, qui enfouissait son visage dans les plis de son châle des Shetland, et mon père qui agitait son bâton de meneur de bétail pour m'encourager dans mon voyage.

XI – LE RASSEMBLEMENT DES NATIONS

J'arrive maintenant à un point de mon histoire, dont le récit me coupe tout net la respiration, et me fait regretter d'avoir entrepris cette tâche de narrateur. Car quand j'écris, j'aime que cela aille lentement, en bon ordre, chaque chose à son tour, comme les moutons quand ils sortent d'un parc.

Cela pouvait être ainsi à West Inch. Mais maintenant que nous voilà lancés dans une existence plus vaste, comme menus brins de paille qui dérivent lentement dans quelque fossé paresseux jusqu'au moment où ils se trouvent pris à l'improviste dans le cours et les remous rapides d'un grand fleuve, alors il m'est bien difficile, avec mon simple langage, de suivre tout cela pas à pas. Mais vous pourrez trouver dans les livres d'histoire les causes et les raisons de tout.

Je laisserai donc tout cela de côté, pour vous parler de ce que j'ai vu de mes propres yeux, entendu de mes propres oreilles.

Le régiment auquel avait été nommé notre ami était le 71ème d'infanterie légère de Highlanders, qui portait l'habit rouge et les culottes de tartan à carreaux. Il avait son dépôt dans la ville de Glasgow.

Nous nous y rendîmes tous les trois par la diligence.

Le major était plein d'entrain et contait mille anecdotes sur le Duc, sur la Péninsule, pendant que Jim restait assis dans le coin, les lèvres pincées, les bras croisés, et je suis sûr qu'au fond du cœur, il tuait de Lissac trois fois par heure.

J'aurais pu le deviner au soudain éclat de ses yeux et à la contraction de sa main.

Quant à moi, je ne savais pas trop si je devais être content ou fâché, car le foyer, c'est le foyer, et l'on a beau avoir fait tout ce qu'on peut pour s'endurcir, c'est néanmoins chose pénible que de songer que vous avez la moitié de l'Écosse entre vous et votre mère.

Nous arrivions à Glasgow le lendemain.

Le major nous conduisit au dépôt, où un soldat qui avait trois chevrons sur le bras et un flot de rubans à son bonnet, montra tout ce qu'il avait de dents aux mâchoires, à la vue de Jim, et fit trois fois le tour de sa personne pour le considérer à son aise, comme s'il s'était agi du château de Carlisle.

Puis il s'approcha de moi, me donna des bourrades dans les côtes, tâta mes muscles, et fut presque aussi content de moi que de Jim.

– Voilà ce qu'il nous faut, major, voilà ce qu'il nous faut, répétait-il sans cesse. Avec un million de nos gaillards, nous pouvons tenir tête à ce que Boney a de mieux.

– Comment cela marche-t-il ? demanda le major.

– Ils font un effet piteux, à la vue, dit-il, mais à force de les lécher, ils prendront quelque forme. Les hommes d'élite ont été transportés en Amérique, et nous sommes encombrés de miliciens et de recrues.

– Ah ! dit le major, nous aurons en face de nous de vieux, de bons soldats. Vous deux, si vous avez besoin de quelque aide, venez me trouver.

Il nous fit un signe de tête et nous quitta.

Nous commençâmes à comprendre qu'un major, qui est votre officier, est un personnage fort différent d'un major qui se trouve être votre voisin de campagne.

Soit, mais à quoi bon vous ennuyer de toutes ces choses ?

J'userais une quantité de bonnes plumes d'oie rien qu'à vous raconter ce que nous fîmes, Jim et moi, au dépôt de Glasgow, comment nous arrivâmes à connaître nos officiers et nos camarades, et comment ils firent notre connaissance.

Bientôt arriva la nouvelle que les gens de Vienne, occupés jusqu'alors à découper l'Europe en tranches comme s'il s'agissait d'un gigot de mouton, étaient rentrés à tire d'aile dans leurs pays respectifs, que tout ce qui s'y trouvait, hommes et chevaux, était en marche vers la France.

Nous entendîmes parler aussi de grands rassemblements, de grandes revues de troupes, qui avaient lieu à Paris.

Puis on nous dit que Wellington était dans les Pays-Bas, et que ce serait à nous et aux Prussiens à subir le premier choc.

Le gouvernement embarquait des hommes et des hommes, aussi vite qu'il pouvait.

Tous les ports de la côte Est étaient bondés de canons, de chevaux, de munitions.

Le trois juin, nous reçûmes à notre tour notre ordre de mise en marche.

Le soir même, nous nous embarquâmes à Leith, et nous arrivâmes à Ostende le lendemain au soir.

C'était le premier pays étranger que je voyais.

Il en était d'ailleurs de même pour la plupart de mes camarades, car il y avait surtout des jeunes soldats dans les rangs.

Je crois revoir encore les eaux bleues, les lignes courbes des vagues du ressac, la longue plage jaune, et les bizarres moulins qui pivotent en battant des ailes, chose qu’on chercherait vainement d'un bout à l’autre de l’Écosse.

C'était une ville propre, bien tenue, mais la taille y était au-dessous de la moyenne, et on n'y trouvait à acheter ni ale ni galettes de farine d'avoine.

De là nous nous rendîmes dans un endroit nommé Bruges, puis de là à Gand où nous fûmes réunis avec le 52ème et le 95ème, deux régiments qui, avec le nôtre, formaient une brigade.

C'est une ville étonnante, Gand, pour les clochers et les constructions en pierre.

D'ailleurs, parmi toutes les villes que nous traversâmes, il n'en était guère qui n’eût une église plus belle qu'aucune de celles de Glasgow.

De là nous marchâmes sur Ath, petit village situé sur une rivière ou plutôt sur un filet d'eau qui se nomme le Dender.

Nous y fûmes logés surtout dans des tentes, car il faisait un beau temps ensoleillé, et toute la brigade fut occupée du matin au soir à faire l'exercice.

Nous étions commandés par la général Adams, nous avions pour colonel Reynell, mais ce qui nous donnait le plus de courage, c'était de songer que nous avions pour commandant en chef le Duc, dont le nom était comme une sonnerie de clairon.

Il était à Bruxelles avec le gros de l'armée, mais nous savions que nous le verrions bientôt s'il en était besoin.

Je n'avais jamais vu autant d'Anglais réunis, et je dois dire que j'éprouvais quelque dédain à leur égard, comme cela se voit toujours chez les gens qui habitent aux environs d'une frontière. Mais les deux régiments qui étaient avec nous étaient dans d'aussi bons rapports de camaraderie qu'on pouvait le souhaiter.

Le 52ème avait un effectif d'un millier d'hommes, et comptait beaucoup de vieux soldats de la Péninsule.

Le 95ème régiment se composait de carabiniers, et ils avaient un habit vert au lieu du rouge.

C'était chose étrange que de les voir charger, car ils entouraient la balle d'un chiffon graissé, et la faisaient entrer avec un maillet, mais aussi ils tiraient plus loin et plus juste que nous.

Toute cette partie de la Belgique était alors couverte de troupes anglaises, car la Garde y était aussi, aux environs d’Enghien, et il y avait des régiments de cavalerie, de notre côté, à quelque distance.

Comme vous le voyez, Wellington était obligé de déployer toutes ses forces, car Boney était derrière son rideau de forteresses, et naturellement nous n'avions aucun moyen de savoir par quel côté il déboucherait.

Toutefois on pouvait être certain qu'il arriverait par où on l'attendrait le moins.

D'un côté, il pouvait s'avancer entre nous et la mer, et nous couper ainsi de l'Angleterre ; d'un autre côté, il était libre de se glisser entre les Prussiens et nous. Mais le Duc était aussi malin que lui, car il avait autour de lui toute sa cavalerie et ses troupes légères déployées comme une vaste toile d'araignée, de telle sorte que dès qu'un Français aurait mis le pied par-dessus la frontière, le Duc était en mesure de concentrer toutes ses troupes à l'endroit convenable.

Pour moi, j'étais fort heureux à Ath, où les gens étaient pleins de bonté et de simplicité.

Un fermier nommé Bois, dans les champs duquel nous étions campés, fut un excellent ami pour la plupart de nous.

À nos moments perdus, nous lui bâtîmes une grange de bois, et plus d'une fois, moi et Job Seaton, mon serre-file, nous avons mis son linge à sécher sur des cordes : on eut dit que l'odeur du linge humide avait plus que tout autre chose le don de nous reporter tout droit à la pensée du foyer domestique.

Je me suis souvent demandé si ce brave homme et sa femme vivent encore. Ce n'est guère probable, car bien que vigoureux, ils avaient dépassé le milieu de la vie à cette époque-là.

Jim venait aussi quelque fois avec nous, et restait à fumer dans la vaste cuisine flamande, mais c'était maintenant un Jim tout différent de celui d'autrefois.

Il avait toujours eu un fond de dureté, mais on eût dit que son malheur l'avait entièrement pétrifié. Jamais je ne vis de sourire sur ses lèvres.

Il était bien rare qu'il parlât. Tout son esprit se concentrait sur l'idée de se venger de de Lissac, qui lui avait ravi Edie.

Il passait des heures assis, le menton appuyé sur ses deux mains, le regard fixe, le sourcil froncé, tout absorbé par une seule pensée.

Cela avait fait d'abord de lui, jusqu'à un certain point, la cible des plaisanteries de certains, mais quand ils le connurent mieux, ils s'aperçurent qu'il ne faisait pas bon rire de lui, et ils le laissèrent tranquille.

À cette époque, nous nous levions de fort bonne heure, et généralement la brigade entière était sous les armes dès la première lueur du jour.

Un matin, c'était le seize juin, nous venions de nous former, le général Adams était allé à cheval donner un ordre au colonel Reynell, à environ une portée de fusil de l'endroit où je me trouvais, quand tout à coup tous deux fixèrent avec persistance leur regard sur la route de Bruxelles.

Aucun de nous n'osa remuer la tête, mais tous les hommes du régiment tournèrent les yeux de ce côté, et là nous vîmes un officier, portant la cocarde d'aide de camp du général, arriver sur la route à grand fracas, de toute la vitesse qu'il pouvait donner à son grand cheval gris pommelé.

Il penchait la tête sur la crinière, et lui cinglait le cou avec le reste des rênes. On eût dit que sa vie dépendait de sa rapidité.

– Holà, Reynell, dit le général, voilà qui commence à avoir l'air sérieux. Qu'est-ce que vous dites de cela ?

Tous deux mirent leur cheval au trot pour s'avancer, et Adams ouvrit vivement la dépêche que lui tendit le messager.

L'enveloppe n'était pas encore à terre qu'il fit demi-tour, et agita la lettre au-dessus. De sa tête, comme il l'eût fait de son sabre.

– Rompez les rangs ! cria-t-il. Revue générale et mise en marche dans une demi-heure.

Alors pendant un instant, il y eut grand bruit, grande agitation, et les nouvelles volèrent de bouche en bouche.

Napoléon avait franchi la frontière la veille, poussé les Prussiens devant lui, et s'était déjà fort avancé dans l'intérieur du pays, à l'est par rapport à nous, avec cent cinquante mille hommes.

Nous courûmes de tous côtés rassembler nos effets, et déjeuner.

Moins d'une heure après, nous étions en marche, laissant derrière nous pour toujours Ath et le Dender.

Il n'y avait pas un moment à perdre, car les Prussiens n'avaient donné à Wellington aucunes nouvelles de ce qui se passait, et bien qu'il se fût élancé de Bruxelles aux premières rumeurs de l'événement, comme un bon chien de garde sort de son chenil, c'était difficile de supposer qu'il pourrait arriver assez à temps pour porter secours aux Prussiens.

C'était une belle et chaude matinée, et pendant que la brigade marchait sur la large chaussée belge, la poussière s'en élevait comme eut fait la fumée d'une batterie.

Je puis vous dire que nous bénîmes celui qui avait planté les peupliers sur les bords, car leur ombre valait mieux pour nous que de la boisson.

À travers champs, à gauche comme droite, il y avait d'autres routes, l'une tout près de la nôtre, l'autre à un mille ou plus.

Une colonne d'infanterie suivait la plus rapprochée.

C'était une belle rivalité qui nous animait, car des deux côtés on mettait toute son énergie à jouer des jambes.

Il flottait autour d’eux une si large guirlande de poussière, que nous distinguions seulement les canons de fusils et les bonnets de peau d'ours pointant çà et là, ou la tête et les épaules d'un officier monté, dominant le nuage, et le drapeau qui flottait au vent.

C’était une brigade de la Garde, mais nous ne savions pas laquelle, car il y en avait deux qui faisaient la campagne avec nous.

Dans le lointain, on voyait aussi sur la route un épais nuage de poussière, mais qui s'entrouvrant de temps à autre, laissait apercevoir un long chapelet de grains scintillants d'un éclat d'argent.

La brise apportait un tel bruit de musique grondante, sonore, éclatante, que jamais je n'entendis rien de pareil.

Si j'avais été laissé à moi-même, j'aurais été longtemps à savoir ce que c'était, mais nos caporaux et nos sergents étaient tous d'anciens soldats, et il y en avait un qui marchait à côté de moi, hallebarde en main, et qui était intarissable en conseils et renseignements.

– C'est la grosse cavalerie, dit-il. Vous voyez ce double reflet. Cela signifie qu'ils ont le casque aussi bien que la cuirasse. Ce sont les Royaux ou les Enniskillens, ou la Maison du Roi. Vous pouvez entendre leurs cymbales et leurs timbales. La grosse cavalerie française est trop forte pour nous. Ils sont dans la proportion de dix contre un, et de bons soldats aussi. Il faut viser à leur figure ou à leur cheval. Rappelez-vous cela, quand ils arriveront sur nous. Sans quoi, vous recevrez quatre pieds de lame à travers le foie pour vous apprendre à vivre. Écoutez, écoutez, écoutez ! Voici la vieille musique qui reprend !

Il parlait encore que se fit entendre le grondement sourd d'une canonnade quelque part au loin, à l'est de nous.

C'était grave et rauque.

On eût dit un rugissement de quelque bête féroce, toute barbouillée de sang, qui ne prospère qu'aux dépens des existences humaines.

Au même instant on cria derrière nous « Eh ! Eh ! Eh ! » et quelqu'un commanda d'une voix forte : « Laissez passer les canons ! »

Je tournai la tête et je vis les compagnies d'arrière-garde ouvrir soudain les rangs et se jeter de chaque côté de la route, pendant que six chevaux couleur crème, attelés par paires, galopant ventre à terre, arrivaient à grand fracas dans l'espace libre, traînant un beau canon de douze qui tournait et craquait derrière eux.

Puis, il en vint un second, un troisième, vingt quatre en tout, ils passèrent près de nous avec grand bruit, grand vacarme, les hommes en uniformes bleus, se tenant bien cramponnés aux

canons et aux caissons, les conducteurs jurant, faisant claquer leurs fouets, les crinières flottant au vent, les écouvillons et les seaux s'agitant avec un bruit de ferraille.

L'air était tout remué de cette agitation fébrile, du tintement sonore des chaînes.

Un grandement sourd monta des fosses.

Les artilleurs y répondirent par des cris, et nous vîmes rouler devant nous un nuage gris, et quantité de bonnets à poils firent par moments tache dans l'obscurité.

Puis les compagnies se refermèrent, pendant que le grondement qui s'entendait en avant de nous devenait plus fort et plus grave que jamais.

– Il y a là trois batteries, dit le sergent. Ce sont des *Bull* et des *Webber Smith*. Ces derniers sont neufs. Il y en a davantage en avant de nous, car je vois ici la trace laissée par un canon de neuf, et tous les autres sont de douze. Si vous tenez à être atteint, donnez la préférence à un canon de douze, car un de neuf vous écrabouille, tandis que celui de douze vous coupe en deux comme une carotte.

Et il continua, en me donnant des détails sur les horribles blessures qu'il avait vues, ce qui glaçait mon sang dans mes veines.

Vous auriez frotté toutes nos figures avec du blanc d'Espagne, que vous ne les auriez pas rendues plus blanches.

– Ah ! Ah ! Vous aurez l'air encore plus malades, quand vous aurez un paquet de mitraille dans les tripes ! dit-il.

À ce moment, voyant rire plusieurs vieux soldats, je commençai à comprendre que cet homme essayait de nous faire peur.

Je me mis aussi à rire, et les autres en firent autant, mais on ne riait pas de très bon cœur.

Le soleil était presque au-dessus de nos têtes quand on fit halte, dans une petite localité nommée Hal.

Il y a là une vieille pompe que je fis marcher pour remplir mon shako. Jamais une cruche d'ale d'Écosse ne me parut aussi bonne que cette eau-là.

Des canons passèrent encore devant nous, puis les Hussards de Vivian : il y en avait trois régiments, fort coquets sur leurs beaux chevaux bai-brun.

C'était un régal pour l'œil.

Les canons faisaient plus de bruit que jamais, et cela faisait vibrer mes nerfs, tout comme jadis, lorsque Edie à côté de moi, quelques années auparavant, j'avais assisté à la lutte du navire de commerce contre les corsaires.

Ce bruit était maintenant si fort qu'il me semblait que l'on devait se battre de l'autre côté du bois le plus proche, mais mon ami le sergent en savait plus long.

– C’est à douze ou quinze milles d'ici, dit-il. Vous pouvez en être certain, le général sait qu'on n'a pas besoin de nous, sans quoi nous ne serions pas à nous reposer à Hal.

Il disait vrai, comme on le vit bien, car une minute après, le colonel arriva pour nous donner l'ordre de former des faisceaux et de bivouaquer sur place.

Nous y passâmes toute la journée, pendant laquelle nous vîmes défiler de la cavalerie, de l'infanterie, de l'artillerie, Anglais, Hollandais, Hanovriens.

La musique endiablée dura jusqu'au soir, s'enflant parfois en un rugissement, retombant parfois en un grondement indistinct.

Vers huit heures du soir, elle cessa complètement.

Nous nous rongions d'impatience, comme vous pensez bien, d'apprendre ce qui se passait, mais nous savions que ce que ferait le Duc, serait bien fait, ce qui finit par nous inspirer un peu de patience.

Le lendemain, la brigade resta à Hal, tout le matin, mais vers midi, un ordonnance arriva de la part du Duc, et nous avançâmes jusqu'à un petit village appelé Braine le... je ne sais plus quoi.

Il n'était que temps, car un orage terrible fondit tout à coup sur nous, déversant des torrents d'eau qui changèrent tous les champs et tous les chemins en marais et bourbiers.

Dans ce village, les granges nous offrirent un abri, et nous y trouvâmes deux traînards, l'un faisait partie d'un régiment à jupon, l'autre était un homme de la légion allemande, et ils avaient à nous apprendre des nouvelles qui étaient aussi sombres que le temps.

Boney avait rossé les Prussiens la veille, et nos hommes avaient eu bien de la peine à tenir bon contre Ney : ils avaient pourtant fini par le battre.

Cela vous fait aujourd'hui l'effet d'une vieille histoire toute défraîchie, mais vous ne pouvez pas vous figurer notre empressement à nous entasser autour des deux hommes dans la grange.

On se battait, on se bousculait, rien que pour attraper un mot de ce qu'ils disaient, et ceux qui avaient entendu étaient à leur tour assaillis par la foule de ceux qui ne savaient rien.

On rit, on applaudit, on gémit tour à tour, en entendant raconter que la $44^{\text{ème}}$ avait reçu la cavalerie en ligne, que les Hollando-Belges avaient pris la fuite, que la Garde Noire avait laisse pénétrer les Lanciers dans son carré, et les y avait tués à loisir. Mais les Lanciers mirent les rieurs de leur côté en réduisant le $69^{\text{ème}}$ à sa plus simple expression et emportant un des drapeaux.

Et pour conclure, le Duc battait en retraite afin de conserver le contact avec les Prussiens.

Le bruit courait qu'il choisirait son terrain et livrerait une grande bataille à l'endroit même où nous avions fait halte.

Et nous vîmes bientôt que ce bruit était fondé, car le temps s'éclaircit vers le soir, et tout le monde monta sur la crête pour voir ce qui pouvait se voir.

C'était une belle campagne de terres à blé et de prairies.

Les récoltes commençaient à jaunir, et les seigles, qui étaient superbes, atteignaient l'épaule d'un homme.

Il était impossible de concevoir un tableau plus paisible.

De quelque côté qu'on portât les yeux, on ne voyait que collines aux courbes onduleuses toutes couvertes de blé, et par-dessus elles, les petits clochers de village dressant leurs pointes parmi les peupliers. Mais à travers tout ce joli tableau, apparaissait comme la marque d'un coup de fouet, une longue ligne d'hommes en marche, habillés les uns de rouge, les autres de vert, d'autres de bleu, de noir, se dirigeant en zigzag par la plaine, encombrant les routes ; l'une des extrémités si rapprochée, qu'elle pouvait entendre nos appels, quand les hommes mirent leurs fusils en faisceaux, sur la crête à notre gauche, tandis que l'autre extrémité se perdait dans les bois, aussi loin que nous pouvions voir. Puis, sur d'autres routes, nous apercevions les attelages de chevaux tirant à grand-peine, l'éclat sombre des canons, les hommes qui se courbaient, s'arc-boutaient pour pousser aux roues et les dégager de la vase épaisse, profonde.

Pendant que nous étions là, régiment par régiment, brigade par brigade, vinrent prendre position sur la crête, et avant le coucher du soleil, nous étions formée en une ligne de plus de soixante mille hommes, fermant à Napoléon la routa de Bruxelles.

Mais la pluie avait recommencé avec force. Nous autres, du 77ème, nous nous précipitâmes de nouveau dans notre grange. Nous étions bien mieux abrités que le plus grand nombre de nos camarades, qui durent rester étendus dans la boue, sous les rafales de l'orage, et attendre ainsi jusqu'à la première lueur du jour.

XII – L'OMBRE SUR LA TERRE

Il faisait encore une pluie fine le matin ; des nuages bruns se mouvaient sous un vent humide et glacial.

J'éprouvai une impression étrange en ouvrant les yeux, quand je songeai que je prendrais part, ce jour-là, à une bataille, bien qu'aucun de nous ne s'attendit à une bataille telle que celle qui se livra.

Toutefois, nous étions debout, et tout prêts dès la première clarté, et quand nous ouvrîmes les portes de notre grange, nous entendîmes la plus divine musique que j'aie jamais écoutée, et qui jouait quelque part, dans le lointain.

Nous nous étions formés en petits groupes pour y prêter l'oreille. Comme, c'était doux, innocent, mélancolique. Mais notre sergent éclata de rire en voyant combien nous étions charmés.

– Ce sont les musiques françaises, dit-il, et si vous montez jusque par ici, vous verrez ce que bon nombre d'entre vous pourront bien ne plus revoir.

Nous montâmes.

La belle musique arrivait encore à nos oreilles. Nous nous arrêtâmes sur une hauteur qui se trouvait à quelques pas de la grange.

Là-bas, au pied de la pente, à une demi-portée de fusil de nous, s'élevait une coquette maison de ferme couverte de tuiles, entourée d'une haie avec un bout de verger.

Tout autour étaient rangés en ligne des hommes en habits rouges et hauts bonnets de fourrure, qui travaillaient avec une

activité d'abeilles, à percer des trous dans les murailles et à barrer les portes.

– Ceux-là, ce sont les compagnies légères de la Garde, dit le sergent. Ils tiendront bon dans cette ferme, tant qu'un seul sera capable de remuer le doigt. Mais regardez par-dessus. Vous verrez les feux de bivouac des Français.

Nous regardâmes de l'autre côté de la vallée, vers la crête basse, et nous vîmes un millier de petites pointes jaunes de flamme, surmontées d'un panache de fumée noire qui montait lentement dans l'air alourdi.

Il y avait une autre ferme sur la pente opposée de la vallée, et pendant que nous regardions, apparut soudain sur un tertre voisin, un petit groupe de cavaliers qui nous examinèrent attentivement.

Il y avait, en arrière, une douzaine de hussards, et en avant, cinq hommes, dont trois coiffés de casques, un autre avec un long plumet rouge et droit à son chapeau. Le dernier avait une coiffure basse.

– Par Dieu ! s'écria le sergent. C'est lui, c'est Boney, celui qui monte le cheval gris. Oui, j'en parierais un mois de solde.

J'écarquillai les yeux pour le voir, cet homme qui avait étendu au-dessus de toute l'Europe cette grande ombre, qui avait plongé les Nations dans les ténèbres pendant vingt-cinq ans, cette ombre qui était même allée s'étendre jusqu'au-dessus de notre ferme lointaine, et nous avait violemment arrachés, moi, Edie et Jim, à l'existence que nos familles avaient menées avant nous.

Autant que je pus en juger à cette distante, c'était un homme trapu, aux épaules carrées.

Il tenait appliquée à ses yeux sa lorgnette, en écartant fortement les coudes de chaque côté.

J'étais encore occupé à le regarder, quand j'entendis à côté de moi un fort souffle de respiration.

C'était Jim, dont les yeux luisaient comme des charbons ardents.

Il avançait la figure jusque sur mon épaule.

– C'est lui, Jock, dit-il à voix basse.

– Oui, c'est Boney, répondis-je.

– Non, non, c'est lui ; c'est de Lapp, ou de Lissac, à moins que ce démon n'ait encore quelque autre nom. C'est lui.

Alors je le reconnus immédiatement.

C'était le cavalier dont le chapeau était orné d'un grand plumet rouge.

Même à cette distance, j’aurais juré que c'était lui, en voyant ses épaules tombantes, et sa façon de porter la tête.

Je fermai les mains sur le bras de Jim, car je voyais bien qu'il avait le sang en ébullition à la vue de cet homme, et qu'il était capable de n'importe quelle folie.

Mais à ce moment il sembla que Bonaparte se penchait et disait à de Lissac quelques mots.

Le groupe fit demi-tour et disparut pendant que résonnait un coup de canon, et que d'une batterie placée sur la crête partait un nuage de fumée blanche.

Au même instant, on sonna, dans notre village, au rassemblement.

Nous courûmes à nos armes et on se forma.

Il y eut une série de coups de feu tirés tout le long de la ligne, et nous crûmes que la bataille avait commencé, mais en réalité cela venait de ce que nos canonniers nettoyaient leurs pièces.

Il était en effet à craindre que les amorces n'aient été mouillées par l'humidité de la nuit.

De l'endroit où nous étions, nous avions sous les yeux un spectacle qui méritait qu'on passât la mer pour le voir.

Sur notre crête s'étendaient les carrés, alternativement rouges et bleus, qui allaient jusqu'à un village, situé à plus de deux miles de nous.

On se disait néanmoins tout bas, de rang en rang, qu'il y avait trop de bleu et pas assez de rouge, car les Belges avaient montré la veille qu'ils n'avaient pas le cœur assez ferme pour la besogne, et nous avions vingt mille de des hommes-là comme camarades.

En outre, nos troupes anglaises elles mêmes étaient composées de miliciens et de recrues, car l'élite de nos vieux régiments de la Péninsule étaient encore sur des transports, en train de passer l'Océan, au retour de quelque stupide querelle avec nos parents d'Amérique.

Nous avions toutefois, avec nous, les peaux d'ours de la Garde, formant deux fortes brigades, les bonnets des Highlanders, les bleus de la Légion allemande, les lignes rouges de la brigade Pack, de la brigade de Kempt, le petit pointillé vert des carabiniers, disposés à l'avant.

Nous savions que, quoiqu'il arrivât, c'étaient des gens à tenir bon partout où on les placerait, et qu'ils avaient à leur tête un homme capable de les placer dans les postes où ils pourraient tenir bon.

Du côté des Français, nous n'apercevions guère que le clignotement de leurs feux de bivouac, et quelques cavaliers dispersés sur les courbes de la crête. Mais comme nous étions là à attendre, tout à coup retentit la bruyante fanfare de leurs musiques.

Leur armée entière monta et déborda, par-dessus la faible hauteur qui les avait cachés ; les brigades succédant aux brigades, les divisions aux divisions, jusqu'à ce qu'enfin toute la pente, jusqu'en bas, eût pris la couleur bleue de leurs uniformes, et scintilla de l'éclat de leurs armes.

On eût dit qu'ils n'en finiraient pas, car il en venait, il en venait, sans interruption, pendant que nos hommes, appuyés sur leurs fusils, fumant leur pipe, regardaient là-bas ce vaste rassemblement, et écoutaient ce que savaient les vieux soldats qui avaient déjà combattu contre les Français.

Puis, lorsque l'infanterie se fut formée en masses longues et profondes, leurs canons arrivèrent en bondissant et tournant le long de la pente.

Rien de plus joli à voir que la prestesse avec laquelle ils les mirent en batterie, tout prêts à entrer en action.

Ensuite, à un trot imposant, se présenta la cavalerie, trente régiments au moins, avec la cuirasse, le plumet au casque, armés du sabre étincelant ou de la lance à pennon.

Ils se formèrent sur les flancs et en arrière en longues lignes mobiles et brillantes.

– Voilà nos gaillards, s'écria notre vieux sergent. Ce sont des goinfres à la bataille. Oh pour cela ! oui. Et vous voyez ces régiments au milieu, ceux qui ont de grands shakos, un peu en arrière de la ferme. C'est la Garde. Ils sont vingt mille, mes enfants, tous des hommes d'élite, des diables à tête grise, qui n'ont fait autre chose que de se battre depuis le temps où ils n'étaient pas plus haut que mes guêtres. Ils sont trois contre deux, ils ont deux canons contre un, et par Dieu ! vous autres recrues, ils vous feront désirer d'être revenus à Argyle street, avant d'en avoir fini avec vous.

Il n'était guère encourageant, notre sergent, mais il faut dire qu'il avait été à toutes les batailles depuis la Corogne, et qu'il avait sur la poitrine une médaille avec sept barrettes, de sorte qu'il avait le droit de parler comme il lui plaisait.

Quand les français se furent rangés entièrement, un peu hors de la portée des canons, nous vîmes un petit groupe de cavaliers tout chamarrés d'argent, d'écarlate et d'or, circuler rapidement entre les divisions, et sur leur passage éclatèrent, des deux côtés, des cris d'enthousiasme, et nous pûmes voir des bras s'allonger, des mains s'agiter vers eux.

Un instant après, le bruit cassa.

Les deux armées restèrent face à face dans un silence absolu, terrible.

C'est un spectacle qui revient souvent dans mes rêves.

Puis, tout à coup, il se produisit un mouvement désordonné parmi les hommes qui se trouvaient juste devant nous.

Une mince colonne se détacha de la grosse masse bleue, et s'avança d'un pas vif vers la ferme située en bas de notre position.

Elle n'avait pas fait cinquante pas qu'un coup de canon partit d'une batterie anglaise à notre gauche.

La batailla de Waterloo venait de commencer.

Il ne m'appartient pas de chercher à vous raconter l'histoire de cette bataille, et d'ailleurs je n'aurais pas demandé mieux que de me tenir en dehors d'un pareil événement, s'il n'était pas arrivé que notre destin, celui de trois modestes êtres qui étaient venus là de la frontière, avait été de nous y mêler au même point que s'il s'était agi de n'importe lequel de tous les rois ou empereurs.

À dire honnêtement la vérité, j'en ai appris sur cette bataille, plus par ce que j'ai lu que par ce que j'ai vu.

En effet, qu'est-ce que je pouvais voir, avec un camarade de chaque côté, et une grosse masse de fumée blanche au bout de mon fusil.

Ce fut par les lèvres et par les conversations d'autres personnes que j'appris comment la grosse cavalerie avait fait des charges, comment elle avait enfoncé les fameux cuirassiers, comment elle fut hachée en morceaux avant d'avoir pu revenir.

C'est aussi par là que j'appris tout ce qui concerne les attaques successives, la fuite des Belges, la fermeté qu'avaient montrée Pack et Kempt.

Mais je puis, d'après ce que je sais par moi même, parler de ce que nous vîmes nous mêmes par les intervalles de la fumée et les moment d'accalmie de la fusillade, et c’est précisément cela que je vous raconterai.

Nous étions à la gauche de la ligne, et en réserve, car le duc craignait que Boney ne cherchât à nous tourner de ce côté, pour nous prendre par derrière, de sorte que nos trois régiments, ainsi qu'une autre brigade anglaise et les Hanovriens, avaient été postés là pour être prêts à tout hasard.

Il y avait aussi deux brigades de cavalerie légère, mais l'attaque des Français se faisait entièrement de front, si bien que la journée était déjà assez avancée avant qu'on eût réellement besoin de nous.

La batterie anglaise, qui avait tiré le premier coup de canon, continuait à faire feu bien loin vers notre gauche.

Une batterie allemande travaillait ferme à notre droite.

Aussi étions-nous complètement enveloppés de fumée, mais nous n'étions pas cachés au point de rester invisibles pour une ligne d'artillerie française, postée en face de nous, car une vingtaine de boulets traversèrent l'air avec un sifflement aigu, et vinrent s'abattre juste au milieu de nous.

Comme j'entendis le bruit de l'un d'eux qui passa près de mon oreille, je baissai la tête comme un homme qui va plonger, mais

notre sergent me donna une bourrade dans les côtes avec le bout de sa hallebarde.

– Ne vous montrez pas si poli que ça, dit-il. Ce sera assez tôt pour le faire une fois pour toutes quand vous serez touché.

Il y eut un de ces boulets qui réduisit en une bouillie sanglante cinq hommes à la fois, et je vis ce boulet immobile par terre.

On eût dit un ballon rouge de football.

Un autre traversa le cheval de l'adjudant avec un bruit sourd comme celui d'une pierre lancée dans de la boue. Il lui brisa les reins et le laissa là gisant, comme une groseille éclatée.

Trois autres boulets tombèrent plus loin vers la droite. Les mouvements désordonnés et les cris nous apprirent qu'ils avaient porté.

– Ah ! James, vous avez perdu une bonne monture, dit le major Reed, qui se trouvait juste devant moi, en regardant l'adjudant dont les bottes et les culottes ruisselaient de sang.

– Je l'avais payé cinquante belles livres à Glasgow, dit l'autre. N'êtes-vous pas d'avis, major, que les hommes feraient mieux de se tenir couchés, maintenant que les canons ont précisé leur tir sur nous ?

– Pfut ! dit l'autre, ils sont jaunes, James. Cela leur fera du bien.

– Ils en apprendront assez, avant que la journée soit finie, répondit l'adjudant.

Mais à ce moment, le colonel Reynell vit que les carabiniers et le 52ème étaient couchés à droite et à gauche de nous, de sorte qu'il nous commanda de nous étendre aussi à terre. Nous fûmes rudement contents, lorsque nous pûmes entendre les projectiles passer, en hurlant comme des chiens affamés, par-dessus notre dos à quelques pieds de hauteur.

Même alors un bruit sourd, un éclaboussement presque à chaque minute, puis un cri de douleur, un trépignement de bottes sur le sol, nous apprenaient que nous subissions de grosses pertes.

Il tombait une pluie fine.

L'air humide maintenait la fumée près de terre : aussi nous ne pouvions voir que par intervalles ce qui se passait juste devant nous, bien que le grondement des canons nous montra que la bataille était engagée sur toute la ligne.

Quatre cents pièces tournaient alors ensemble, et faisaient assez de bruit pour nous briser le tympan.

En effet, il n'y eut pas un de nous à qui il ne resta un sifflement dans la tête pendant bien des jours qui suivirent.

Juste en face de nous, sur la pente de la hauteur, il y avait un canon français et nous distinguions parfaitement les servants de cette pièce.

C'était de petits hommes agiles, avec des culottes très collantes, de grands chapeaux, avec de grands plumets raides et droits, mais ils travaillaient comme des tondeurs de moutons, ne faisant que bourrer, passer l'écouvillon, et tirer.

Ils étaient quatorze quand je les vis pour la première fois.

La dernière, ils n'étaient plus que quatre, mais ils travaillaient plus activement que jamais.

La ferme qu'on appelle Hougoumont était en bas, en face de nous.

Pendant toute la matinée, nous pûmes voir qu'il s'y livrait une lutte terrible, car les murs, les fenêtres, les haies du verger n'étaient que flammes et fumée et il en sortait des cris et des hurlements tels que je n'avais jamais rien entendu de pareil jusqu'alors.

Elle était à moitié brûlée, tout éventrée par les boulets.

Dix mille hommes martelaient ses portes, mais quatre cents soldats de la garde s'y maintinrent pendant la matinée, deux cents pendant la soirée, et pas un Français n'en dépassa le seuil.

Mais comme ils se battaient, ces Français !

Ils ne faisaient pas plus de cas de leur vie que de la boue dans laquelle ils marchaient.

Un d'eux – je crois le voir encore – un homme au teint hâlé, assez repus, et qui marchait avec une canne, s'avança en boitant, tout seul, pendant une accalmie de la fusillade, vers la porte latérale de Hougoumont, où il se mit à frapper, en criant à ses hommes de les suivre.

Il resta là cinq minutes, allant et venant devant les canons de fusil qui l'épargnaient, jusqu'à ce qu'enfin un tirailleur de Brunswick, posté dans le verger, lui cassa la tête d'un coup de feu.

Et il y en eut bien d'autres comme lui, car pendant toute la journée, quand ils n'arrivaient pas en masses, ils venaient par deux, par trois, l'air aussi résolu que s'ils avaient toute l'armée sur leurs talons.

Nous restâmes ainsi tout le matin, à contempler la bataille qui se livrait là-bas à Hougoumont ; mais bientôt le Duc reconnut qu'il n'avait rien à craindre sur sa droite, et il se mit à nous employer d'une autre manière.

Les français avaient poussé leurs tirailleurs jusqu'au delà de la ferme.

Ils étaient couchés dans le blé encore vert en face de nous.

De là, ils visaient les canonniers, si bien que sur notre gauche trois pièces sur six étaient muettes, avec leurs servants épars sur le sol autour d'elles.

Mais le Duc avait l'œil à tout.

À ce moment, il arriva au galop.

C'était un homme maigre, brun, tout en nerfs, avec un regard très vif, un nez crochu, et une grande cocarde à son chapeau.

Il avait derrière lui une douzaine d'officiers, aussi fringants que s'ils participaient à une chasse au renard, mais de cette douzaine il n'en restait pas un seul le soir.

– Chaude affaire, Adams ! dit-il en passant.

– Très chaude, votre Grâce, dit notre général.

– Mais nous pouvons les arrêter, je crois. Tut ! Tut ! nous ne saurions permettre à des tirailleurs de réduire une batterie au silence. Allez me débusquer ces gens-là, Adams.

Alors j'éprouvai pour la première fois ce frisson diabolique qui vous court dans le corps, quand on vous donne votre rôle à remplir dans le combat.

Jusqu'à présent, nous n'avions pas fait autre chose que de rester couchés et d'être tués, ce qui est la chose la plus maussade du monde.

À présent notre tour était venu, et sur ma parole, nous étions prêts.

Nous nous levâmes, toute la brigade, en formant une ligne de quatre hommes d'épaisseur.

Alors *ils* se sauvèrent comme des vanneaux, en baissant la tête, arrondissant le dos, et traînant leurs fusils par terre.

La moitié d'entre eux échappèrent, mais nous nous emparâmes des autres, et tout d'abord de leur officier, car c'était un très gros homme, qui ne pouvait courir bien vite.

Je reçus comme un coup en voyant Rob Stewart, qui était à ma droite, planter sa baïonnette en plein dans le large dos de cet homme, que j'entendis jeter un hurlement de damné.

On ne fit aucun quartier dans ce champ ; on s'escrima contre eux de la pointe ou de la crosse.

Les hommes avaient maintenant le sang en feu, et cela n'avait rien d'étonnant, car pendant toute la matinée, ces guêpes n'avaient cessé de nous piquer, tout en restant presque invisibles pour nous.

Et alors, après avoir franchi l'autre bord du champ de blé, comme nous étions sortis de la zone de fumée, nous vîmes devant nous l'armée française tout entière, dont nous n'étions séparés que par deux prés et un petit sentier.

Nous jetâmes un grand cri en les voyant, et nous nous serions lancés à l'attaque, si l'on nous avait laissés faire, car les jeunes soldats ne se figurent pas que cela puisse mal tourner poux eux jusqu'au moment où ils sont complètement engagés.

Mais le Duc était venu au trot tout près de nous pendant que nous avancions.

Les officiers passaient à cheval devant nous en agitant leurs épées pour nous arrêter.

Des sonneries de clairons se firent entendre.

Il y eut des poussées, des manœuvres, les sergents jurant et nous bourrant de coups de hallebarde.

En moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire, la brigade était disposée en trois petits carrés bien dessinés, tout hérissés de baïonnettes, et disposés en échelon, comme on dit, ce qui permettait à chacun d’eux de tirer en travers de l'une des faces de l'autre.

Ce fut là notre salut, comme je pus le voir, tout jeune soldat que j'étais, et il n'était même que temps.

Il y avait sur notre flanc droit une colline basse et onduleuse.

De derrière cette colline montait un bruit auquel rien au monde ne ressemble autant que celui des vagues sur la côte de Berwick quand le vent vient de l'est.

La terre était tout ébranlée de ce grondement sourd : l'air en était plein.

– Ferme, soixante-onzième, au nom de Dieu, tenez ferme ! cria derrière nous la voix de notre colonel, mais nous n'avions devant nous que la pente douce et verte de la colline, toute piquetée de marguerites et de pissenlits.

Puis tout à coup par-dessus la cime nous vîmes surgir huit cents casques de cuivre, cela subitement.

Chacun de ces casques faisait flotter une longue crinière, et sous ses casques apparurent huit cents figures farouches, hâlées, qui s'avançaient, se penchaient jusque sur les oreilles d'un même nombre de chevaux.

Pendant un instant, on vit briller des cuirasses, brandir des sabres, des crinières s'agiter, des naseaux rouges s'ouvrir, se fermer avec fureur. Des sabots battirent l'air devant nous.

Alors la ligne des fusils s'abaissa. Nos balles se heurtèrent contre leurs cuirasses avec le crépitement de la grêle contre une fenêtre.

Je fis feu comme les autres et me hâtai de recharger, en regardant devant moi, à travers la fumée, où je vis un objet long et mince qui allait flottant lentement en avant et en arrière.

Un coup de clairon nous avertit de cesser le feu.

Une bouffée de vent emporta le voile qui s'étendait devant nous et alors nous pûmes voir ce qui s'était passé.

Je m'étais attendu à voir la moitié de ce régiment de cavalerie couché à terre, mais soit que leurs cuirasses les eussent protégés, soit que par suite de notre jeunesse et de l'agitation que nous avait causée leur approche, nous eussions tiré haut, notre feu ne leur avait pas causé grand dommage.

Environ trente chevaux gisaient par terre, trois ensemble à moins de dix yards de moi, celui du milieu était complètement sur le dos, les quatre pattes en l'air, et c'était l'une de ces pattes que j'avais vue s'agiter à travers la fumée.

Il y avait huit ou dix morts et autant de blessés, qui restaient assis sur l'herbe, la plupart tout étourdis, mais l'un d'eux criant à tue-tête :

– Vive l'Empereur !

Un autre, qui avait reçu une balle dans la cuisse, un grand diable à moustache noire, était assis le dos contre le cadavre de son cheval.

Ramassant sa carabine, il fit feu avec autant de sang-froid que s'il avait concouru pour le tir à la cible, et il atteignit en plein front Angus Myres qui n'était séparé de moi que par deux hommes.

Il allongeait la main pour prendre une autre carabine qui se trouvait tout près, mais avant qu'il eût le temps de la saisir, le gros Hodgson, qui formait le pivot de la compagnie de

Grenadiers, accourut et lui planta sa baïonnette dans la gorge. Grand dommage, car c’était un fort bel homme !

Tout d'abord je m'imaginai que les cuirassiers s'étaient enfuis à la faveur de la fumée, mais ils n’étaient pas gens à le faire aussi facilement.

Leurs chevaux avaient dévié sous notre feu.

Ils avaient continué leur course au delà de notre carré et reçu le feu des deux carrés placés plus loin.

Alors ils franchirent une haie, rencontrèrent un régiment de Hanovriens formé en ligne et les traitèrent comme ils nous auraient traités si nous n'avions pas été aussi prompts.

Ils le taillèrent en pièces en un instant.

C'était terrible de voir les gros Allemands courir en criant pendant que les cuirassiers, se dressant sur leurs éperons pour donner plus d'élan à leurs sabres longs et lourds, les abattaient d'estoc et de taille sans merci.

Je ne crois pas qu'il soit resté cent hommes en vie de ce régiment.

Les Français revinrent, passant devant nous, criant et brandissant leurs armes qui étaient rouges jusqu'à la garde.

Ils agissaient ainsi pour nous faire tirer, mais notre colonel était un vieux soldat.

À cette distance nous ne pouvions leur faire beaucoup de mal, et ils auraient fondu sur nous avant que nous eussions rechargé.

Trois cavaliers passèrent encore un peu derrière la crête à notre droite.

Nous savions fort bien, que si nous ouvrions notre carré, ils seraient sur nous en un clin d'œil.

D’autre part, il était bien dur d'attendre là ou nous étions, car ils avaient donné le mot à une batterie de douze canons, qui se forma à mi-côte, à quelque centaines de yards mais nous ne pouvions l'apercevoir.

Elle nous envoyait par-dessus la crête des boulets qui arrivaient juste au milieu de nous ; c'est ce qu'on appelle un tir plongeant, et un de leurs artilleurs courut au haut de la pente pour planter, dans la terre humide, un épieu qui devait leur servir de guide. Il le fit sous les fusils mêmes de toute la brigade.

Aucun de nous ne tira sur lui, car chacun comptait pour cela sur son voisin.

L'enseigne Samson, le plus jeune des sous-officiers du régiment sortit du carré en courant, et alla arracher l'épieu, mais aussi prompt qu'un brochet à la poursuite d'uns truite, un lancier apparut sur la crête, et lui porta un coup si violent par derrière, que non seulement la pointe, mais encore le pennon de sa lance sortirent par devant, entre le second et le troisième bouton de la tunique du petit.

– Hélène ! Hélène ! cria-t-il avant de tomber mort la face en avant, pendant que le lancier, criblé de balles, s'abattait près de lui, sans lâcher son arme, de sorte qu'ils gisaient ensemble, joints par ce terrible trait d'union.

Mais quand la batterie eut ouvert son feu, nous n'eûmes guère le temps de songer à autre chose.

Un carré est un excellent moyen de recevoir la cavalerie, mais il n'en est point de pire quand il s'agit de recevoir des boulets comme nous nous en aperçûmes, quand ils commencèrent à tailler des coupures rouges à travers nos rangs, au point que nos oreilles étaient lasses d'entendre le bruit sourd d'éclaboussement, que faisait la masse de fer en heurtant de la chair et du sang.

Au bout de dix minutes de cette manœuvre, notre carré se déplaça d'une centaine de pas vers la droite, mais nous laissions derrière nous un autre carré, car cent vingt hommes et sept officiers marquaient la place que nous avions occupée.

Mais les canons nous retrouvèrent.

On essaya de la formation en ligne, mais aussitôt la cavalerie – c'étaient cette fois des lanciers – fondit sur nous par-dessus la hauteur.

Je dois vous dire que nous fûmes contents d'entendre le bruit des sabots de chevaux, car nous savions que l'artillerie suspendait son feu un instant, et nous laisserait une chance de rendre coup pour coup.

Et c'est ce que nous fîmes fort bien, car avec notre sang-froid, nous avions pris de la malice et de la cruauté.

Pour mon compte, il me semblait que je me souciais aussi peu des cavaliers que s'il se fut agi d'autant de moutons de Corriemuir.

Il arrive un moment où l'on cesse de songer à sa peau, et il vous semble que vous cherchez seulement quelqu'un à qui faire payer tout ce que vous avez souffert.

Cette fois nous prîmes notre revanche sur les lanciers, car ils n'avaient pas de cuirasses pour les protéger, et d'une seule salve, nous en jetâmes à bas soixante-dix.

Peut-être que si nous avions vu soixante dix mères pleurant sur les corps de leurs garçons, nous n'aurions pas été aussi contents, mais les hommes, quand ils livrent bataille, ne sont plus que des bêtes ; et ils ont juste autant de raison que deux taurillons quand ils ont réussi à se prendre par la gorge.

À ce moment, le colonel eut une idée excellente.

Après avoir calculé qu'après cette charge, la cavalerie serait éloignée pendant cinq minutes, il nous reforma en ligne et nous fit reculer jusqu'à un creux plus profond, où nous devions être à l'abri de l'artillerie, avant qu'elle pût recommencer son tir.

Cela nous donna le temps de respirer, et nous en avions grand besoin, car le régiment fondait comme un glaçon au soleil. Mais si mauvais que cela fût pour nous, ce fut bien pire pour d'autres.

Tous les Hollando-Belges s'étaient sauvés à toutes jambes à ce moment-là, au nombre de quinze mille, et il en résultait de grands vides dans notre ligne, à travers lesquels la cavalerie française allait et venait comme elle voulait.

Puis, les canons français avaient été bien supérieurs aux nôtres par le tir et le nombre ; notre grosse cavalerie avait été hachée même, si bien que les affaires ne prenaient pas une tournure fort gaie pour nous.

D’autre part, Hougoumont, qui n'était plus qu'une ruine trempée de sang, était resté entre nos mains. Tous les régiments anglais tenaient bon.

Pourtant, à dire la vérité vraie, comme on doit le faire quand on est un homme, il y avait parmi les habits bleus qui partirent vers l'arrière, une pincée d'habits rouges. Mais c'étaient de tous jeunes gens, ceux-là, des traînards, des cœurs lâches comme il s'en trouve partout.

Je le répète, pas un régiment ne fléchit.

Ce que nous pouvions distinguer de la bataille était fort peu de chose, mais il eût fallu être aveugle pour ne point voir que, derrière nous, la campagne était couverte de fuyards.

Cependant alors, bien que nous autres, de l'aile droite, nous n'en sussions rien, les Prussiens avaient commencé leur mouvement.

Napoléon avait détaché vingt mille hommes pour les arrêter, et c'était une compensation pour ceux d'entre nous qui s'étaient sauvés.

Les forces en présence étaient à peu près les mêmes qu'au début.

Tout cela, pourtant, était fort obscur pour nous.

À un certain moment, la cavalerie française avait débordé en tel nombre entre nous et le reste de l'armée, que nous crûmes quelque temps être la seule brigade restée debout.

Alors, serrant les dents, nous prîmes la résolution de vendre notre vie le plus cher possible.

Il était entre quatre et cinq heures de l'après-midi, et nous n'avions rien à manger, pour la plupart, depuis la veille au soir.

Par-dessus le marché, nous étions trempés par la pluie. Elle nous avait arrosés pendant tout le jour, mais pendant les dernières heures, nous n'avions pas eu un moment pour songer au temps ou à notre faim.

Alors nous nous mîmes à regarder autour de nous et à raccourcir nos ceinturons, à nous demander qui avait été atteint, qui avait été épargné.

Je fus content de revoir Jim, la figure toute noire de poudre, debout à ma droite et appuyé sur son fusil.

Il vit que je le regardais et me demanda, en criant, si j'étais blessé.

– Tout va bien, Jim, répondis-je.

– Je crains bien d'être venu ici chasser un gibier imaginaire, dit-il, d'un air sombre. Mais ce n'est pas encore fini, par Dieu ! j'aurai sa peau, ou il aura la mienne.

Il avait si longtemps couvé son tourment, le pauvre Jim, que je crois vraiment que cela lui avait tourné la tête.

En effet, il avait dans les yeux, en parlant, une expression qui n'avait presque rien d'humain.

Il avait toujours été de ceux qui prennent à cœur, même de petites choses, et depuis qu'Edie l'avait abandonné, je crois qu'il n'avait jamais été maître de lui-même.

Ce fut à ce moment de la bataille que nous assistâmes à deux combats singuliers, chose assez commune, à ce qu'on me dit, dans les batailles d'autrefois, avant que les hommes fussent exercés a se battre par masses.

Comme nous étions couchés dans le fossé, deux cavaliers arrivèrent à fond de train, sur la crête, en face de nous.

Le premier était un dragon anglais. Il avait la figure presque dans la crinière de son cheval.

Derrière lui, arrivait à grand bruit, sur une grosse jument noire, un cuirassier français, vieux gaillard à la tête grise.

Les nôtres se mirent à les huer au passage, car il leur paraissait honteux qu'un Anglais courût ainsi, mais au moment où ils passèrent devant nous, on vit de quoi il s'agissait.

Le dragon avait laissé choir son arme, il était désarmé, et l'autre le serrait d'aussi près pour l’empêcher d'en trouver une autre.

À la fin, piqué sans doute par nos huées, l’Anglais prit son parti d'affronter le combat.

Ses yeux tombèrent sur une lance qui se trouvait près du cadavre d'un Français.

Il fit obliquer un peu son cheval, pour laisser passer l'autre, et alors, sautant à bas avec adresse, il s'en saisit.

Mais l'autre était un vieux routier, et il fondit sur lui comme un boulet.

Le dragon para le coup avec sa lance, mais l'autre la détourna et lui planta son sabre à travers l'omoplate.

Cela se passa en un instant.

Puis le Français mit son cheval au trot, en nous jetant un ricanement par-dessus son épaule, comme un chien hargneux.

La première partie était gagnée pour eux, mais nous eûmes bientôt à marquer un point.

L'ennemi avait poussé en avant une ligne de tirailleurs, qui dirigeaient leur feu sur nos batteries de droite, plutôt que sur nous, mais nous envoyâmes deux compagnies du 95ème, pour les tenir en échec.

Cela produisait un effet singulier, ces bruits secs et aigres, car des deux côtés on se servait de la carabine.

Parmi les tirailleurs français se tenait debout un officier, un homme de haute taille, maigre, avec un manteau sur ses épaules.

Quand les nôtres arrivèrent, il s'avança jusqu'à mi-chemin entre les deux troupes et s'arrêta bien droit, dans l'attitude d'un escrimeur, la tête rejetée en arrière.

Je le vois encore aujourd'hui, les paupières abaissées, une sorte de sourire narquois sur la physionomie.

À cette vue, le sous-officier des carabiniers, un grand beau jeune homme, courut en avant, fonçant sur lui avec ce singulier sabre courbé que portent les carabiniers.

Ils se heurtèrent comme deux béliers, car ils couraient à la rencontre l'un de l'autre.

Ils tombèrent par l'effet de ce choc, mais le Français était dessous.

Notre homme brisa son arme près de la poignée, et reçut l’arme de l'autre à travers le bras gauche, mais il fut le plus fort, et trouva le moyen d'ôter la vie à son ennemi avec le tronçon ébréché de son arme.

Je croyais bien que les tirailleurs français allaient l’abattre, mais pas une détente ne partit, et il revint à sa compagnie avec une lame de sabre dans un bras, et une moitié de sabre à la main.

XIII – LA FIN DE LA TEMPÊTE

Parmi tant de choses qui paraissant étranges dans une bataille, maintenant que j'y songe, il n'en est pas de plus singulière que la façon dont elle agit sur mes camarades.

Pour quelques-uns, on eût dit qu'ils se livraient à leur repas journalier, sans qu'ils eussent fait de question, remarqué de changement.

D'autres marmottèrent des prières depuis le premier coup de canon jusqu'à la fin ; d'autres sacraient, lâchaient des jurons à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

Il y en avait un, l'homme à ma gauche, Mike Threadingham, qui ne cessa de me parler de sa tante Sarah, une vieille fille, qui avait légué une maison pour les enfants des marins noyés, tout l'argent qu'elle lui avait promis.

Il me dit cette histoire et la recommença.

Puis, la bataille finie, il jura ses grands dieux qu'il n'avait pas ouvert la bouche de tout le jour.

Quant à moi, je ne saurais dire si je parlai ou non, mais je sais que j'avais l'intelligence et la mémoire plus claires que je ne les ai jamais eues, que je pensai tout le temps aux vieux parents laissés à la maison, à la cousine Edie, à ses yeux fripons et mobiles, à de Lissac et ses moustaches de chat, à toutes les aventures de West Inch, qui avaient fini par nous conduire dans les plaines de Belgique, servir de cible à deux cent cinquante canons.

Pendant tout ce temps, le grondement de ces canons avait été terrible à entendre, mais ils se turent soudain.

Ce n'était cependant que le calme momentané au cours d'une tempête.

Alors, on devine que presque immédiatement, il va être suivi d'un pire déchaînement de l’orage.

Il y avait encore un bruit très fort vers l'aile la plus éloignée, où les Prussiens se frayaient passage en avant, mais c'était à deux milles de là.

Les autres batteries, tant françaises qu'anglaises, se turent.

La fumée s'éclaircit de façon que les deux armées purent[2] se voir un peu.

Notre crête offrait un spectacle terrible. On eût dit qu'il restait à peine quelques parcelles de rouge et des lignes vertes à l'endroit où avait été la légion allemande, tandis que les masses françaises semblaient aussi denses qu'avant.

Nous savions pourtant qu'ils avaient dû perdre plusieurs milliers d’hommes dans ces attaques.

Nous entendîmes de grands cris de joie partir de leur coté ; puis, tout à coup, leurs batteries rouvrirent le feu avec un vacarme tel que celui qui venait de finir n'était rien en comparaison.

Il devait être deux fois aussi fort, car chaque batterie était deux fois plus rapprochée.

---

[2] Il aurait été préférable d’écrire « puissent » ou « pussent ». (Note de l’éditeur)

Elles avaient été déplacées de façon à tirer presque à bout portant, d'énormes masses de cavalerie, disposées dans leurs intervalles, pour les défendre contre toute attaque.

Quand ce tapage infernal arriva à nos oreilles, il n'y eût pas un homme, jusqu'au petit tambour, qui ne comprît ce que cela signifiait.

C'était le dernier et suprême effort que faisait Napoléon pour nous écraser.

Il ne restait plus que deux heures de jour, et si nous pouvions tenir ce temps-là, tout irait bien.

Épuisés par la faim, la fatigue, accablés, nous faisions des prières pour obtenir la force de charger nos armes, de sabrer, de tirer, tant qu'un de nous resterait debout.

Maintenant, la canonnade ne pouvait plus nous faire grand mal, car nous étions couchés à plat ventre, et nous pouvions en un instant nous dresser en une masse hérissée de baïonnettes, si la cavalerie fondait de nouveau sur nous.

Mais, derrière le tonnerre des canons, s'entendait un bruit plus clair, plus aigre, un bruit de froissement, de frottement, le plus farouche, le plus saccadé, le plus entraînant des bruits.

– C'est *le pas de charge*, cria un officier. Cette fois ils veulent en finir.

Et, comme il parlait encore, nous vîmes une chose étrange.

Un Français, portant l'uniforme d'officier de hussards, s'avança au galop vers nous sur un petit cheval bai.

Il criait à tue-tête : « Vive le Roi ! Vive le Roi ! » Autant dire que c'était un déserteur, puisque nous étions du côté du Roi, et qu'eux soutenaient l'Empereur.

En passant près de nous, il nous cria en anglais :

– La Garde arrive ! la Garde arrive !

Puis il disparut vers l'arrière, comme une feuille emportée par l'orage.

Au même moment, un aide de camp accourut, avec la figure la plus rouge que j'aie jamais vu sur le corps d'un homme.

– Il faut que vous les arrêtiez, ou bien nous sommes battus, cria-t-il au général Adams si fort, que toute notre compagnie put l'entendre.

– Comment cela marche-t-il ? demanda le général.

– Deux petits escadrons, c'est tout ce qui reste de six régiments de grosse cavalerie, dit-il.

Et il se mit à rire, de l'air d'un homme dont les nerfs ont été trop tendus.

– Peut-être voudrez-vous vous joindre à notre marche en avant ! Je vous en prie, regardez-vous comme un des nôtres, dit le général en s'inclinant, et souriant, comme s'il lui offrait une tasse de thé.

– Ce sera avec le plus grand plaisir ; dit l’autre en ôtant son chapeau.

Un moment après, nos trois régiments se resserrèrent. La brigade avança sur quatre lignes, franchit le creux où nous étions restés couchés en formant les carrés, et alla au-delà du point d'où nous avions vu l'armée française.

Il n'était pas possible de voir beaucoup de choses à ce moment.

On ne distinguait guère que la flamme rouge, jaillissant de la gueule des canons, à travers le nuage de fumée, et les silhouettes noires se baissant, tirant, écouvillonnant, chargeant, actives comme des diables, et toutes à leur œuvre diabolique.

Mais à travers ce tapage et ce bourdonnement montait, de plus en plus fort, le bruit de milliers de pieds en marche, mêlé à de grandes clameurs.

Puis on entrevit, à travers le brouillard, une vague mais large ligne noire, qui prît une teinte plus foncée, un dessin plus net, si bien qu'enfin, nous vîmes que c'était une colonne, sur cent hommes de front, qui se dirigeaient rapidement sur nous ; coiffés de hauts bonnets à poil, avec un éclat de plaques de cuivre au-dessus du front.

Et derrière ces cent hommes, il y en avait cent autres, et ainsi de suite, cela se déroulait, se tordait, sortait de la fumée des canons.

On eût dit un serpent monstrueux, et cette immense colonne paraissait interminable.

En avant venaient, çà et là, des tirailleurs, derrière ceux-ci, les tambours, tout cela s'avançait d'un pas élastique, les officiers

formant des groupes serrés sur les flancs, l'épée à la main et criant des encouragements.

Il y avait aussi, en tête, une douzaine de cavaliers, qui criaient tous ensemble, l'un d'eux portait son shako au bout de son épée, qu'il tenait droite.

Je le dis encore, jamais mortels ne combattirent aussi vaillamment que le firent les Français ce jour-là.

C'était merveilleux de les voir, car à mesure qu'ils s'avançaient, ils se trouvèrent en avant de leurs propres canons, de sorte qu'ils n'eurent plus à compter sur cette aide, quoiqu'ils allassent tout droit à deux batteries que nous avions eues à nos côtés pendant tout le jour.

Chaque canon avait réglé son tir à un pied près, et nous vîmes de longues lignes rouges se dessiner dans la noire colonne, à mesure qu'elle progressait.

Les Français étaient si près de nous et si serrés les uns contre les autres, que chaque coup en emportait des dizaines ; mais ils se serraient davantage, et marchaient avec un élan, un entrain qui étaient des plus beaux à voir.

Leur tête était tournée tout droit vers nous, tandis que le 93ème débordait d'un côté, et le 52ème de l'autre côté.

Je croirai toujours que si nous étions restés à l'attendre, la Garde nous aurait enfoncés, car comment arrêter une telle colonne avec une ligne de quatre hommes d'épaisseur ?

Mais à ce moment-là, Colburne, le colonel du 52ème, reploya son flanc gauche de manière à le placer parallèlement à la colonne, ce qui contraignit les Français à s'arrêter.

Leur ligne de front était à une quarantaine de pas de nous, et nous pûmes les voir à notre aise.

Il m'a toujours paru plaisant de me rappeler que je m'étais toujours figuré les Français comme des hommes de petite taille.

Or, il n'y en avait pas un seul, dans cette première compagnie, qui ne fût capable de me ramasser comme si j'étais un gamin, et leurs hauts bonnets à poil les faisait paraître plus grands encore.

C'étaient des gaillards endurcis, tannés, nerveux, aux yeux farouches et bridés, aux moustaches hérissées, ces vieux soldats qui n'avaient jamais passé une semaine sans se battre, et pendant bien des années.

Et alors, comme je me tenais prêt, le doigt sur la détente, attendant le commandement de feu, mon regard tomba en plein sur l'officier monté qui portait son chapeau au bout de son épée.

Je le reconnus : c'était Bonaventure de Lissac.

Je le vis. Jim le vit aussi.

J'entendis un grand cri, et je vis Jim courir comme un fou sur la colonne française.

Aussi prompte que la pensée, la brigade entière suivit cette impulsion, les officiers comme les soldats, et se jeta sur le front de la Garde, pendant que nos camarades l'assaillaient par les flancs.

Nous avions attendu l'ordre, mais tout le monde crut qu'il avait été donné : cependant, vous pouvez me croire sur parole, ce

fut en réalité Jim Horscroft qui mena cette charge, faite par la brigade sur la vieille Garde.

Dieu sait ce qui se passa pendant ces cinq premières minutes de rage.

Je me rappelle que je mis mon fusil sur un uniforme bleu, que j'appuyai sur la détente, et que l'homme ne tomba pas, parce qu'il était porté par la foule, mais je vis, sur l'étoffe, une tache horrible, et un léger tourbillon de fumée, comme si elle avait pris feu. Puis, je me trouvai rejeté contre deux gros Français, et si serré entre eux, qu'il nous était impossible de mouvoir une arme.

L'un d'eux, un gaillard à grand nez, me saisit à la gorge, et je me sentis comme un poulet dans sa poigne.

– *Rendez-vous, coquin*, dit-il.

Mais, tout à coup, il se ploya en deux en jetant un cri, car quelqu'un venait de lui plonger une baïonnette dans le ventre.

On tira très peu de coups de feu après le premier abordage. On n'entendait plus que le choc des crosses contre les canons, les cris brefs des hommes atteints, et les commandements des officiers.

Alors, tout à coup, les Français commencèrent à céder le terrain, lentement, de mauvaise grâce, pas à pas, mais enfin ils reculaient.

Ah ! il valait bien tout ce que nous avions souffert jusque là, le frisson qui nous parcourut le corps quand nous comprîmes qu'ils allaient plier.

J'avais devant moi un Français, un homme aux traits tranchants, aux yeux noirs, qui chargeait, qui tirait, comme s'il avait été à l'exercice.

Il visait avec soin, et regardait d'abord autour de lui pour choisir et abattre un officier.

Je me rappelle qu'il me vint à l'esprit que ce serait faire un bel exploit que de tuer un homme qui montrait un tel sang-froid.

Je me précipitai vers lui et lui passai ma baïonnette au travers du corps.

En recevant ce coup, il fit demi-tour et me lâcha un coup de fusil en pleine figure.

La balle me fit, à travers la joue, une marque qui me restera jusqu'à mon dernier jour.

Quand il tomba, je trébuchai par-dessus son corps. Deux autres hommes tombèrent à leur tour sur moi, et je faillis être étouffé sous cet entassement.

Lorsqu'enfin je me fus dégagé, après m'être frotté les yeux, qui étaient pleins de poudre, je vis que la colonne était définitivement rompue, qu'elle se disloquait en groupes, les uns fuyant à toutes jambes, les autres continuant à combattre, dos à dos, dans un vain effort pour arrêter la brigade, qui balayait tout devant elle.

Il me semblait qu'un fer rouge était appliqué sur ma figure, mais j'avais l'usage de mes membres.

Aussi, j'enjambai d'un bond un amas de cadavres ou d'hommes mutilés, je courus après mon régiment, et allai prendre ma place au flanc droit.

Le vieux major Elliott était là, boitant un peu, car son cheval avait été tué, mais lui, il ne s'en trouvait pas plus mal.

Il me vit venir et me fit un signe de tête, mais on avait trop de besogne pour avoir le temps de causer.

La brigade avançait toujours, mais le général passa à cheval devant moi, baissant la tête, et regardant les positions anglaises :

– Il n'y a pas de terrain gagné, dit-il, mais je ne recule pas.

– Le duc de Wellington a remporté une grande victoire, proclama l'aide de camp d'une voix solennelle.

Et alors, cédant soudain à ses sentiments, il ajouta :

– Si ce maudit animal voulait seulement se lancer en avant.

Ce qui fit rire tous les hommes de la compagnie de flanc.

Mais à ce moment-là, le premier venu pouvait se rendre compte que l'armée française se disloquait.

Les colonnes et les escadrons, qui avaient tenu bon si carrément pendant tout le jour, offraient maintenant des vides sur les bords.

Au lieu d'avoir, en avant, une forte ligne de tirailleurs, elles avaient, à l'arrière, un éparpillement de traînards.

La Garde s'éclaircissait, devant nous, à mesure que nous poussions en avant, et nous nous trouvâmes face à face avec douze canons, mais, au bout d'un moment, ils furent à nous, et je vis notre plus jeune sous-officier, après celui qui avait été tué par le lancier, griffonner à la craie sur l'un d'eux, en gros chiffres, le numéro 72, en vrai écolier qu'il était.

Ce fut alors que nous entendîmes, derrière nous, un hourra d'encouragement, et que nous vîmes l'armée anglaise tout entière déborder par-dessus la crête des hauteurs et se répandre dans la vallée pour fondre sur ce qui restait de l'ennemi.

Les canons arrivèrent aussi en bondissant, à grand bruit, et notre cavalerie légère, le peu qui en restait, rivalisa sur la droite avec notre brigade.

Après cela, il n'y avait plus de bataille.

L'on marcha en avant sans rencontrer de résistance, et notre armée finit de se former en ligne sur le terrain même que les Français occupaient le matin.

Leurs canons étaient à nous ; leur infanterie réduite à une cohue qui s'éparpillait par tout le pays ; leur brave cavalerie se montra seule capable de conserver un peu d'ordre, et de quitter le champ de bataille sans se rompre.

Enfin, au moment même où la nuit venait, nos hommes, épuisés et affamés, purent remettre la besogne aux Prussiens, et former les faisceaux sur le terrain qu'ils avaient conquis.

Voilà tout ce que je vis et tout ce que je puis dire sur la bataille de Waterloo.

J'ajouterai seulement que j'avalai, le soir, une galette d'avoine de deux livres, pour mon souper, et une bonne cruche de vin rouge.

Il me fallut donc percer un autre trou à mon ceinturon, qui me serra alors comme un cercle autour d'un baril.

Après cela, je me couchai dans la paille, où se vautrait le reste de la compagnie.

Moins d'une minute après, je m'endormais d'un sommeil de plomb.

XIV – LE RÈGLEMENT DE COMPTE DE LA MORT

Le jour pointait, et les premières lueurs grises venaient de se montrer furtivement à travers les longues et minces fentes des murs de notre grange, lorsqu'on me secoua forcement par l'épaule.

Je me levai d'un bond.

Dans mon cerveau, hébété par le sommeil, je m'étais figuré que les cuirassiers arrivaient sur nous, et j'empoignai une hallebarde posée contre le mur, mais en voyant les longues files de dormeurs, je me rappelai où j'étais.

Mais je puis vous dire que je fus bien étonné en m'apercevant que c'était le major Elliott lui-même, qui m'avait réveillé.

Il avait l'air très grave et, derrière lui, venaient deux sergents, tenant de longues bandes de papier et un crayon.

– Réveillez-vous, mon garçon, dit le major, retrouvant sa bonhomie comme si nous étions de nouveau à Corriemuir.

– Oui, major, balbutiai-je.

– Je vous prie de venir avec moi. Je sens que je vous dois quelque chose à tous deux, car c'est moi qui vous ai fait quitter vos foyers. Jim Horscroft est manquant.

Je sursautai à ces mots, car avec cette attaque furieuse, et la faim, et la fatigue, j'avais complètement oublié mon ami depuis qu'il s'était élancé contre la Garde française, en entraînant tout le régiment.

– Je suis en train de faire le relevé de nos pertes, dit le major, et si vous vouliez bien venir avec moi, vous me feriez grand plaisir.

Nous voilà donc en route, le major, les deux sergents et moi.

Oh ! certes, c'était un terrible spectacle, si terrible, que malgré le nombre d'années qui se sont écoulées, je préfère en parler le moins possible.

C'était bien horrible à voir dans la chaleur du combat, mais maintenant, dans l'air froid du matin, alors qu'on n'a pas le tambour ni le clairon pour vous exciter, tout ce qu'il y a de glorieux a disparu, il ne reste plus qu'une vaste boutique de boucher, où de pauvres diables ont été éventrés, écrasés, mis en bouillie, où l'on dirait que l'homme a voulu tourner en dérision l'œuvre de Dieu.

L'on pouvait lire sur le sol chaque phase du combat de la veille : les fantassins morts, formant encore des carrés, la ligne confuse de cavaliers qui les avaient chargés, et en haut, sur la pente, les artilleurs gisant autour de leur pièce brisée.

La colonne de la Garde avait laissé une bande de morts à travers la campagne.

On eût dit la trace laissée par une limace. En tête, se dressait un amas de morts en uniforme bleu, entassés sur les habits rouges, à l'endroit où avait eu lieu cette étreinte furieuse, lorsqu'ils avaient fait le premier pas en arrière.

Et ce que je vis tout d'abord, en arrivant à cet endroit, ce fut Jim, lui-même.

Il gisait, de tout son long, étendu sur le dos, la figure tournée vers le ciel.

On eut dit que toute passion, toute souffrance s'étaient évaporées.

Il ressemblait tout à fait à ce Jim d'autrefois, que j'avais vu cent fois dans sa couchette, quand nous étions camarades d'école.

J'avais jeté un cri de douleur en le voyant, mais quand j'en vins à considérer son visage, et que je lui trouvai l'air bien plus heureux, dans la mort, que je n'avais jamais espéré de le voir pendant sa vie, je cessai de me désoler sur lui.

Deux baïonnettes françaises lui avaient traversé la poitrine.

Il était mort sur le champ, sans souffrir, à en croire le sourire qu'il avait sur les lèvres.

Le major et moi, nous lui soulevions la tête, espérant qu'il restait peut-être un souffle de vie, quand j'entendis près de moi une voix bien connue.

C'était de Lissac, dressé sur son coude, au milieu d'un tas de cadavres de soldats de la Garde.

Il avait un grand manteau bleu autour du corps. Son chapeau à grand plumet rouge, gisait à terre, près de lui.

Il était bien pâle. Il avait de grands cercles bistrés sous les yeux, mais, à cela près, il était resté tel qu'il était jadis, avec son grand nez tranchant d'oiseau de proie affamé, sa moustache raide, sa chevelure coupée ras et clairsemée jusqu'à la calvitie, au haut de la tête.

Il avait toujours eu les paupières tombantes, mais maintenant il était presque impossible de retrouver, par-dessous, le scintillement de l'œil.

– holà, Jock ! s'écria-t-il, je ne m'attendais guère à vous voir ici, et pourtant j'aurais pu m'en douter, quand j'ai vu l'ami Jim.

– C'est vous qui nous avez apporté tous ces ennuis, dis-je.

– Ta ! Ta ! Ta ! s'écria-t-il, avec son impatience de jadis. Tout est arrangé pour nous à l'avance. Quand j'étais en Espagne, j'ai appris à croire au Destin. C'est le Destin qui vous a envoyé ici, ce matin.

– C'est sur vous que retombera le sang de cet homme, dis-je, en posant la main sur l'épaule du pauvre Jim.

– Et mon sang sur lui ! dit-il. Ainsi, nous sommes quittes.

Il ouvrit alors son manteau et j'aperçus, avec horreur, un gros caillot noir de sang, qui sortait de son flanc.

– C'est ma treizième blessure, et ma dernière, dit-il, avec un sourire. On dit que le nombre treize porte malheur. Pourriez-vous me donner à boire, si vous disposez de quelques gouttes ?

Le major avait du brandy étendu d'eau.

De Lissac en but avidement.

Ses yeux se ranimèrent, et une petite tache rouge reparut à ses joues livides.

– C'est Jim qui a fait cela, dit-il. J'ai entendu quelqu'un m'appeler par mon nom, et aussitôt son fusil s'est posé sur ma tunique. Deux de mes hommes l'ont écharpé au moment même où il a fait feu. Bon, bon ! Edie valait bien cela. Vous serez à Paris dans moins d'un mois, Jock, et vous la verrez. Vous la trouverez au numéro 11 de la rue de Miromesnil, qui est près de la Madeleine. Annoncez-lui la nouvelle avec ménagement, Jock, car vous ne pouvez pas vous figurer à quel point elle m'aimait. Dites-lui que tout ce que je possède se trouve dans les deux malles noires et qu'Antoine en a les clefs. Vous n'oublierez pas ?

– Je me souviendrai.

– Et Madame votre mère ? J'espère que vous l'avez laissée en bonne santé ? Ah ! Et Monsieur votre père aussi. Présentez-lui mes plus grands respects.

À ce moment même, où il allait mourir, il fit la révérence d'autrefois et son geste de la main, en adressant ses salutations à ma mère.

– Assurément, dis-je, votre blessure pourrait être moins grave que vous ne le croyez. Je pourrais vous amener le chirurgien de notre régiment.

– Mon cher Jock, je n'ai pas passé ces quinze ans à faire et recevoir des blessures, sans savoir reconnaître celle qui compte. Mais il vaut mieux qu'il en soit ainsi, car je sais que tout est fini pour mon petit homme, et j'aime mieux m'en aller avec mes Voltigeurs, que de rester pour vivre en exilé et en mendiant. En outre, il est absolument certain que les Alliés m'auraient fusillé. Ainsi, je me suis épargné une humiliation.

– Les Alliés, monsieur, dit le major avec une certaine chaleur, ne se rendraient jamais coupables d'un acte aussi barbare.

– Vous n'en savez rien, major, dit-il. Supposez vous donc que j'aurais fui en Écosse et changé de nom, si je n'avais eu rien de plus à craindre que mes camarades restés à Paris ? Je tenais à la vie, car je savais que mon petit homme reviendrait. Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir, car il ne se trouvera plus jamais à la tête d'une armée. Mais j'ai fait des choses qui ne peuvent pas se pardonner. C'est moi qui commandais le détachement qui a fusillé le duc d'Enghien ; c'est moi qui... Ah ! Mon Dieu ! Edie ! Edie, ma chérie !

Il leva les deux mains, dont les doigts s'agitèrent, et tremblèrent comme s'il tâtonnait.

Puis il les laissa retomber lourdement devant lui, et sa tête se pencha sur sa poitrine.

Un de nos sergents le recoucha doucement. L'autre étendit sur lui le grand manteau bleu. Nous laissâmes ainsi là ces deux hommes, que le Destin avait si étrangement mis en rapport.

L'Écossais et le Français gisaient silencieux, paisibles, si rapprochés que la main de l'un eût pu toucher celle de l'autre, sur cette pente imbibée de sang, dans le voisinage de Hougoumont.

XV – COMMENT TOUT CELA FINIT

Maintenant, me voici bien près de la fin de tout cela, et je suis fort content d'y être arrivé, car j'ai commencé ce récit d'autrefois, le cœur léger, en me disant que cela me donnerait quelque occupation pendant les longs soirs d'été. Mais, chemin faisant, j'ai réveillé mille peines qui dormaient, mille chagrins à demi oubliés, si bien que j'ai à présent l'âme à vif, comme la peau d'un mouton mal tondu.

Si je m'en tire à bon port, je jure bien de ne jamais reprendre la plume ; car, en commençant, cela va tout seul, comme quand on descend dans un ruisseau dont la rive est en pente douce. Puis, avant que vous puissiez vous en apercevoir, vous mettez le pied dans un trou et vous y restez, et c'est à vous de vous en tirer à force de vous débattre.

Nous enterrâmes Jim et de Lissac, avec quatre cent trente et un soldats de la Garde impériale et de notre Infanterie légère, rangés dans la même tranchée.

Ah ! Si on pouvait semer un homme brave, comme on sème une graine, quelle belle récolte de héros on ferait un jour !

Alors, nous laissâmes pour toujours, derrière nous, ce champ de carnage et nous prîmes, avec notre brigade, la route de la frontière pour marcher sur Paris.

Pendant toutes ces années-là, on m'avait toujours habitué à regarder les Français comme de très méchantes gens, et comme nous n'entendions parler d'eux qu'à l'occasion de batailles, de massacres sur terre et sur mer, il était assez naturel pour moi de les croire vicieux par essence et de compagnie dangereuse.

Après tout, n'avaient-ils pas entendu dire de nous la même chose, ce qui devait certainement nous faire juger par eux de la même manière.

Mais quand nous eûmes à traverser leur pays, quand nous vîmes leurs charmantes petites fermes, et les bonnes gens si tranquillement occupés au travail des champs et les femmes tricotant au bord de la route, la vieille grand-maman, en vaste coiffe blanche, grondant le bébé pour lui apprendre la politesse, tout nous parut si empreint de simplicité domestique, que j'en vins à ne pouvoir comprendre pourquoi nous avions si longtemps haï et redouté ces bonnes gens.

Je suppose que, dans le fond, l'objet réel de notre haine, c'était l'homme qui les gouvernait, et maintenant qu'il était parti et que sa grande ombre avait disparu du pays, tout allait reprendre sa beauté.

Nous fîmes assez joyeusement le trajet, en parcourant le pays le plus charmant que j'eusse jamais vu, et nous arrivâmes ainsi à la grande cité.

Nous nous attendions à y livrer bataille, car elle est si peuplée, qu'en prenant seulement un homme sur vingt, on formerait une belle armée. Mais, cette fois, on avait reconnu combien c'est dommage d'abîmer tout un pays à cause d'un seul homme.

On lui avait donc donné avis qu'il eût à se tirer d'affaire, seul, désormais.

D'après les dernières nouvelles qui nous arrivèrent sur lui, il s'était rendu aux Anglais.

Les portes de Paris nous étaient ouvertes ; c'étaient des nouvelles excellentes pour moi, car j'aimais autant m'en tenir à la seule bataille où je me fusse trouvé.

Mais il y avait alors à Paris, une foule de gens attachés à Boney.

C'était tout naturel, quand on songe à la gloire qu'il leur avait acquise, et qu'on se rappelle qu'il n'avait jamais demandé à son armée d'aller dans un endroit où il n'allât pas lui-même.

Ils nous firent assez mauvaise mine à notre entré, je puis vous le dire.

Nous autres, de la brigade d'Adams, nous fûmes les premiers qui mirent le pied dans la ville.

Nous passâmes sur un pont qui s'appelle Neuilly, mot plus facile à écrire qu'à prononcer ; de là, on traversa un beau parc, le Bois de Boulogne, puis on alla aux Champs-Élysées, où l'on bivouaqua.

Bientôt il y eût, dans les rues, tant de Prussiens et d'Anglais, qu'on se serait cru dans un camp plutôt que dans une ville.

La première fois que je pus sortir, je partis avec Rob Stewart, de ma compagnie, car on ne nous permettait de circuler que par couples, et je me rendis dans la rue de Miromesnil.

Rob attendit dans le vestibule et, dès que je mis le pied sur le paillasson, je me trouvai en présence de ma cousine Edie, qui était toujours restée la même, et qui se mit à me contempler de ce regard sauvage qu'elle a.

Pendant un moment, elle ne me reconnut pas, mais quand elle le fit, elle s'avança de trois pas, courut à moi et me sauta au cou.

– Oh ! mon cher vieux Jock, s'écria-t-elle, comme vous êtes beau, sous l'habit rouge !

– Oui, à présent, je suis soldat, Edie, répondis-je d'un ton fort raide, car en voyant sa jolie figure, je crus apercevoir, par derrière elle, l'autre figure qui était tournés vers le ciel, sur le champ de bataille de Belgique.

– Qui l'aurait cru ? s'écria-t-elle. Qu'êtes vous alors, Jock ? Général ? Capitaine ?

– Non, je suis simple soldat.

– Comment, vous n'êtes pas, je l'espère, de ces gens du commun qui portant le fusil ?

– Si, je porte le fusil.

– Oh ! ce n'est pas, à beaucoup près, aussi intéressant, dit-elle en retournant s'asseoir sur le canapé qu'elle avait quitté.

C'était une chambre superbe, toute tendue de soie et de velours, pleine d'objets brillants, et j'étais sur le point de repartir pour donner à mes bottes un nouveau coup de brosse.

Quand Edie s'assit, je vis qu'elle était en grand deuil ; cela me prouva qu'elle connaissait la mort de de Lissac.

– Je suis content de voir que vous savez tout, dis-je, car je suis très maladroit pour annoncer avec ménagement les

nouvelles. Il a dit que vous pouviez garder tout ce qu'il y avait dans les malles, et qu'Antoine avait les clefs.

– Merci, Jock, merci, dit-elle, vous avez été bien bon de faire cette commission. J'ai appris l'événement il y a environ huit jours. J'en ai été folle quelque temps, tout à fait folle. Je porterai le deuil toute ma vie, quoique cela fasse de moi un véritable épouvantail, comme vous le voyez. Ah ! je ne m'en remettrai jamais. Je prendrai le voile et je mourrai au couvent.

– Pardon, Madame, dit une domestique en avançant la tête, le comte de Beton désire vous voir.

– Mon cher Jock, dit Edie en se levant brusquement, voilà qui est très important. Je suis bien fâchée d'abréger notre entretien, mais vous reviendrez me voir, j'en sais sûre, n'est-ce pas ? Je suis si désolée ? Ah ! est-ce qu'il vous serait égal de sortir par la porte de service et non par la grande porte ? Je vous remercie, mon cher vieux Jock, vous avez toujours été si bon garçon, et vous faisiez exactement ce qu'on vous disait de faire.

C'était la dernière fois que je devais voir la cousine Edie.

Elle se montrait à la lumière du soleil avec son regard provocateur, de jadis, avec ses dents éclatantes.

Aussi je me la rappellerai toujours, brillante et mobile comme une goutte de mercure.

Lorsque je rejoignis mon camarade en bas dans la rue, je vis à la porte une belle voiture à deux chevaux ; je devinai alors qu'elle m'avait prié de m'esquiver furtivement, pour que ses nouveaux amis du grand monde ne vissent jamais les gens du commun avec lesquels elle avait vécu dans son enfance.

Elle n'avait fait aucune question sur Jim, ni sur mon père et ma mère, qui avaient eu tant de bonté pour elle.

Bah ! elle était ainsi faite, elle ne pouvait pas plus s'en dispenser qu'un lapin ne peut s'empêcher d'agiter son bout de queue ; et pourtant, cette pensée me fit grand-peine.

Neuf mois après, j'appris qu'elle avait épousé ce même comte de Beton, et elle mourut en couches un an ou deux plus tard.

Quant à nous, notre tâche était accomplie.

La grande ombre avait été chassée de dessus l'Europe ; elle ne viendrait plus s'allonger d'un bout à l'autre du pays, planant sur les fermes paisibles, les humbles villages, faisant les ténèbres dans des existences qui auraient été si heureuses.

Après avoir acheté ma libération, je revins à Corriemuir, où, après la mort de mon père, je pris la ferme.

J'épousai Lucie Deane, de Berwick, et j'élevai sept enfants, qui tous sont plus grands que leur père, et n'omettent rien pour le lui rappeler.

Mais, dans les jours tranquilles et paisibles qui s'écoulent désormais et qui se ressemblent comme autant de béliers écossais, j'ai peine à convaincre mes jeunes gens que, même ici, nous avons eu notre roman, au temps où Jim et moi nous fîmes notre cour, et où l'homme aux moustaches de chat arriva de l'autre côté de l'eau.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2004

—

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.